



ALPHONSE DAUDET

12

THÉÂTRE

— DEUXIÈME SÉRIE —

LA LUTTE POUR LA VIE
L'OBSTACLE
NUMA ROUMESTAN

Père Roumestan
3 parts

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11



THÉÂTRE

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

1936

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

— PREMIÈRE SÉRIE —

LA DERNIÈRE IDOLE — LES ABSENTS — L'ŒILLET BLANC
LE FRÈRE AINÉ — LE SACRIFICE — L'ARLÉSIENNE

Un volume 3 fr. 50.

Paris. — Imprimerie L. MARETHEUX, 1, rue Cassette. — 7523.

Inv. 8614

ALPHONSE DAUDET

B242970(2)

THÉÂTRE

DEUXIÈME SÉRIE

LA LUTTE POUR LA VIE
L'OBSTACLE
NUMA ROUMESTAN

108003



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1896

C/953

Biblioteca Centrală Universitară
B S T I
Cota 81 200
Inventar C108 003

B.C.U. Bucuresti



C108003

LA
LUTTE POUR LA VIE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PRÉFACE

« Et moi je vous dis que ce n'est pas vrai... Rien de grand sans bonté, sans pitié, sans solidarité humaine. Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme et réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé. »

Ces paroles, que prononce un de mes personnages, résument la pensée haute de mon œuvre et son vaste titre, trop vaste même, si on le prenait à la lettre : *La lutte pour la Vie*. Assurément je n'ai pas eu la prétention de raconter dans une soirée, pas plus que dans un livre ou une suite de livres, cette bataille de l'existence dont nous ne voyons jamais qu'un coin, le nôtre, comme le soldat perdu

dans ces mêlées d'hommes décrites par Stendhal et Tolstoï, sur lesquelles planera toujours le même destin mystérieux, enveloppé et obscur, malgré la récente invention des poudres sans fumée. Non, j'ai seulement voulu mettre à la scène quelques spécimens de cette race nouvelle de petits féroces à qui la formule darwinienne de la « lutte pour la vie » sert de prétexte et d'excuse en toutes sortes de vilénies et d'infamies.

Ce type-là n'existait pas chez nous avant la guerre.

« La France est sentimentale, elle doit devenir scientifique », disait souvent Gambetta, et je me rappelle combien je partageais ses idées, avec quelle ardeur on adoptait autour de lui les brutales formules saxonnes : « Le fort mange le faible... la permanence du plus apte », etc. Tout à coup survient le crime de Lebiez et Barré, l'assassinat scientifique basé sur les théories darwiniennes où prétendaient s'abriter ces deux bandits, Lebiez surtout, la pensée de l'autre, le cerveau commun, Lebiez qui, après le coup, eut l'horrible aplomb de prononcer une conférence dans le quartier des Écoles sur la lutte pour la vie, et de la

reprendre en partie devant le juge d'instruction.

C'est là que m'apparut nettement le danger de l'idée mal comprise, la possible mise en œuvre, par des scélérats ou des ignorants, de doctrines déviées de leur vrai sens, l'atroce égoïsme humain décrété comme une loi nouvelle, et tous les assouvissements, tous les crimes légitimés au nom d'une théorie naturelle formulée par un grand penseur dans l'isolement et l'abstraction de sa tour d'ivoire. En même temps aussi, avec ce Lebiez, pédante et méchante bête dont j'entendais dire très sérieusement par ses camarades « riche type... garçon très fort », me fut révélée la physiologie toute moderne du lutteur pour la vie ou « struggle for lifeur », comme je l'ai dénommé pour plaire aux Parisiens qui n'aiment rien tant qu'écorcher les mots étrangers et qui comptaient déjà « high lifeur » dans leur répertoire.

La silhouette de ce jeune gremlin, pédagogique et scientifique, m'intéressait tellement, je le sentais si vrai, si contemporain, que je commençai un livre moitié roman, moitié histoire, intitulé : *Lebiez et Barré — Deux jeunes*

Français de ce temps. J'y travaillais depuis des mois, lorsque parut en France la traduction de l'admirable *Crime et Châtiment*, de Dostoïewski, qui se trouvait être exactement le livre que je voulais écrire. L'étudiant russe Rodion personnifiait l'étudiant Lebiez; ses soliloques philosophant l'assassinat de la vieille femme, c'étaient les dialogues que j'imaginai entre Lebiez et Barré, le soir, dans les débits de prunes de la rue Racine. Cet article de revue écrit par Rodion, sous ce titre : *Le Droit au meurtre*, c'était la conférence de Lebiez au quartier Latin. Je dus renoncer à mon livre; mais le « struggle for lifeur » continuait à me hanter, reproduit autour de moi en une quantité d'exemplaires, s'accroissant chaque jour davantage, se multipliant dans la société, les milieux politiques, artistiques et mondains, si bien qu'un beau matin, cet aimable forban de Paul Astier, amalgame de plusieurs jeunes aventuriers de ma connaissance, se dressa devant ma table d'écrivain, correct, sinistre et bien en forme, tel que je l'ai montré dans *l'Immortel* et *la Lutte pour la Vie*.

Qu'il ait lu Darwin, celui-là, j'en doute, je suis même sûr du contraire; mais le peu qu'il

en sait et qu'il cite volontiers à la Chambre, au cercle, à la douche, dans les salles d'armes, partout où l'on est entre hommes, car devant les femmes le garçon parle tout autrement, les quelques formules darwinistes qu'il a retenues au passage lui suffisent pour expliquer scientifiquement à ses yeux, et même aux yeux du monde, son existence criminelle d'ambitieux sans entrailles, de spadassin et de jouisseur. « Canaille, mais je m'en f...! Je lutte pour l'existence. » Lebiez, remarquez, travaillait au nom du même principe; entre les deux « struggle for lifeurs », de même âme fourbe et scélérate, la seule différence consiste dans le décor et la tenue. Ce n'est qu'une question de linge. J'ai essayé d'en donner la sensation au public, et quand Paul Astier raconte le suicide de Lydie Vaillant, sa victime, j'ai voulu qu'il ait les bras nus, la chemise ouverte et fripée, les manches relevées des coups de force; que le « struggle for lifeur » apparût dans sa brutalité cynique, non plus déguisé par la cravate blanche et l'habit. De là ce tableau du cabinet de toilette où quelques esprits courts n'ont cru voir qu'un déshabillage réaliste.

Certes, qu'il y ait la moindre analogie pos-

sible entre lui, homme du monde, homme d'État, fils et petit-fils d'immortels, et ce misérable carabin, le joli forban ne peut se l'imaginer. Darwiniste, oui, mais d'une autre envergure, et défendu par son ambition, par son goût du pouvoir, préservatifs aussi sûrs que la meilleure conscience de brave homme. Ne craignez donc rien pour le jeune Astier. Si forte envie qu'il ait de se débarrasser de son crampon, aucun danger qu'il cède à la tentation criminelle. Il est bien trop avisé, bien trop fort ! Et, tout à coup, voilà quelque chose de plus fort que lui, — il y a donc quelque chose au-dessus de l'homme le plus fort, — qui surgit et lui met aux mains une arme foudroyante et sûre. C'est, je l'avoue, ce que je préfère dans mon drame, ce petit flacon posé sur ce coin de toilette, comme par une volonté mystérieuse, pour tenter, affoler le « struggle for lifeur », l'amener jusqu'au bord du crime...

Pourquoi pas jusqu'au fond ?

Deux motifs à cela. Le premier, c'est que le monde, en définitive, a certaines habitudes de tenue, d'élégance, qui lui servent de frein, malgré tout. « Presque de la morale, une cravate blanche », comme dit Chemineau. Et puis

l'autre raison, la vraie, Paul Astier est d'une génération, d'un « bateau » où, sans croire absolument aux vieilles institutions, on a encore un vague instinct de la loi, du gendarme. Je me trompe peut-être, mais il me semble que cette équipe des hommes de trente à quarante, peu déterminée pour le mal comme pour le bien, race d'Hamlets tourmentés et questionneurs, n'est pas encore arrivée au *nihil* absolu et agissant du bateau qui vient derrière, délesté de tout respect et de toute morale. Du reste, n'en doutez pas ; si Paul Astier a manqué d'audace une première fois, la main ni le cœur ne lui failliraient au second coup. La pauvre Mari-Anto en est tellement sûre, que — toute frissonnante encore de la lecture d'Herscher, cette épouvantable histoire de crime et d'échafaud — son cœur déborde brusquement de la pitié maternelle qui veille au fond de toute tendresse de femme ; et, pour épargner au misérable une tentation nouvelle, cette fois irrésistible, pour lui éviter la honte et l'horreur du supplice, elle consent au divorce qui l'outrage dans toutes ses convictions, et qu'elle avait juré de ne subir jamais.

Certains auraient voulu que le drame s'arrê-

tât là, plus conforme aux lois ordinaires de la vie ; que je laisse Paul Astier triomphant, délivré de sa vieille dame, pâturer à loisir les millions de l'Autrichienne. Eh bien, j'ai, moi, de l'existence une vision toute différente. J'y crois absolument à la formule du « tout se paie » ; j'ai toujours vu l'homme toucher le salaire de sa besogne, bonne ou mauvaise, et non dans l'autre vie, que je ne connais pas, mais dans celle-ci, dans la nôtre, tôt ou tard.

Maintenant, j'avoue que ma haine des méchants est telle, que j'ai mis peut-être trop de raffinement dans l'exécution de mon Paul Astier. Je l'ai cueilli en plein bonheur, si heureux qu'il en deviendrait presque bon, un brin d'oranger aux lèvres, et dans les yeux l'éblouissant reflet de sa belle juive, tout en or ; et c'est à ce moment précis, guetté, que je lui ai fait appliquer par Vaillant la loi darwinienne du fort qui mange le faible. « Je suis armé, tu ne l'es pas ; alors je te supprime, bandit. » Brave père Vaillant ! Celui-là n'est pourtant pas un « struggle for lifeur », il vient d'un vieux, très vieux bateau, où l'on croyait à un tas d'affaires passées de mode ; et son coup fait, la bête abattue, son geste vers le ciel, pendant qu'il

répète en écho le glacial « adjudé » de l'enchère, montre bien de quelle adjudication suprême et vengeresse il se figure être l'instrument. « Bravo, d'Ennery. » a murmuré dans un coin le jeune et fringant Toupet de Nîmes. Au fond, je suis un peu de son avis; mais que voulez-vous? je l'ai tellement dans le sang, cette haine de la sale bête, que j'aurais été capable de tirer moi-même dessus.

LA
LUTTE POUR LA VIE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, au GYMNASÉ-DRAMATIQUE,

le 30 octobre 1889

PERSONNAGES

VAILLANT, receveur des postes, 60 ans . .	MM. LAFONTAINE.
PAUL ASTIER, député, 32 ans	MARAI.
CHEMINEAU, clerc d'avoué, 30 ans	NOBLET.
LE COMTE ADRIANI, garde-noble, 28 ans.	P. PLAN.
ANTONIN CAUSSADE, chef de laboratoire, 25 ans	BURGUET.
LORTIGUE, secrétaire de Paul Astier, 23 ans.	HIRCH.
HEURTEBIZE, concierge-chef au château de Mousseaux	LAGRANGE.
LE NOTAIRE	RICQUIER.
LE DUC DE BRÉTIGNY, de l'Académie française, 70 ans	SEIGLET.
STENNE, domestique de Paul	GIRARD.
PREMIER CAVALIER, au 12 ^e chasseurs . . .	TARIN.
DEUXIÈME CAVALIER, — — . . .	L. DEBRAY.
LE COMMISSIONNAIRE	BOUDIER.
MARIA-ANTONIA, ancienne duchesse Pa- dovani, maintenant Madame Paul Astier, 50 ans	M ^{mes} PASCA.
LA MARÉCHALE, 40 ans	DESCLAUZAS.
ESTHER DE SÉLÉNY, 20 ans	ROSA BRUCK.
LYDIE, fille de Vaillant, 20 ans	DARLAUD.
LA MARQUISE DE ROCANÈRE, 25 ans.	VARLY.
LA COMTESSE DE FODER	MARIELLE.

LIVRÉE. — VALETS DE PIED. — JARDINIERS.

La scène se passe à Paris et au château de Mousseaux (Loir-et-Cher).

Mise en scène de M. Ch. Masset.

LA LUTTE POUR LA VIE

ACTE PREMIER

Chez Paul Astier, à l'hôtel Padovani.

Cabinet de travail majestueux, haut plafond, draperies sévères. — Porte au fond. — A droite, la chambre de Paul Astier, cachée sous de riches tentures sombres. — Haute croisée à gauche. — Table de travail chargée de brochures et dont le fauteuil fait face à la chambre de Paul. — Au fond, porte-fenêtre sur la terrasse et le jardin de l'hôtel. — Au lever du rideau, la croisée à gauche est grande ouverte. — C'est le matin. — Le petit Stenne, grimpé sur un escabeau, fait les carreaux.

SCÈNE PREMIÈRE

LORTIGUE et STENNE

LORTIGUE, entrant par le fond, très chic, serviette sous le bras, collet relevé.

Bonjour, petit Stenne.

STENNE, sur son échelle, sans se retourner.

Bonjour, monsieur Lortigue.

LORTIGUE, posant sa serviette sur la table.

Frisquet ce matin d'avril. Le patron est au Bois?

Il ouvre une boîte de cigares, en met un à sa bouche et en prend une poignée qu'il se dispose à fourrer dans son porte-cigares.

STENNE.

Non, monsieur Lortigue. Monsieur n'est pas encore sorti de sa chambre.

LORTIGUE, remettant vivement les cigares dans la boîte.

Il n'est pas malade?

STENNE.

Malade? Lui... Paul Astier!... (Il rit.) Jamais.

LORTIGUE.

C'est si extraordinaire... (Baissant la voix et montrant la chambre.) Est-ce qu'il est seul?

STENNE.

Je suppose. Je n'entre jamais sans qu'on me sonne. Mais, faut croire qu'il est seul, puisque madame est à Mousseaux, dans son château de Touraine, depuis trois mois.

LORTIGUE.

Justement... c'est long, trois mois, surtout dans un ménage qui craque. (Il fait signe au domestique de descendre de son échelle.) Tu ne sais rien de nouveau? On ne parle de rien à l'office?

STENNE.

Du nouveau?... Entre monsieur et madame?

LORTIGUE.

Non, non, pas ça... Hémerlingue, leur ban-

quier qui vient de sauter. Il paraît qu'ils sont pris dans la faillite et que tout y passe.

STENNE.

Je ne pourrais pas vous dire... Ce qu'il y a, c'est que nous sommes toujours une dizaine à la table des domestiques, que madame a au moins autant de monde avec elle au château, toujours le même train de chevaux, de voitures, d'équipages de chasse... Oh ! et puis, vous savez, monsieur Lortigue, avec cet homme-là, je ne m'effraye jamais. J'en ai tant vu quand nous étions dans l'architèqure...

LORTIGUE.

C'est vrai qu'il était architecte avant son mariage.

STENNE.

Je vous crois... C'est nous qui avons fait l'ambassade ottomane, l'hydrothérapie Kayser, la restauration de Mousseaux, notre chef-d'œuvre.

LORTIGUE.

Un vrai chef-d'œuvre, en effet. En reconstruisant le château, se faire aimer de la châtelaine, décider la fière duchesse Maria-Antonia Padovani, Mari-Anto, comme l'appellent ses Corses, à devenir madame Paul Astier... Ça été ce qu'on peut appeler un bâtiment de rapport.

STENNE.

N'empêche que les commencements ont été durs. Je me rappelle notre maison de la rue

Fortuny, une maison style Louis XII, bâtie par nous, très chic. Nous avons soutenu de véritables sièges là-dedans. Ce qu'on a eu faim!... On mangeait les moulures.

LORTIGUE.

Et il y a longtemps de ces jours héroïques?

STENNE, retourné à sa besogne.

Trois ans, pas même. Après, on s'est mis dans la politique, comme tout le monde, et, aujourd'hui, nous voilà député, mari d'une duchesse, cousin des plus grands noms de France.

LORTIGUE.

Et faisant les carreaux à l'hôtel Padovani, tout ce qu'il y a de mieux dans le faubourg comme antique baraque écussonnée et seigneuriale... Tu as raison, mon petit, c'est rassurant une veine pareille.

STENNE.

Oui, de la veine, et puis... (Avec un geste d'atelier.) Il sait faire sa palette. Pour mettre son blanc, son bleu, son rouge, personne comme lui. Il ne se trompe jamais de tube.

LORTIGUE.

C'est précieux en politique.

STENNE.

Oui, mais avant d'en arriver là, quel travail, que de misères!

LORTIGUE.

Pourtant le père Astier était riche. (Accent auvergnat.) Monsieur Achtier de Chauvagnat, membre de l'Académie française, logé à l'Inchetitut, dans l'appartement du grand Villemain... Il a dû vous aider?

STENNE.

Rien du tout. On ne s'est jamais entendu avec le vieux.

LORTIGUE.

Le fait est que le père et le fils ne sont pas de la même école. C'est à se demander comment de cette vieille perruque, de ce tas de balançoires historico-philosophiques : l'*Essai sur Marc-Aurèle*, — la *Mission de la femme dans le monde*, est sorti un type aussi complet que le patron, si pratique, si moderne. (Geste vers la chambre.) En voilà un qui l'a comprise autrement que papa, la mission de la femme dans le monde; et qui n'y a pas moisi longtemps dans le chalon du grand Villemain. C'est étonnant comme on ne se ressemble pas dans les familles... Aussi il va bien... justement, les *Débats* de ce matin... Tiens, au fait, il faut que je lui montre... (Il va vers la porte de la chambre, soulève la tenture et frappe.) C'est moi, Lortigue... l'illustre chef de votre secrétariat... celui que vous avez bien voulu surnommer Toupet de Nîmes... (On n'entend pas la voix de Paul Astier, mais seulement celle du secrétaire.) Oui, monsieur... Non, monsieur... (Rire courtisan.) Ah! ah! très joli... Vous savez que les *Débats* annoncent votre nomination... sur le

bureau, oui. (Il revient mettre un journal bien en vue au-dessus des autres, sur la table, puis retourne à la porte.) Il y a opéra ce soir. Faut-il envoyer la loge à la maréchale de Sélény?... Ah! oui, c'est vrai. Ces dames sont en voyage... (Revenu vers la table pour poser le coupon et se parlant à lui-même.) C'est donc ça qu'il n'est pas au Bois ce matin... le flirt est interrompu... (Même jeu du côté de la chambre.) Je mets aussi sur la table le nouveau volume d'Herschler dont tout le monde parle... Oui, je sais, vous ne lisez jamais de roman, vous en faites... Mais ce n'est pas un roman... une étude sur la jeunesse d'aujourd'hui. Epigraphe de Darwin, votre auteur préféré.

Il a posé le livre d'Herschler sur la table et regarde minutieusement le courrier, les timbres, les écritures et même le contenu des enveloppes au travers du jour.

STENNE, qui passe près de lui et s'en va vers le fond, en emportant son échelle, la fenêtre refermée, dit d'un ton de blague froide.

Ne vous gênez donc pas, je vous en prie...
Alors, faites les carreaux aussi, puisque vous y êtes.

Il sort.

LORTIGUE, revenu près de la porte.

Plus rien à me dire, patron? Bien... d'ailleurs, je vous verrai à la Chambre... Passerai à l'Agriculture pour l'affaire du cousin... Raseur et compromettant, ce parent de province... Fiche par-dessus bord... Parfait... compris... pas de sentiment.

Il sort par le fond. La scène reste vide un instant, puis un bras nu de femme soulève la tenture de la chambre et l'on entend la voix de Lydie.

LYDIE, au dehors.

Mais non, mais non, il n'y a personne.

SCÈNE II

LYDIE VAILLANT, puis PAUL ASTIER

LYDIE, en corsage de dessous, les bras et les épaules découverts, achevant d'épingler et de tortiller ses cheveux.

Je veux le lire, moi, ce journal. (Elle s'approche vite de la table et parcourt la feuille du matin que Lortigue a laissée demi-ouverte.) Ah! voilà. (Elle lit.) « Hier matin, au conseil des ministres, a été décidée la nomination de M. Paul Astier, comme sous-secrétaire d'Etat au ministère...

Elle songe immobile, debout, le journal à la main.

PAUL ASTIER, tenue du matin très soignée. Il appelle avant d'entrer.

Lydie! (Entrant.) Eh bien, mon enfant?

LYDIE, posant le journal.

Je songe que vous voilà un grand, tout à fait grand personnage.

PAUL ASTIER.

Oui, on sera ministre avant trente-cinq ans, c'est gentil?

LYDIE.

Et votre pauvre Lydie, que va-t-elle devenir dans cette apothéose?

PAUL ASTIER.

Elle sera toujours ce que j'ai de plus cher au monde... Ah! si je pouvais être libre, faire de vous ma femme, ma vraie femme...

LYDIE.

Je n'ai jamais rien demandé que votre amour... surtout je ne veux pas vous fatiguer de moi. Quand vous en aurez assez, quand je verrai dans vos yeux que vous ne m'aimez plus... ça se lit très couramment, paraît-il... au lieu de m'acharner, de devenir mauvaise...

PAUL ASTIER, à demi-voix.

Qu'est-ce que tu feras?

LYDIE.

Voyons vos yeux?... Oh! tant qu'ils me regarderont ainsi, je suis tranquille.

PAUL ASTIER se penche et pose un baiser sur ses épaules nues.

Chère âme!

La porte du fond s'ouvre brusquement. Entre Chemineau, Lydie pousse un petit cri et se sauve dans la chambre.

SCÈNE III

PAUL ASTIER, CHEMINEAU, bon sourire, menton ras, cravate blanche d'homme d'affaires, petit sac de voyage en bandoulière.

PAUL ASTIER.

Tiens! Chemineau... entre donc.

CHEMINEAU.

Est-il bête ce Lortigue qui ne m'avertit pas. (Il lui serre la main en montrant la chambre.) Gentille, la nouvelle?

PAUL ASTIER, excédé.

Ah! Ouit... nouvelle... six mois!... Je commence à en avoir...

CHEMINEAU, geste vers la chambre.

Prends garde.

PAUL ASTIER.

La tenture est baissée... On ne peut rien entendre.

CHEMINEAU.

J'y suis... c'est la petite Tourangelle, l'ancienne protégée, lectrice, demoiselle de compagnie de la duchesse... (D'un ton d'amical reproche.) Mais pourquoi la recevoir ici? Tu n'as donc plus ta garçonnière de l'avenue Gabriel?

PAUL ASTIER.

Oh! c'est pour une fois. Remarque d'ailleurs qu'on est entré par la rue de Lille et le jardin; on s'en ira par là, les apparences sont gardées.

CHEMINEAU.

C'est égal, tu as tort... dans la situation où tu es vis-à-vis de ta femme... surveillé, filé pas à pas, heure par heure...

PAUL ASTIER.

Oui, je sais : Lortigue... mais il ne dit que ce que je veux qu'il dise, et ne ramasse que ce que je laisse traîner.

CHEMINEAU, avec un sourire admirant, d'un jobard un peu forcé.

Mâtin, tu es fort... (Montrant la chambre.) Alors, c'est exprès que tu fais venir ici...

PAUL ASTIER, riant.

Peut-être...

CHEMINEAU.

Tu voudrais amener ta femme à un coup de colère... une rupture complète... la grande casse? ... tu n'y arriveras pas.

PAUL ASTIER.

Tu crois?... C'est vrai, tu viens de Mousseaux?

CHEMINEAU.

Ce matin.

PAUL ASTIER.

Tu l'as vue?

CHEMINEAU.

Ta femme?

PAUL ASTIER, les dents serrées.

Oui, ma femme... Eh bien?

CHEMINEAU.

Oh! parfaite... d'une tenue, d'une sérénité devant la ruine... prête à tout ce qu'on voudra. Tu vendras le château, l'hôtel, terres, meutes, équipages... Elle te laisse juge et libre. Pour le divorce, par exemple, c'est une autre affaire. J'ai voulu tâter, glisser quelques mots, mais elle m'a répondu un : « Jamais! » coupant et brusque, à la Padovani. Je me suis rappelé Lortigue, Toupet de Nîmes, essayant de pousser sa pointe et se faisant cingler en pleine figure. Justement qu'elle avait son même fouet à chiens, manche court et grande lanière. J'ai pris la porte et je suis retourné visiter un peu le domaine... Décidément royal, mon cher... Ces charmilles d'une

lieu rayonnant toutes à ce grand perron de la cour d'honneur, les quatre tours dentelées, la galerie sur la rivière... le terrible sera de trouver un acquéreur.

PAUL ASTIER.

C'est fait.

CHEMINEAU.

Trois millions, tu sais?

PAUL ASTIER.

Trois millions, quatre millions, ce qu'il faudra... On visite en ce moment.

CHEMINEAU.

Mazette!... Alors tu vendras à l'amiable?

PAUL ASTIER.

Non, non, aux enchères. Je ne veux pas avoir l'air de connaître les acquérants.

CHEMINEAU.

Voilà qui change bien les affaires. Si nous vendons Mousseaux seulement trois millions... le mal est réparable. Voyons, je faisais en venant un calcul approximatif et voici à quoi j'arrivais...

SCÈNE IV

LES MÊMES, STENNE

PAUL ASTIER.

Quoi donc?

STENNE.

Deux messieurs, très pressés, qui insistent pour vous voir.

CHEMINEAU.

Tu as une affaire?

PAUL ASTIER, cherchant.

Une affaire?... Non, je ne crois pas. (Il prend les deux cartes des mains du domestique, regarde, tressaille, fait un pas vers la porte de sa chambre, puis revenant vers Chemineau qui veut se retirer.) Reste, reste... (Au domestique.) Dites qu'on attende un instant...

Stenne sort.

SCÈNE V

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

PAUL ASTIER.

Tu as raison. (Montrant la chambre.) C'était une imprudence... (Lui montrant les deux cartes qu'il tient à la main.) Le père... et le fiancé...

CHEMINEAU, lisant tout haut.

« Vaillant, receveur des postes et télégraphes. — Docteur Antonin Caussade, chef de laboratoire... » — (S'interrompant vivement.) Mais pas du tout, pas du tout.

PAUL ASTIER, surpris.

Comment?

CHEMINEAU.

Le père et le fiancé, je veux bien... mais pas pour ce que tu supposes... c'est une histoire de

location, un immeuble à fin de bail... Ta femme, dans le temps, avait fait à ces Caussade un abandon absolument imbécile que j'ai trouvé inutile de renouveler. Ils s'adressent à toi comme ils m'en ont prévenu.

PAUL ASTIER.

Ainsi, tu crois?...

CHEMINEAU.

Simple coïncidence. D'ailleurs, veux-tu que je les reçoive?... Il m'amuse, ce vieux postier. Il mousse, il mousse.

PAUL ASTIER.

C'est cela, reçois-le... ce sera plus sage.

Il rentre dans sa chambre.

SCÈNE VI

CHEMINEAU, STENNE, puis VAILLANT
et ANTONIN

CHEMINEAU, s'installant au bureau de Paul, et sonnant
le petit Stenne.

Faites entrer ces messieurs.

Il a pris le volume d'Herschel et le feuilleton avec un grand coupe-papier, renversé dans le fauteuil, la figure cachée par le volume. Entrent le père Vaillant, moustache grise, raide, nerveux, tournure militaire, et Antonin, étriqué, des lunettes, un peu voûté par les travaux du laboratoire, l'allure timide et embarrassée. Chemineau, avec un bon sourire, sortant de son livre comme un diable d'une boîte.

VAILLANT, étonné.

Mais... c'était M. Paul Astier...

CHEMINEAU.

Ainsi que je vous l'avais dit, messieurs, mon ami Paul Astier, pris par les travaux de la Chambre, la commission du budget, m'a chargé de régler notre petit différend.

ANTONIN, parlant avec effort, un léger bégaiement.

Probablement... M. Paul Astier ignore... les conditions dans lesquelles... le... le... enfin, n'est-ce pas?

VAILLANT.

Laisse, laisse, mon enfant. Allons-nous-en... Viens.

CHEMINEAU.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que votre ami s'explique?... Il me paraît très délié, ce jeune homme.

VAILLANT.

Ce n'est pas à vous que nous avons affaire. Puisque M. Paul Astier est introuvable chez lui, nous irons lui parler à la Chambre. C'est un homme public. Il se doit de nous recevoir... Arrive, Antonin.

CHEMINEAU.

Voyons, monsieur Vaillant, vous n'êtes pas raisonnable; vous savez pourtant ce que c'est qu'une consigne, vous, un ancien militaire... Car vous avez servi, certainement.

VAILLANT, moins dur.

Jamais, monsieur, et je le regrette... Ç'a été l'ambition de toute ma jeunesse d'être soldat... mais j'avais charge d'âmes, des sœurs, des

frères à élever, une mère veuve et infirme... un peu l'histoire de mon filleul, mon brave Antonin que voilà.

CHEMINEAU, regardant Vaillant.

C'est extraordinaire!... la démarche, la tournure, mais vous êtes plus militaire... que tous les militaires...

VAILLANT.

Oui, j'ai joué au soldat, ne pouvant pas mieux... (Souriant.) A la direction, ils m'appellent tous le commandant.

CHEMINEAU, salut militaire.

Eh bien, alors, commandant, mettez-vous à ma place, je ne fais qu'exécuter un ordre... M. Astier trouve locataire à dix mille francs, c'est-à-dire, huit mille francs de plus que ne payait madame Caussade. Qu'elle garde l'immeuble si elle veut; seulement, qu'elle y mette le prix.

VAILLANT, tapant sur un meuble avec sa canne.

Mais, mille noms de nom! on vous a déjà expliqué... Vous savez bien que c'est la ruine pour ces pauvres gens.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL ASTIER

PAUL ASTIER.

Qu'est-ce qu'il y a?... De quoi s'agit-il? Messieurs, je vous salue.



VAILLANT, à Antonin.

Parle.

ANTONIN, effrayé.

Non, non, vous...

VAILLANT.

Soit! Voici la chose, monsieur Astier. Quand le père de ce grand garçon, mon vieil ami Caussade...

PAUL ASTIER, l'interrompant.

Je sais... maison Caussade, pendules et bronzes d'art, 18, rue de la Perle... Connais l'histoire.

VAILLANT, tristement.

Vous ne la connaissez pas toute et je vous demande la permission de vous lire une lettre déjà ancienne. (A Antonin.) Tu veux bien, petit?

ANTONIN, bas.

Lisez.

VAILLANT, lisant une lettre qu'il a tirée de sa poche.

« Vaillant, mon vieux... » (S'interrompant.) Ceci a huit ans de date; en ce temps-là, j'étais receveur des postes à Mousseaux. (Reprenant.) « Vaillant, mon vieux, il m'arrive une triste affaire; j'avais des marchandises en dépôt, je les ai engagées pour faire face à une échéance. C'est mal, mais que veux-tu, la vie est aussi trop dure pour nous autres, les petits commerçants. Pris entre les ouvriers et la grande industrie, il n'y a plus moyen d'y tenir... Enfin, voilà, si je n'ai pas remboursé aujourd'hui avant midi, une plainte va être déposée au parquet. Il est onze heures,

je n'ai rien trouvé, j'aime mieux mourir. Moi, mort, ils n'oseront plus poursuivre, et le nom de mes enfants ne sera pas sali d'une condamnation. Tu as déjà tant fait pour nous... » — Tant fait, pauvres gens!... — « que je n'ai pas voulu m'adresser à toi; mais je te prie de penser quelquefois à ma femme et à mes chères petites que je laisse. Tâche surtout qu'Antonin, ton filleul, puisse terminer ses études et qu'il ne soit jamais dans le commerce. C'est pire que le bagne. Embrassons-nous une dernière fois, mon camarade, et... » (Violemment.) Et il a fait comme il avait dit. (Un silence. Vaillant referme sa lettre, essuie ses yeux. Antonin s'est détourné pour cacher son émotion. Puis le vieux postier reprend.) C'est dans ces circonstances que madame la duchesse dont le grand cœur vous est connu, messieurs...

CHEMINEAU.

Consentit un bail dérisoire...

VAILLANT.

Qui a permis à la veuve de payer toutes les dettes et d'élever ses trois enfants.

ANTONIN, à demi-voix, essuyant avec son mouchoir le verre de ses lunettes embuées.

Vous l'y avez aidé, parrain.

VAILLANT.

Tais-toi donc. J'ai fait ce que voulait le père, tu n'as pas été commerçant.

PAUL ASTIER.

C'est beau, pourtant, le commerce; mais il

faut avoir la taille des affaires, et le pauvre M. Caussadé...

ANTONIN, colère sourde.

Il s'est tué pour ses enfants.

VAILLANT.

Ce n'est déjà pas mal comme hauteur de taille.

ANTONIN.

Pauvre père! s'il avait eu seulement le... le... enfin, n'est-ce pas?

CHEMINEAU.

Eh! précisément, jeune homme... c'est ce qui lui a manqué!...

PAUL ASTIER, à Vaillant, montrant Antonin.

Monsieur est médecin?

VAILLANT.

Chef de laboratoire de chimie à la Charité, très savant, très fort, mais gagnant à peine de quoi vivre, et ne pouvant encore venir en aide à la maison. Voilà pourquoi on s'adresse à vous, monsieur Astier.

CHEMINEAU.

Enfin, c'est la rente de douze cent mille francs que vous nous demandez.

VAILLANT.

C'est l'exécution d'une promesse faite; madame la duchesse Padovani m'a dit à moi, Vaillant, sur le grand perron de Mousseaux, que, tant qu'elle vivrait...

PAUL ASTIER.

Je ne connais pas la duchesse Padovani, mais j'ai pleins pouvoirs de madame Paul Astier, ma femme, pour la gestion de ses biens, et je trouve que le bail fini n'est plus renouvelable dans ces conditions. D'abord, savez-vous si cet argent ne nous fait pas faute à nous-mêmes?

VAILLANT, *souriant.

Oh! monsieur.

PAUL ASTIER.

Et puis, en affaires, il n'y a pas de sentiment. C'est la loi de Darwin qui gouverne. (A Antonin.) Vous qui vous occupez de science, vous la connaissez, cette belle formule de la lutte pour la vie.

ANTONIN.

Oui. Il naît plus d'individus qu'il n'en peut vivre... le... le... enfin... Extermine-moi ou je t'extermine.

PAUL ASTIER, souriant.

C'est la loi de nature, et son application ici me paraît tout indiquée.

VAILLANT.

Il nous reste alors à en appeler à madame Paul Astier, de la parole donnée par la duchesse Padovani.

PAUL ASTIER.

Comme il vous plaira, mais je crois que vous perdrez votre temps et l'argent du voyage.

(Ils se saluent. Antonin et Vaillant sortent par le fond.) Messieurs...

VAILLANT.

Monsieur...

SCÈNE VIII

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

CHEMINEAU.

Pourquoi es-tu entré? Je me passais fort bien de toi...

PAUL ASTIER.

J'étais curieux de voir...

CHEMINEAU.

Le fiancé?... C'est du raffinement. (Il rit.) Ah çà! mais tu arrêtes donc les voitures de noces, maintenant? Il te les faut avec garçon d'honneur et bouquet d'oranger?

PAUL ASTIER.

Mon cher, les femmes sont étonnantes... Il n'est pas mal, ce garçon... travailleur, intelligent.

CHEMINEAU.

La parole un peu difficile... Le... le... enfin, n'est-ce pas?

PAUL ASTIER.

Oui, un timide, comme tous les fiers à enfance malheureuse, mais le mariage l'aurait dégourdi. Tout était convenu entre les deux familles... les jeunes gens s'adoraient, et pourtant, je n'ai eu qu'un signe à faire...

CHEMINEAU.

Pourquoi l'as-tu fait? Elle te plaisait donc bien?

PAUL ASTIER, souriant.

A ce moment-là, elle servait ma petite *combinazione*, comme dit notre ami le comte Adriani, le garde-noble... une pierre pour ma fronde; la femme n'a jamais été que cela entre mes mains.

CHEMINEAU.

Alors, leur mariage?

PAUL ASTIER.

On n'en parle plus, tu penses!

CHEMINEAU.

Et le... le... enfin, n'est-ce pas?

PAUL ASTIER.

Eh bien, tu l'as vu. Il n'a pas l'air content.

CHEMINEAU, avec admiration.

Quel gaillard tu fais!... Mais voyons, explique-moi... Quand tu en veux une, une très jolie, ou très... (Il n'ose pas dire très riche.) très à ton idée, quoi! comment t'y prends-tu?

PAUL ASTIER, souriant.

Comment, disaient-ils,
Sans philtres subtils
Être aimés des belles?...
« Aimez », disaient-elles.

CHEMINEAU

Mais tu ne les aimes pas.

PAUL ASTIER.

Je fais semblant, ce qui me laisse tout mon sang-froid. Je dis ce qu'il faut dire, j'ai mon petit répertoire, très court, toujours pareil : âme, fleur, étoile. Car, vois-tu, mon bon, la femme en est restée à la romance : il me semble même qu'elle est devenue plus mandoline, plus sentimentale, à mesure que l'homme se faisait plus féroce et la vie plus dure.

CHEMINEAU.

Ah ! Tu devrais bien me donner de ta science, j'aurais vite fait de décrocher une belle dot et de me payer l'étude du père Boutin, où je trime comme clerc depuis dix ans.

PAUL ASTIER.

Toi, je vais te dire : ce qui te nuit auprès des femmes, c'est ton air railleur ; tu ris, il ne faut pas... la passion ne plaisante jamais et ce dont elles ont horreur par-dessus tout, c'est l'ironie...

CHEMINEAU.

Je suis ironique ?

PAUL ASTIER, changeant brusquement de ton.

Retournons à nos chiffres. Tout vendu, tout payé, qu'est-ce qu'il nous reste selon toi ?

CHEMINEAU, à demi-voix, se répétant la leçon.

Ame... fleur... étoile... (Haut.) Je compte sur un revenu de trente à trente-cinq mille, y compris ton traitement de député.

PAUL ASTIER.

C'est bien ce que je disais... la misère... Eh ! oui, la misère... Quand nous nous sommes mariés, il y a deux ans, ma femme avait six cent mille francs de rente ; elle est faite à cette vie-là, et puis moi aussi. Que veux-tu que nous devenions maintenant ? Brocanter de la basse politique, en famélique, en besogneux...

CHEMINEAU.

Quelle idée aussi de spéculer quand on a une fortune pareille ?

PAUL ASTIER, prenant une cigarette dans la boîte.

Enfin, me voilà bien, moi, avec ma duchesse... Jolie, ma belle affaire. (Il allume.) Un paquet et une non-valeur.

CHEMINEAU.

Oh ! un paquet, c'est trop dire...

PAUL ASTIER.

Cinquante ans.

Il offre une cigarette à Chemineau.

CHEMINEAU.

Le fait est que la duchesse... madame Paul Astier, a beaucoup changé depuis son mariage ; elle a vieilli de dix ans en deux ans, mais, en définitive, peu de femmes ont aussi grand air que la tienne... La toilette lui va, elle a de la lecture !... (Souriant.) Une non-valeur ? ça... (Il allume sa cigarette.) Il est certain qu'à ton âge, dans ta situation, tu ne serais pas en peine de trouver quelque héritière.

PAUL ASTIER, brutalement.

Eh! je l'ai, l'héritière. (Bas.) Ceci pour toi seul...
Vingt ans, juive, orpheline, formidablement
riche, et n'attendant que mon divorce...

CHEMINEAU.

Malheureusement, je te répète que ta femme
ne divorcera pas.

PAUL ASTIER.

Mais quelles raisons?

CHEMINEAU.

D'abord, parce qu'elle t'aime toujours.

PAUL ASTIER.

Tu crois?

CHEMINEAU.

J'en suis sûr.

PAUL ASTIER, souriant.

Alors, on pourra la décider.

CHEMINEAU.

A quoi? La malheureuse!... à divorcer?

PAUL ASTIER.

Le divorce par amour. Napoléon et Joséphine.

CHEMINEAU.

Avec cette différence...

PAUL ASTIER.

Que Joséphine était restée belle.

CHEMINEAU.

Et qu'il était, lui, Napoléon.

PAUL ASTIER.

Bah! pour la femme qui vous aime, est-ce qu'on n'est pas toujours un peu Napoléon?... Oui, oui, je m'y suis mal pris; avec une passionnée comme celle-là... Je n'ai pas mis le pied sur la bonne pédale... mais enfin, il est temps encore... je n'ai qu'à aller la chercher.

CHEMINEAU.

Comment!... Après ce qui s'est passé!... Ces scènes terribles, l'éclat de votre rupture, de cet exil en plein hiver... Tu penses qu'elle reviendra?

PAUL ASTIER.

Si elle m'aime.

CHEMINEAU.

Alors, vous recommencerez à vivre ensemble?... Et combien de temps?

PAUL ASTIER.

Le temps nécessaire.

CHEMINEAU.

Eh bien, moi, à ta place, j'aurais peur.

PAUL ASTIER.

D'elle? (Riant.) Une vengeance corse?

CHEMINEAU.

Non, de toi... Voyons, tu reprends la vie à deux, suppose que tu n'arrives pas?...

PAUL ASTIER.

J'arriverai...

CHEMINEAU.

Mais en supposant... suppose.. Elle s'entête, elle ne veut pas divorcer.

PAUL ASTIER.

Ensuite?

CHEMINEAU.

Tiens, tu as là le nouveau volume d'Herschler, tu ne l'as pas lu?

PAUL ASTIER, méprisant.

Non:

CHEMINEAU, prenant le livre et lisant le titre.

« *Lebiez et Barré. — Deux jeunes Français de ce temps.* » C'est l'histoire, tu sais bien, de ces jeunes gens qui ont assassiné une vieille femme, une laitière...

PAUL ASTIER.

Ah! oui, pour quelques sous... Imbéciles! Leurs têtes ne valaient vraiment pas davantage. Mais quel rapport... ces deux gredins?...

CHEMINEAU.

Des gredins, pas tant que ça! Deux garçons comme toi et moi, deux amis de collègue, éduqués, intelligents, seulement la dent longue... et darwinistes jusqu'à la moelle... Il y en a même un qui, après le coup, a fait une conférence explicative à la salle d'Arras sur la lutte pour la vie... Le fort mange le faible!... Toute ta doctrine. (Changeant de ton.) Quel piège, mon cher, que ces formules scientifiques... (Baissant la voix à mesure.) Comme on glisse, comme on s'y laisse prendre, comme ils y ont été pris!

AUL ASTIER.

Ah çà!... mais tu es fou.

CHEMINEAU.

Oui! je sais... les principes... l'honneur, la conscience...

PAUL ASTIER.

Mieux que cela!... Mon ambition... Tu me cites deux misérables, des ventres creux, des jouisseurs qui n'y voyaient pas plus loin que leur satisfaction immédiate; moi, je suis d'une autre envergure, j'aime le pouvoir, je veux monter très haut, tu m'entends, très haut. Mener les événements et les hommes! Plus souvent que je me laisse glisser sur une pelure d'orange.

(Souriant.) Merci toujours pour ta bonne pensée...

(Sourire en blague de Chemineau.) Mais je suis sûr de moi, quoi qu'il arrive... voyons un peu. (Il réfléchit. Séance aujourd'hui, demain commission du budget... Viens dimanche ici, tu y trouveras ma femme.

CHEMINEAU, prenant son chapeau.

Moi qui arrive de Mousseaux... permets que je doute encore. (Tressaillant.) On frappe, Paul...

(Montrant la chambre.) C'est de ce côté.

PAUL ASTIER.

Tiens, au fait, l'autre là-dedans que j'oubliais...

(Mouvement de sortie de Chemineau.) Attends, tu vas prendre une leçon.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LYDIE, en chapeau, voilette baissée, toilette soignée, mais simple.

PAUL ASTIER.

Entrez, vous pouvez entrer... c'est Chemineau.

CHEMINEAU.

Un ami d'enfance de Paul, mademoiselle.

LYDIE, souriant.

Je vous connais bien, monsieur.

PAUL ASTIER.

Chère enfant, vous nous voyez un peu émus. Il vient de m'arriver... J'ai quelque chose à vous apprendre...

LYDIE.

Ah! mon Dieu! Quoi donc? (Elle le regarde, s'épouvante.) Non, non, ne me le dites pas... Ne me dites pas que c'est fini.

PAUL ASTIER.

Fini, non... pas encore, je l'espère... mais il nous faut prendre de grandes précautions... M. Vaillant sort d'ici avec Antonin.

LYDIE.

Mon père!... Il sait tout?

PAUL ASTIER.

Non, je ne crois pas... leur visite avait au moins un autre prétexte, le renouvellement du bail des Caussade; mais cette coïncidence de

leur présence ici... certains regards que Chemineau croit avoir surpris... n'est-ce pas, Chemineau? (Mouvement d'affirmation de Chemineau.) J'ai eu peur, je l'avoue. Pour vous, pour moi, dans ma situation...

LYDIE.

Et pour lui, pauvre père...

PAUL ASTIER.

Nous devons cesser de nous voir, pendant quelque temps.

LYDIE.

Mais là-bas... chez nous?

PAUL ASTIER.

Avenue Gabriel?... Moins que partout ailleurs... C'est au gîte surtout que le gibier se laisse prendre.

LYDIE.

Je pourrai vous écrire au moins?

PAUL ASTIER.

Poste restante?... J'y compte bien.

LYDIE, plus bas, tendre.

Vous ne penserez plus à moi, méchant.

PAUL ASTIER, l'étreignant.

Et à qui veux-tu que je pense? (Regard à Chemineau.) N'es-tu pas l'étoile de mon ciel d'orage..., la petite fleur bleue de mon steppe solitaire...

LYDIE, rayonnante à mesure qu'elle entend : fleur... étoile...

Oui, oui, c'est moi qui suis méchante, mon

Paul... Je vous crois, j'ai foi en vous. (Passionnée et joyeuse.) Au revoir... au revoir... bientôt...

Elle remonte, sort par la terrasse du fond et le jardin. — Paul Astier, qui est remonté avec elle, reste un moment dans le fond, puis redescend.

SCÈNE X

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

CHEMINEAU.

Ah! il est fort.

PAUL ASTIER, souriant

Tu vois...

CHEMINEAU.

Avec deux mots, pas même trois... mais il faut savoir les dire... fleur... étoile...

PAUL ASTIER.

Et ne pas rire, surtout. Au revoir, mon Chemineau. Tu déjeuneras dimanche ici entre Napoléon et Joséphine!

ACTE DEUXIÈME

Au château de Mousseaux. Dans l'ancienne salle des Gardes.

A gauche, premier plan, quelques marches conduisant aux appartements privés. A droite, deuxième plan, en pan coupé, fenêtre ouverte avec vieux balcon de pierre. Au fond, porte d'entrée monumentale. A gauche, au fond, galerie sur le Cher, fuyant en trompe-l'œil, à perte de vue. Grande table, siège renaissance de formes diverses. Au mur, vieilles tentures, panoplies.

Au lever du rideau, Maria-Antonia et la marquise de Rocanère causent confidentiellement sur la terrasse. La marquise est en tenue de visite, Maria-Antonia, tête nue, toilette d'appartement coquette et sombre.

Au dehors, tumulte de voix brutales.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIA-ANTONIA,
LA MARQUISE DE ROCANÈRE

LA VOIX D'HEURTEBIZE.

Jamais... Je vous dis que non... Je ne veux pas... et le premier qui recommence...

MARIA-ANTONIA, se penchant au balcon.

Eh bien, eh bien, va-t-on se taire en bas!...
Que signifie tout ce train, Salviati?

LE DOMESTIQUE, du dehors.

Madame, c'est le portier-chef...

SCÈNE II

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, il entre furieux, sa casquette galonnée à la main, de l'autre une affiche chiffonnée, arrachée.

Oui, madame, c'est moi. Voilà ce qu'ils avaient collé sur le mur de la grand'porte. (Il lit.) « Vente, même sur une enchère... »

MARIA-ANTONIA, à demi-voix.

Oh! mon Dieu, déjà...

HEURTEBIZE, continuant à lire.

« Du domaine et château de Mousseaux,
« meubles, immeubles, terres, vignes, prés,
« bois, îles et moulins... »

MARIA-ANTONIA.

Et tu as arraché cette affiche?...

HEURTEBIZE.

J'en arracherai tant qu'ils en mettront.

MARIA-ANTONIA.

Tu as tort, mon pauvre Heurtebize, nous allons être vendus, il faut bien qu'on pose des affiches.

Mouvement de madame de Rocanère.

HEURTEBIZE.

Mousseaux vendu! Si c'est Dieu possible! Un autre que madame me le dirait que je ne voudrais pas le croire.

MARIA-ANTONIA.

Ne te désespère pas... On te laissera ta porte ; les vieux serviteurs tels que toi font partie intégrale du domaine.

HEURTEBIZE.

Ce n'est pas à moi que je pense, mais on a l'orgueil d'une maison dont on a été, pendant trente ans, le fidèle chien de garde, et je sollicite de madame, toujours si bonne, une faveur dernière.

MARIA-ANTONIA.

Quoi donc ?

HEURTEBIZE.

Nous sommes aujourd'hui jeudi, jour où le public est admis à visiter.

MADAME DE ROCANÈRE.

Ah ! oui, la servitude des châteaux historiques.

MARIA-ANTONIA.

Vous n'avez pas cela à Rocanère ?

HEURTEBIZE, désignant l'affiche qu'il tient toujours.

Si j'ai de ces saletés sur mon grand portail, j'aimerais mieux que ce soit un autre que moi qui parle et qui montre.

MARIA-ANTONIA.

Non, non, mon brave, fais ton service comme d'habitude, on ne posera les affiches que demain.

HEURTEBIZE, très ému.

Merci, madame.

Il sort.

SCÈNE III

MARIA-ANTONIA et MADAME DE ROCANÈRE

MADAME DE ROCANÈRE, lui prenant les mains.

• C'était donc vrai, pauvre amie, et moi non plus je ne voulais pas le croire.

MARIA-ANTONIA.

Oui, il paraît que je suis ruinée, mais c'est un malheur qui ne m'atteint guère... Riche ou pauvre, ici ou là, ma vie est perdue, gâchée, et toute ma fortune ne la rachèterait pas.

MADAME DE ROCANÈRE, bas.

Votre même chagrin... toujours?

MARIA-ANTONIA.

Toujours... Aussi quelle folie de vouloir aimer à mon âge! (Tendant ses mains, les yeux levés.) Pourquoi cet homme sur ma route, et dans mon cœur cette illusion d'un bonheur nouveau, d'un recommencement d'existence, alors que tout devait être fini pour moi? (Avec désespoir.) Ah! Louise, ma Louise, tu es heureuse d'être jeune.

MADAME DE ROCANÈRE.

Jeune? Demandez à M. de Rocanère, il y a longtemps que je ne le suis plus pour lui... et si vous voulez que nous parlions de dédain, d'abandon, de trahison, de mensonge, je sais aussi bien que vous tout ce que promet le mariage et tout ce qu'il tient. Seulement, moi, j'en

ai pris mon parti tout de suite et trouvant très distingué de rester honnête femme à côté de mon chenapan, j'ai cherché dans les distractions permises... j'ai fait du sport, chassé le loup, le renard. Vous ne chassez donc plus à courre, vous, duchesse?

MARIA-ANTONIA.

Non.

MADAME DE ROCANÈRE.

Moi non plus, je m'en suis vite fatiguée... Alors, j'ai essayé de la sculpture, mais c'était salissant. Je me suis mise au Wagner. On n'a vu que moi à Bayreuth, toute une saison... pas deux, par exemple... Après Wagner... (Cherchant.) Qu'est-ce que j'ai fait après Wagner? Ah! oui, des fondations, des bonnes œuvres... encore un sport bien fatigant, la charité... J'ai créé des asiles, des orphelinats, dans le genre de vos petites muettes. Ma belle-mère m'aidait beaucoup; elle est très riche, comme vous savez, et à chaque frasque nouvelle de son fils, j'étais sûre de la voir arriver avec vingt, trente, cinquante mille francs, selon l'énormité de l'escapade. « Tenez, mon enfant, voilà pour vos vieux prêtres », ou bien : « J'ai pensé à vos veuves de l'armée. » La bonne dame me tenait ainsi au courant de mes infortunes conjugales, aussi exactement que l'aurait fait la meilleure agence, et comme en définitive j'aimais mieux ne pas savoir, j'ai renoncé aux fondations pour passer à la religion pure, sans œuvres... Celles qui peuvent s'y tenir, s'y glacer,

âmes et corps, sont les heureuses, moi je n'ai pas pu. Et maintenant, voilà où j'en suis. (Elle tire de sa poche un petit étui d'argent.) Mon flacon de morphine... mon aiguille...

MARIA-ANTONIA.

Ah! Louise.

MADAME DE ROCANÈRE.

Quand je m'ennuie trop, crac! (Elle fait le geste de se piquer au bras.) Tout de suite, c'est un bercement, une griserie, on ne pense à rien, ou plutôt à mille choses à la fois, toute votre âme s'éparpille comme quand on regarde longtemps la mer. Vous n'avez jamais essayé?

MARIA-ANTONIA.

Tais-toi. Tu ne sais donc pas ce qu'il y a au bout de ce lâche apaisement, la folie, l'abdication de soi. Comment peux-tu?...

MADAME DE ROCANÈRE.

Bah! On a bien exagéré. D'abord, j'ai soin de ne pas augmenter la dose.

MARIA-ANTONIA.

Non, non... vois-tu, ma pauvre enfant, il n'y a que d'être aimée qui compte dans la vie.

MADAME DE ROCANÈRE, subitement sérieuse.

Vraiment? Vous croyez? (Baissant la voix.) Eh bien, moi aussi. (D'un ton navré.) Ah! si mon mari avait voulu...

MARIA-ANTONIA.

Tu peux encore espérer ; tu as la jeunesse. Moi, c'est fini... fini... jamais plus.

MADAME DE ROCANÈRE.

Pourquoi?... Peut-être votre ruine sera-t-elle, au contraire, une occasion de rapprochement ?

MARIA-ANTONIA, vivement.

Dieu m'en préserve ! J'ai trop souffert. Oh ! ces deux ans passés ensemble. Sentir que je ne lui plaisais plus, et l'écart de nos deux âges s'agrandissant de jour en jour. Je devenais jalouse, jalouse à en mourir, jalouse à tuer. Je rêvais de vendettes sanglantes comme dans nos maquis, de potées de vitriol dans des figures de femmes qu'il trouvait belles et que je m'imaginai rôdant autour de mon bonheur.

MADAME DE ROCANÈRE, effroi comique.

C'est terrible, dites donc.

MARIA-ANTONIA.

Et lui, au lieu de soigner ce mal épouvantable, s'amusait à l'exaspérer, songeant peut-être à s'en servir comme d'un moyen de délivrance, d'un prétexte à divorce... Il est si subtil!... Mais ma dernière blessure, la plus cruelle, la plus outrageante... ç'a été cette Lydie Vaillant, tu te rappelles...

MADAME DE ROCANÈRE, stupéfaite.

Lydie!... Comment ! la fille de notre ancien receveur?...

MARIA-ANTONIA.

Je ne la soupçonnais pas, celle-là, mon Dieu... j'avais été si bonne pour elle, pour son père... toujours près de moi, choyée comme mon enfant... puis un jour, j'ai eu la preuve... et quelle preuve!... cynique, brutale... une étreinte à pleins bras, à pleines lèvres, surprise entre deux portes... Et quand je l'ai eu chassée, cette malheureuse, sais-tu ce qu'il a fait, mon cher, mon loyal mari?... Il a donné de l'avancement au père, appelé sa maîtresse à Paris... C'était encore plus commode, tu comprends... Notre rupture date de là.

MADAME DE ROCANÈRE.

Cette petite Lydie... quelle effrontée!... Et le père n'en a rien su?... C'est moi qui l'aurais prévenu à votre place?

MARIA-ANTONIA.

Le père, mais je n'avais rien à lui apprendre, va; un de ces aveugles qui vivent de leur infirmité et n'en voudraient pas guérir pour rien au monde... Pouah! la vie, quel dégoût... Ah! sans cet hiver de calme et de solitude à Mousseaux, que serais-je devenue? à quelle folie m'aurait-on poussée? Et tu parles de rapprochement, non, non! D'ailleurs, il ne souhaite que le divorce ou ma mort, pour en épouser une plus jeune.

MADAME DE ROCANÈRE, méprisante.

Sa postière, vous croyez qu'il oserait?

MARIA-ANTONIA.

Oh ! non, elle n'a pas d'argent ; c'est une autre qu'il vise, une très riche.

MADAME DE ROCANÈRE.

Mais comment savez-vous?...

MARIA-ANTONIA, souriant.

Lortigue, son secrétaire, un jeune homme qu'on a envoyé vers moi... je me demande encore dans quelles louches intentions... et dont je me suis fait un dévouement avec quelques bons coups de cravache.

SCÈNE IV

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, joyeusement.

C'est M. Vaillant qui est là, madame.

MARIA-ANTONIA.

Comment dis-tu ? Vaillant...

HEURTEBIZE.

Oui, madame.

MARIA-ANTONIA.

Tu es sûr ?

HEURTEBIZE.

Oui, madame.

MADAME DE ROCANÈRE.

C'est trop fort !

MARIA-ANTONIA.

Et il veut me parler, à moi!... Qu'il entre. Ah! je suis curieuse...

MADAME DE ROCANÈRE.

Je vous laisse.

MARIA-ANTONIA.

Non, non, je t'en prie. Tu ne me gênes pas.

SCÈNE V

LES MÊMES, VAILLANT

VAILLANT, il salue et s'adresse à Maria-Antonia avec effusion.

Oh! madame, madame, que je suis heureux de vous voir.

MARIA-ANTONIA, froidement.

Bonjour, Vaillant. Que venez-vous chercher? Que peut-on faire pour vous?

VAILLANT, un peu décontenancé.

Pour moi, madame? mais je ne demande rien. Vous m'avez comblé au delà de tous mes vœux, de toutes mes ambitions. Cette place à Paris... cet avancement inespéré...

MARIA-ANTONIA.

Oh! je vous prie de croire que je n'y suis pour rien.

VAILLANT, stupéfait.

Comment, ce n'est pas vous, madame? Qui alors? C'est une grande faveur qu'on m'a faite et je n'avais rien demandé.

MARIA-ANTONIA.

Cherchez, éclairez-vous.

MADAME DE ROCANÈRE, souriant.

Quelque protecteur mystérieux.

VAILLANT.

Je ne connais personne et je suis tellement habitué à tout vous devoir, madame la duchesse, que lorsqu'un bonheur m'arrive, je ne pense jamais qu'à vous... Quand j'ai quitté Mousseaux, avant de rejoindre mon poste à Paris, je me suis présenté plusieurs fois au château, mais on ne m'a pas reçu... C'était mon remords, d'être parti sans vous remercier.

MARIA-ANTONIA.

Ne me remerciez pas, Vaillant, je suis restée étrangère à votre nouvelle fortune.

VAILLANT.

Voilà qui est singulier.

MADAME DE ROCANÈRE, flûtant sa voix.

Peut-être mademoiselle votre fille dans ses relations particulières?...

VAILLANT.

Ma fille!

MADAME DE ROCANÈRE, continuant.

Le père d'une jolie personne a des titres à l'avancement; c'est du droit administratif, cela!

VAILLANT, violence sourde, avec un regard de côté.

Pas chez nous, madame de Rocanère!

MARIA-ANTONIA.

Vous vivez toujours ensemble, n'est-ce pas ?

VAILLANT.

Avec Lydie ! Mais vous savez bien, madame, que je n'ai qu'elle sur la terre et qu'elle n'a que moi... Oh ! oui, toujours ensemble, cœur contre cœur, et rien que nous deux. Le monde devient si méchant... Ma parole, il y a de la vipère partout.

MARIA-ANTONIA.

Mais, pendant vos heures de bureau, Lydie doit s'ennuyer, toute seule, à la maison.

VAILLANT.

On ne s'ennuie pas chez les humbles... ma fille s'occupe. C'est grand comme rien, notre petit ménage, mais c'est tenu, c'est coquet... ça lui ressemble, puis elle fait des traductions d'anglais, d'allemand ; elle est adroite à tout, si instruite, et grâce à vous, madame, nous ne l'oublions pas.

MARIA-ANTONIA, doucement.

Allons, tant mieux, Vaillant.

VAILLANT.

En ce moment, elle traduit pour des dames étrangères les *Mémoires* d'un homme célèbre de leur pays. Un grand patriote, je ne sais quoi... Toujours est-il qu'elles sont charmantes, ces personnes, pleines d'égards avec Lydie, on vient la chercher tous les jours, on la ramène en voi-

ture, car ces dames tiennent à ce que la traduction soit faite sous leurs yeux.

MADAME DE ROCANÈRE.

Vraiment! (Regard à Maria-Antonia.) Et vous les connaissez, ces étrangères? vous les avez vues?

VAILLANT.

Non, je sais seulement qu'il y a une jeune fille à peu près de l'âge de Lydie et qui est devenue une véritable amie pour elle.

MADAME DE ROCANÈRE.

Comment! vous n'avez pas eu la curiosité... mais à votre place, l'idée que ma fille s'en va tous les jours, en voiture... J'aurais peur que le grand patriote me l'enlève, moi!

VAILLANT, furieux.

Il est mort, madame.

MADAME DE ROCANÈRE.

Alors!

VAILLANT.

Et puis ma fille est de celles qu'on n'enlève pas.

MARIA-ANTONIA, vivement.

Et ce mariage dont vous m'aviez parlé, il n'en est plus question?

VAILLANT, absorbé.

Madame?... Ah! ce mariage, non, elle ne veut plus. Je le regrette, car il s'agissait d'un brave garçon... et qui l'aime bien... mais ce qui se passe dans ces petites têtes, il n'y a qu'une

maman pour le savoir, et la mère manque depuis si longtemps à la maison.

MARIA-ANTONIA, radoucie.

C'est à vous de la remplacer, Vaillant.

VAILLANT, très troublé.

Oh! certainement... je... excusez-moi, madame, je me sens un peu ému... Il y a comme un reproche dans vos yeux, dans votre voix, et, depuis que je suis entré, il me semble qu'on veut me faire de la peine ici... Je me demande pourquoi... Je cherche... J'ai toujours eu pour vous tant de respect, de reconnaissance, et cet accueil me change tellement...

MARIA-ANTONIA, à demi-voix.

Pauvre homme! (Haut.) Non, mon ami, rassurez-vous, personne ne vous veut de mal ici; seulement vous êtes venu dans une mauvaise heure. Voyons, asseyez-vous là, Vaillant.

VAILLANT, s'essuyant le front.

Bien vrai, madame, vous ne m'en voulez pas?

MARIA-ANTONIA.

Donnez-moi la main comme à votre vieille amie et dites-moi ce qui vous amène?

VAILLANT, encore un peu troublé.

Voilà! je suis venu... vous vous souvenez peut-être... dans le temps vous aviez fait l'abandon à la famille Caussade...

On entend deux grands coups de timbre.

MARIA-ANTONIA.

Ah! du monde.

MADAME DE ROCANÈRE.

La corvée du jeudi.

MARIA-ANTONIA.

Passons chez moi, un moment.

VAILLANT.

Madame, je vous dérange... je reviendrai.

MARIA-ANTONIA.

Non, non, entrez, entrez. (A madame de Rocanère.)
Viens-tu, Louise? (Tout bas, en montant avec elle l'escalier à gauche.) Je suis contente... il ne sait rien, le malheureux!

SCÈNE VI

HEURTEBIZE, DEUX CAVALIERS DU 12^e CHASSEURS, ESTHER, LE COMTE ADRIANI, garde-noble, LA MARÉCHALE.

La porte s'ouvre violemment.

HEURTEBIZE, d'une voix éclatante.

On visite!

Puis, voyant qu'il n'y a personne dans la salle, il s'écarte et laisse passer. Entre Esther, tenue de voyage, très coquette, face à main; derrière elle, le comte Adriani, garde-noble, en civil, pommadé, pimpant, belle moustache italienne, ayant à son bras la maréchale en deuil de veuve à peine éclairci, long voile, petit chapeau. — Puis des figures de touristes anglais, allemands; quelques bourgeois de Tours; un vieux paysan, deux cavaliers du 12^e chasseurs, en garnison dans le voisinage.

HEURTEBIZE, parlant très vite pendant le défilé.

Ceci, mesdames et messieurs, vous représente

l'ancienne salle des Gardes de Catherine de Médicis, restaurée dans le style du xvi^e siècle comme le donjon que nous venons de visiter. Beau plafond à compartiments, vieux meubles, tapisserie représentant un tournoi, portrait de François I^{er} attribué au Primatice. Essayez vos pieds, les militaires.

PREMIER CHASSEUR, s'essayant les pieds.

Oh! ben, mon vieux, oh! ben, la là!

DEUXIÈME CHASSEUR.

Pourquoi qu'il y a que nous qu'il faut que les essayons?... C'est râre.

ESTHER, regardant autour d'elle.

Étaient-elles logées, ces reines de France, et facilement belles dans un encadrement pareil! Quel dommage d'admirer cela en aussi vilaine compagnie!

LA MARÉCHALE, d'une voix dolente.

Mais, ma chère Esther, puisque nous n'avions pas d'autre moyen d'entrer.

LE GARDE-NOBLE, accent italien.

Zé ou beau dire à cé Souisse qué madame était la veuve du feld-maréchal de Sélény, la plus grande illoustration d'Autriche-Hongrie, moi-même, garde-noble au Vatican, il m'a répondu tout lé temps : « On né visite que parournée. »

ESTHER, méprisante.

Parournée! (Montrant Heurtebize.) Il est odieux, cet homme.

LA MARÉCHALE, s'arrêtant devant le portrait de François I^{er} et appelant d'une voix émue.

Esther!

ESTHER, sans s'émouvoir.

Tante Kate!

LA MARÉCHALE. Elle s'approche.

Regarde ce portrait.

ESTHER.

Eh bien?

LA MARÉCHALE.

Tu ne trouves pas une ressemblance... avec celui que je pleure éternellement?

ESTHER.

Mon oncle, le feld-maréchal, avec François I^{er}!... mais pas un trait, pas ça.

LA MARÉCHALE.

Il me semble pourtant que l'allure, le port de tête... Oh! je le retrouve partout.

LE GARDE-NOBLE, avec un gros soupir.

Pauvre dame!

HEURTEBIZE.

Ceci, mesdames et messieurs, vous représente la terrasse où Louise de Vaudémont, la femme d'Henri III, apprit... (S'élançant vers Esther qui monte les marches du premier plan.) Où allez-vous, là-bas? Ce sont les appartements privés.

ESTHER, en haut des marches, d'un air ingénu.

Il y a donc du monde au château en ce moment? Ce n'est pourtant pas la saison des villégiatures.

HEURTEBIZE.

Qu'il y ait du monde ou non, le public n'est pas admis à visiter. Descendez, je vous prie.

ESTHER, descendue, à part.

Je voudrais tant la voir, seulement la voir, croiser mon regard avec le sien.

HEURTEBIZE, revenant vers la terrasse.

... Où Louise de Vaudémont, femme de Henri III, apprit l'assassinat de son mari par Jacques Clément. Depuis, elle vint tous les jours rêver et pleurer à cette place, dans ses habits de veuve, qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort.

LA MARÉCHALE, avec un sanglot.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Elle se laisse tomber dans un fauteuil.

LE GARDE-NOBLE, effrayé, lui tapant dans les mains.

Ma ché... Ma ché... mademoiselle Esther!

ESTHER.

Qu'y a-t-il encore?

LA MARÉCHALE.

Ah! Je n'ai pas pu maîtriser mon émotion. Cette malheureuse reine... cette conformité d'infortune...

ESTHER.

Voyons, tante Kate, mon oncle n'a pas été assassiné.

LA MARÉCHALE.

Deuil de grand homme et deuil de roi, n'est-ce pas un peu la même chose...? L'épouse du grand patriote, du grand vaincu de Carinthie, n'est-

elle pas restée fidèle, elle aussi, à son vœu d'éternelles larmes?

HEURTEBIZE, allant de la terrasse vers la galerie.

Nous passons maintenant dans la salle de musique construite par Diane de Poitiers sur la rivière. (Changeant de ton et désignant la maréchale.) Si cette personne est fatiguée et veut se reposer un instant, nous la reprendrons au retour. (Reprenant le boniment.) Vieilles boiseries, tableaux de maîtres, pupitres en fer ouvragé, rebecs et violes d'amour. Veuillez suivre, mesdames et messieurs; essuyez vos pieds, les militaires.

Sortie par la galerie.

PREMIER CHASSEUR.

Oh ben! mon vieux, oh! ben, la la!

DEUXIÈME CHASSEUR.

S'essuyer les pieds tant que ça, c'est rare!

LA MARÉCHALE, à sa nièce et au garde-noble.

Allez sans moi, je vous prie. (Elle se lève.) Je voudrais rêver et pleurer un moment sur cette terrasse douloureuse, accouder mon chagrin à la même place que la pauvre reine.

ESTHER, au garde-noble.

Restez avec elle, Pépino.

LE GARDE-NOBLE.

Ma! Z'aimerais mieux être avec vous.

ESTHER.

Naturellement, mais vous êtes le cavalier de la maréchale et pas le mien.

Mécante.

ESTHER.

A tout à l'heure, tante Kate. Je vous retrouverai dans votre petit pleuroir.

Elle sort par la galerie.

SCÈNE VII

LA MARÉCHALE, LE GARDE-NOBLE,
puis ESTHER

LE GARDE-NOBLE, regardant s'éloigner Esther, avec des yeux flamboyants.

Cristo! Qu'elle est bella! (Baissant la voix et les paupières.) Et simpatica surtout. (Il s'approche de la terrasse où la maréchale est assise et accoudée, face au public, dans une pose sentimentale). Madame la maréçale...

LA MARÉCHALE, d'une voix dolente et mouillée de larmes.

Cher comte!

LE GARDE-NOBLE.

Vous craignez pas de vous enrhoumer sour lé balcone! Vous seriez aussi bien pour plourer dans l'appartement... Cé soleil d'april est si traître.

LA MARÉCHALE, d'une voix naturelle.

En effet, vous avez raison, je me sentais toute frissonnante.

Se levant et entrant dans la salle.

LE GARDE-NOBLE.

La saison est ouun peu prématurée pour les promenades çampêtres.

LA MARÉCHALE.

C'est un caprice de cette enfant gâtée, une visite aux châteaux de Touraine. Si nous nous installons définitivement en France, elle rêve de passer ses étés dans une de ces demeures royales.

LE GARDE-NOBLE.

Oune vraie petite reine, mademoiselle Esther; ma l'entretien d'une maison comme celle-ci demande oune grande fortune.

LA MARÉCHALE.

La sienne est considérable.

LE GARDE-NOBLE, à demi-voix.

Si, si, simpatica, molto simpatica.

LA MARÉCHALE.

Les Sélény de Buda-Pest étaient deux frères, le feld-maréchal, mon mari, et le père d'Esther, gouverneur de la banque Impériale. Ils sont morts tous les deux, il y a quelques années, laissant un double et splendide héritage, l'un de millions, l'autre de gloire pure. Ma nièce et moi nous en partageons la survivance. Elle gère et fait valoir le bien paternel.

LE GARDE-NOBLE, avec intérêt.

Ah! Elle fait valoir?

LA MARÉCHALE.

Un merveilleux homme d'affaires...

LE GARDE-NOBLE, exalté.

Si, si, c'est dans le sang, ces choses-là.

LA MARÉCHALE.

Moi, je me suis vouée toute à une chère et illustre mémoire. (Elle lui prend les mains avec effusion.) Ah! monsieur le comte, veuve de grand homme!... Quel honneur... mais que de devoirs... que de devoirs... A mon âge, toute autre femme aurait droit encore au bonheur, à l'amour.

LE GARDE-NOBLE, à demi-voix.

Cristo!

LA MARÉCHALE.

Car nous autres, ce n'est pas comme vous, messieurs. Nous commençons beaucoup plus tard.

LE GARDE-NOBLE, à mi-voix.

Ça dépend desquelles!

LA MARÉCHALE.

Et nos maturités gardent des saveurs de jeunesse, des réserves de candeur, d'expansion... On ne se figure pas! Mais, moi, comment voulez-vous? Ce nom glorieux à porter, cette célébrité dont je suis responsable, c'est le renoncement avant l'heure, c'est le cloître.

Elle cherche son mouchoir, mais sans lui lâcher les mains.

LE GARDE-NOBLE, un peu gêné.

Pauvreté dame!...

LA MARÉCHALE.

Ou alors rencontrer un gentilhomme à l'âme généreuse, qui voulût bien partager la responsabilité de ma lourde tâche et me permît de rester

veuve moralement, en prenant de moi ce que je peux en donner.

LE GARDE-NOBLE, essayant de se dégager.

Vous aurez dou mal à trouver ça.

ESTHER, qui vient de rentrer et guette toujours du côté des appartements, s'arrête près de la table. — A part.

Dire qu'elle était là tout à l'heure! (Regardant un livre sur la table.) Ce livre, elle le lisait sans doute quand nous sommes entrés. Cette tapisserie interrompue, c'est peut-être la sienne. Je suis dans sa maison, dans sa vie. (Avec énergie.) Ah! en plein dans sa vie... et nous ne nous connaissons pas. (Petit rire.) Dieu! que c'est drôle! (S'approchant de la maréchale, qui se mouche d'attendrissement.) Eh bien, tante Kate, nous n'avons pas fini de nous faire les yeux rouges... Voyons, il n'était pas commode tous les jours, votre héros... très brutal même, mon pauvre oncle, rappelez-vous. Vous alliez plaider en divorce quand il est mort.

LA MARÉCHALE.

C'est vrai, il m'a beaucoup trompée, beaucoup battue, mais c'était mon lot de femme de grand homme; comme il me le disait lui-même: « Respect aux faiblesses d'un dieu! »

ESTHER, distraite, les yeux tournés vers la porte de droite.

Je ne voudrais pourtant pas m'en aller sans l'avoir vue! (Au garde-noble.) Vous l'avez connue, vous, Pépino?

LE GARDE-NOBLE.

Qui, le maréchal?

ESTHER.

Non, madame Paul Astier, alors qu'elle était duchesse Padovani?

LE GARDE-NOBLE.

Si, si, zé l'ai connue il y a trois ans, quand zé vins avé l'ablégat, pour la barrette dé cardinal.

ESTHER.

Ah! oui, cette fameuse barrette... que vous avez égarée, laissée je ne sais où...

LA MARÉCHALE, à mi-voix.

Chez une petite Parisienne rencontrée à la gare.

LE GARDE-NOBLE, avec une mine gentiment hypocrite.

C'est oune triste aventure... En descendant de wagon, Monseigneur il me dit : « Pepino, porte le barrette. » Z'avais déjà le souquetto, vous savez, la petite calotte ; avé le barrette, ça m'en faisait deux. Alors, zé mé souis... perdu dans ces grandes salles... et zé mé souis plous trouvé qué lendemain matin...

LA MARÉCHALE, imitant son accent.

Sans savoir chez quelle petite dame j'avais laissé la barrette et le souquetto.

ESTHER, distraite.

Était-elle encore jolie dans ce temps-là?

LE GARDE-NOBLE, effaré.

La dame de la gare?

ESTHER.

Non, la duchesse...

LE GARDE-NOBLE.

Cristo! qu'elle était bella!... (Baissant les yeux.) et simpatica, surtout.

ESTHER.

Laissez donc! toutes les femmes sont pour vous belles et sympathiques. (Elle a passé et s'est approchée de la terrasse.) Dites donc, tante Kate, quel beau mausolée pour le maréchal!

LA MARÉCHALE.

Un mausolée, où donc?

ESTHER, montrant l'horizon.

Là-bas, dans cette petite île verte, au milieu du Cher, ce serait superbe.

LA MARÉCHALE.

Mais, mon enfant, on ne nous permettrait pas. Il faudrait que la propriété fût à nous.

ESTHER.

Justement, j'ai envie de l'acheter. Il me plaît, ce Mousseaux historique. Cela m'amuserait de marcher dans les parcs de ces reines de France, de frôler ma robe aux mêmes dalles que leurs traînes de brocart.

LA MARÉCHALE, rêveuse.

En effet, une colonne commémorative qu'on apercevrait de loin : « Au grand vaincu de Carinthie. » Vois, ma chère enfant, décide.

ESTHER.

C'est tout décidé, donnez-moi une de vos cartes. (La maréchale lui passe une carte d'un noir exagéré.) Oh! est-ce que vous n'en avez pas de moins deuil, de moins drapées?

LA MARÉCHALE, très émue.

Jamais trop drapées...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HEURTEBIZE, LES DEUX CHASSEURS
TOURISTESHEURTEBIZE, arrivant par la galerie et mettant un registre
sur la table.

Mesdames et messieurs, veuillez suivre. Si maintenant quelqu'un de la société désirait s'inscrire au livre d'or de Mousseaux, voilà. On met son nom et une pensée... (Aux soldats.) ce qui vous vient.

PREMIER CHASSEUR.

Une pensée... Ah ben! mon vieux...

DEUXIÈME CHASSEUR, se grattant la tête.

C'est rare!

Attroupeement autour de la table.

ESTHER.

Comment, ma tante, vous voulez...?

LA MARÉCHALE.

Ce n'est pas pour moi, mon enfant, mais partout où je puis inscrire son nom...

ESTHER, faisant signe à Heurtebize, pendant qu'on s'empresse autour de la table.

Je vous prie... un mot... Madame Paul Astier est-elle visible?

HEURTEBIZE.

Oh! non... Madame n'a pas reçu de l'hiver.

ESTHER.

Faites-lui donc passer cette carte?

HEURTEBIZE, mouvement de déférence après avoir lu la carte.

Je ne sais pas... je vais voir.

ESTHER.

Dites que c'est pour acheter le château.

HEURTEBIZE, violemment.

Le château n'est pas à vendre.

ESTHER.

On m'a assuré cependant...

HEURTEBIZE, furieux.

Le château n'est pas à vendre... En voilà assez.
Par ici la sortie.

DEUXIÈME CHASSEUR, écrivant sa pensée sur le registre.

Plus que neuf cent treize jours à faire.

HEURTEBIZE.

Allons, allons! dépêchons-nous.

On sort. Deux grands coups de timbre retentissent.

ESTHER, se ravisant à la porte, à Heurtebize.

Ah! pardon, je n'ai pas signé.

Elle revient vers la table et se penche pour écrire sur le registre.

SCÈNE IX

MARIA-ANTONIA et MADAME DE ROCANÈRE, apparaissant en haut du petit escalier à gauche; ESTHER penchée, écrivant sans les voir. — Au fond, HEURTEBIZE, troussé de clefs à la main, s'impatientant auprès de la grande porte ouverte.

MADAME DE ROCANÈRE.

Ah! chère amie, vous serez toujours duchesse.

MARIA-ANTONIA, descendant l'escalier.

Tu comprends, j'avais promis à ces Caussade. On a beau être ruinée, on ne manque pas à sa parole.

ESTHER, à la table, se relevant.

Voilà!...

Elle aperçoit Maria-Antonia. Les deux femmes se regardent un instant, sans parler, sans se saluer.

HEURTEBIZE, agitant ses clefs.

Par ici la sortie!

MARIA-ANTONIA, à la marquise.

Qui est-ce?

ESTHER, remontant, triomphante.

(A part.) Eh bien! je l'ai vue.

Mauvais petit rire. Elle sort. Heurtebize s'en va derrière elle et ferme la porte, violemment.

SCÈNE X

MARIA-ANTONIA, MADAME DE ROCANÈRE

MARIA-ANTONIA.

Pourquoi ce mauvais regard?

MADAME DE ROCANÈRE.

Au fait, son nom doit être sur le livre. (Elle regarde et lit tout haut.) « Comtesse Esther de Sélény, Buda-Pesth. »

MARIA-ANTONIA, à demi-voix.

Est-ce possible ?

MADAME DE ROCANÈRE, méprisante.

Comtesse Esther... de la noblesse de ghetto, hein ?

MARIA-ANTONIA.

Sais-tu qui c'est, ça?... La future madame Paul Astier.

MADAME DE ROCANÈRE.

Madame Astier?...

MARIA-ANTONIA.

Seulement, il faudra qu'ils attendent que je sois morte, et j'espère bien...

SCÈNE XI

LES MÊMES, PAUL ASTIER

PAUL ASTIER, à gauche, debout sur le petit perron des appartements privés.

Enfin... les voilà.

MARIA-ANTONIA, tressaillant.

Ah !

PAUL ASTIER, s'avancant d'un air dégagé.

Je vous croyais chez vous, chère amie. (S'inclinant devant madame de Rocanère.) Marquise, la campagne vous

va divinement. Non, c'est vrai, vous avez toutes deux des teints de fleur...

MADAME DE ROCANÈRE.

On ne vous croit plus, joli menteur. Adieu.

Elle embrasse son amie.

PAUL ASTIER.

Comment, vous partez?

MADAME DE ROCANÈRE.

Il y a deux heures que je suis là.

PAUL ASTIER.

Mais pas moi.

MADAME DE ROCANÈRE.

Adieu, adieu. (A part.) Il n'y a pas à dire, il est charmant.

SCÈNE XII

PAUL ASTIER, MARIA-ANTONIA

Paul Astier, redescendant la scène après avoir accompagné madame de Rocanère jusqu'à la porte, s'approche de sa femme et lui prend la main.

PAUL ASTIER.

Bonjour, Mari-Anto.

MARIA-ANTONIA, durement, dégageant sa main.

Bonjour, monsieur Paul Astier.

PAUL ASTIER, souriant.

Oh! oh! (Il la regarde de tout près.) Ces fiers sourcils rejoints, ces narines frémissantes... Nous sommes donc toujours dans nos maquis? Elle dure toujours cette vendetta?

MARIA-ANTONIA.

Allons, allons, mon cher, pas de grimace entre nous. Nous sommes seuls et nous nous connaissons.

PAUL ASTIER, souriant.

Êtes-vous bien sûre de me connaître?

MARIA-ANTONIA.

Jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée.

PAUL ASTIER, souriant.

Je ne vous dirai pas, selon la niaise formule courante : « Vous n'êtes pas parlementaire. » Vous êtes au contraire dans le ton, tout à fait dans le ton... Continuez donc, je vous prie... Je vais me croire en séance. (Il s'assied.) Ainsi, vous me connaissez à fond, Maria-Antonia? Et depuis combien de temps?

MARIA-ANTONIA.

C'est vrai, je m'emporte, je m'emporte et puis je perds tout dans mes violences. Toi, tu es calme, tu es fort... Voyons, je vais essayer, moi aussi. (Elle s'assied.) Depuis quand je vous connais, mon cher Paul? Il y aura trois ans à la fin d'octobre, dans six mois.

PAUL ASTIER, souriant.

Vous êtes précise au moins. Alors, c'est d'avant notre mariage?

MARIA-ANTONIA.

Oui... ce jour-là, nous nous promenions dans le parc. (Elle montre le parc.) Vous me parliez de votre

amour; moi je vous racontais ma vie avec le duc, mon premier mari, et le long martyre que j'avais enduré jusqu'à sa mort. Il faisait un temps très doux, un soleil voilé traînant sa pâle lumière sur les pelouses dégarnies. En bas, près du pavillon, nous nous sommes assis. Et pendant que vous me disiez des phrases tendres, tout contre vous, ma main dans votre main, votre tête sur mon épaule; tout à coup, à une parole... était-ce même une parole... J'ai vu clair, j'ai compris... Ce qui vous tentait en moi, c'était ce splendide domaine, la fortune, les influences, mais rien de la femme... Vous ne m'aimiez pas... (Sourire navré.) Vous ne m'aimiez pas... J'ai eu là une minute horrible. Mes yeux se sont fermés comme devant la mort. Votre voix ne m'arrivait que très lointaine, très confuse, et j'entendais en même temps, sous la brise d'automne, les feuilles tomber dans tout le parc, les unes lentement, encore lourdes de sève, les autres furtives, légères. Autour du pavillon, on aurait dit des pas, un piétinement de foule silencieuse, une armée en déroute qui fuyait. C'était moi, tout cela, le désastre de mon beau rêve.

PAUL ASTIER.

Je vous ai si bien comprise, ma chère amie, que je suis parti le lendemain matin.

MARIA-ANTONIA, vivement.

Oui, parti pour qu'on vous coure après!... Ce que j'ai fait du reste. Et bien! même ce matin-là,

dans cette galopade furieuse à travers champs, penchée sur le cou de ma bête, à guetter le train qui devait vous emporter, savez-vous ce que je me disais : « Tu es bien folle de tant te presser, ma pauvre duchesse ! Tu irais au pas, au tout petit pas, que tu serais encore sûre de l'atteindre, puisqu'il est ton mauvais destin, celui qu'on n'évite jamais. » Vous voyez si je vous connaissais, mon cher Paul.

PAUL ASTIER.

Toujours, je ne suis rentré ici que sur vos instances. Vous m'avez prié, supplié : « Je serai ta femme, reviens. »

MARIA-ANTONIA.

J'ai été votre femme ; j'ai donné au monde ce spectacle, l'abaissement de la duchesse Padovani en madame Paul Astier épousant son architecte, qui ne l'aimait pas. Et de tous les jours de ma vie, qui en a vu pourtant de sombres, de lamentables, aucun ne m'a étreint le cœur comme le jour de mon mariage. Vous rappelez-vous, à la mairie, cet employé me regardant, bien en face, et me disant avec un bon sourire : « Nous n'attendons plus que la mariée.... » C'était moi, la mariée!... Et à l'église donc ! Cette chapelle de la rue de Vaugirard, tout allumée, pleine de fleurs, et déserte... et le prélat mondain, en pèlerine violette, nous lisant un discours imprimé qui ne parlait que « des traditions d'honneur de l'époux, des grâces juvéniles de l'épouse ». (Rire

amer.) Comme c'était trouvé! Voyons, si je ne vous avais pas connu, me serais-je aperçue de ces choses?... Croyez-moi, allez! J'avais mesuré le gouffre, et je m'y suis jetée les yeux ouverts, pour ne pas manquer à ma parole.

PAUL ASTIER.

Non, Maria-Antonia! simplement parce que vous m'aimiez... Et c'est indigne à vous de renier, de blasphémer l'amour... Tant de femmes meurent sans le connaître!

MARIA-ANTONIA.

Oui j'ai goûté l'amour, mais je l'ai payé de cruelles souffrances... Oh! je ne me plains pas, je n'accuse pas, je ne demande rien... Regardez seulement cette terrasse et souvenez-vous que je n'ai jamais menti. Quand je me suis réfugiée ici il y a trois mois, aux premiers temps de mon exil et de ma solitude, tous les jours la même tentation folle de passer par-dessus la rampe et de me briser la tête, en bas, sur le perron... Heureusement, je suis croyante, et puis, qu'aurait dit le monde?... A mon âge... une femme de mon rang... ce suicide de grisette abandonnée!... Dieu aidant, j'ai pu résister, me calmer dans la nature, vous oublier enfin.

PAUL ASTIER, se rapprochant.

M'oublier... Est-ce que c'est possible! Deux êtres qui ont été l'un à l'autre si profondément que nous, peuvent-ils s'oublier jamais! Non!

non ! Je ne vous crois pas. Même à l'heure où vous priez, je me glisse dans vos prières ; et le soir, toute seule ici, quand vous regardez les étoiles à travers vos larmes, je suis sûr que les étoiles vous parlent de moi.

MARIA-ANTONIA, frissonnante.

Ah ! mon Dieu, le voilà revenu. Il va me torturer encore... Mais laissez-la donc tranquille, cette pauvre créature, qui a tant souffert par vous.

PAUL ASTIER, de tout près, bas.

Et si je ne veux plus qu'elle souffre, si je veux réparer les peines que je lui ai causées !

MARIA-ANTONIA, se dégageant d'un effort énergique.

Ce n'est pas vrai. Ce que vous venez faire ici, ce que vous voulez obtenir de moi, je le sais, je vais vous le dire : Je vous gêne dans la vie, je suis l'escabeau qui ne sert plus et qu'on repousse d'un coup de botte. Le divorce, n'est-ce pas ? (Les dents serrées.) Pour pouvoir épouser ton Autrichienne tout en or.

PAUL ASTIER, un peu surpris de la voir si bien renseignée.

Comment ? Qui vous a fait ce raconter ? Je me suis trouvé deux ou trois fois avec mademoiselle de Sélény à l'ambassade d'Autriche, mais jamais de la vie...

MARIA-ANTONIA.

Inutile, je suis renseignée.

PAUL ASTIER.

D'abord, ces dames ont quitté Paris

MARIA-ANTONIA.

En effet, je viens de la voir, votre poupée. Elle est même très jolie. Malheureusement vous ne l'épouserez pas. Car ce qu'il faut bien vous mettre dans l'esprit, y enfoncer comme un clou avec un marteau, c'est que nous ne divorcerons jamais, entendez-vous, jamais ! Il y a eu le scandale de mon mariage, je n'en donnerai pas d'autre. Oui, je sais, monsieur Chemineau m'a dit... Rien ne serait plus facile... Un tribunal un peu complaisant, une simple lettre à écrire... sévices et injures graves... mais je trouverais cette comédie indigne de moi... Mon cher, vos législateurs auront beau faire, le divorce n'est pas une loi, c'est une tare. Comme Française, comme chrétienne, je refuse de la subir. L'Église nous a unis, que l'Église nous sépare, brise notre mariage ; mais tant qu'elle ne m'aura pas déliée de mon serment, j'en suis fâchée pour vous, je reste, jusqu'au tombeau, votre épouse très dévouée et très fidèle.

PAUL ASTIER, souriant, fort calme.

Je n'en demande pas davantage... Mon Dieu ! oui, ce que je veux de vous, ce que je suis venu chercher, c'est vous-même, ma femme, que j'ai perdue et que je viens reprendre.

MARIA-ANTONIA, vivement.

Me reprendre ! Pourquoi ?

PAUL ASTIER.

Parce que mon compagnon me manque, parce

que j'ai besoin de lui et que jamais l'appui de son dévouement intelligent et fidèle ne m'a été nécessaire comme en ce moment. C'est à votre bonté, Maria-Antonia, c'est à votre générosité de femme que je m'adresse. Revenez à Paris, près de moi. Vous ne pouvez plus rester ici puisqu'on va vendre. Installons une vie nouvelle... Je suis sous-secrétaire d'État, vous l'ai-je dit?... Obligé à recevoir, à une tenue d'existence que complique la modicité de nos ressources actuelles... nous ne pouvons nous en tirer qu'à force de raison et de bonne entente. Aidez-moi; je suis en détresse et j'appelle...

MARIA-ANTONIA, très hautaine.

Retourner près de vous, merci bien! pour y rencontrer vos maîtresses. (Avec un élan de fureur jalouse.) Ne mens pas; cette Lydie y était encore l'autre matin... chez moi! dans mon hôtel!

PAUL ASTIER.

Ceux qui tiennent pour vous et vous adressent régulièrement le journal intime de ma vie, auraient dû vous dire que cette visite a été suivie d'une signification de congé absolue et irrévocable.

MARIA-ANTONIA.

On me l'a dit... mais quoi! Après celle-là, une autre.

PAUL ASTIER.

Je vous jure...

MARIA-ANTONIA.

Oh! ne jure pas... je te connais.

PAUL ASTIER, il lui a pris la main.

Écoutez-moi, Maria-Antonia, j'ai gardé longtemps, trop longtemps ma houle de jeunesse... C'a été ma seule faute vis-à-vis de vous; tous les chagrins que je vous ai faits sont venus de là... Aujourd'hui, apaisé, plus sérieux, plus homme... je veux en finir avec le malentendu qui est entre nous. Redevenons amis, rien que cela si vous voulez.

MARIA-ANTONIA, amère.

Certes!

Elle veut se dégager.

PAUL ASTIER, la retenant.

Soyons les deux doigts de la main, unis dans le même geste et visant le même but.

MARIA-ANTONIA, à demi vaincue.

Tous ces beaux raisonnements, je me les suis faits en nous mariant... J'en pleure encore!

PAUL ASTIER, bas, la voix très tendre.

Et plus tard, qui sait? quand la confiance vous sera revenue...

MARIA-ANTONIA.

Tais-toi, tais-toi... jamais!

PAUL ASTIER, même jeu.

Marie-Anto! Marie-Anto!... Chère âme...

MARIA-ANTONIA, dégagée brusquement, et le ton résolu.

Ah! charmeur, qui me lis jusqu'au fond et qui restes toujours illisible... Ainsi, c'est vrai? bien vrai? vous avez besoin de moi?... Je peux vous servir en quelque chose?... Eh bien, je suis prête à vous suivre, mon ami.

ACTE TROISIÈME

Chez les Vaillant.

Intérieur modeste et clair. Salle à manger. Porte au fond, sur une petite antichambre très claire aussi, où donne la cuisine; la nappe est mise pour le déjeuner du père Vaillant. — Un gros bouquet de muguets entre les deux couverts. Théière, tasses, viande froide. Au mur, lithographies de batailles, portraits de généraux; pile d'assiettes et dessert de cerises sur le grand poêle de faïence.

SCÈNE PREMIÈRE

LYDIE

Rien ne doit moins ressembler à la jolie fille en demi-peau du premier acte que cette gentille ménagère au grand tablier anglais, la jupe et les manches relevées, en train de verser son eau bouillante dans la théière. — Coup de sonnette que la jeune fille semblait attendre.

LYDIE.

Ah! voilà... (Elle s'élançe.) Dérangez pas, mère André, j'y suis... (En passant, elle pousse la porte qui est dans l'antichambre.) Mais fermez donc votre cuisine...

Elle ouvre, fait entrer vivement un commissionnaire et referme la porte de l'antichambre derrière eux.

SCÈNE II

LYDIE, LE COMMISSIONNAIRE

LYDIE, bas.

Vous l'avez vu?

LE COMMISSIONNAIRE, même ton.

Oui, mademoiselle.

LYDIE.

Vous lui avez parlé? à lui-même?

LE COMMISSIONNAIRE.

A lui-même... devant le perron du ministère...
J'ai guetté sa voiture comme vous m'avez dit, et
quand il est descendu, je lui ai remis la lettre.

LYDIE.

Il l'a lue?

LE COMMISSIONNAIRE.

Guère. (Avec un geste.) Comme ça!

LYDIE.

Et la réponse?

LE COMMISSIONNAIRE.

Il n'y a pas de réponse.

LYDIE.

Bien, merci. (Elle le paye.) Bonjour... laissez,
laissez, je fermerai.

Le commissionnaire sort, laissant la porte de l'antichambre ouverte.
Quand elle s'est assurée qu'il est parti, Lydie referme la porte.

SCÈNE III

LYDIE

Pas de réponse... (Elle ferme, descend lentement à la chaise
de table et s'assied.) Il a raison. Pourquoi m'aurait-il
répondu? Que pouvait-il me dire qu'il ne m'ait

déjà dit ? La duchesse est revenue, elle a repris sa place, c'est tout simple... La pauvre femme a assez souffert, un peu mon tour maintenant.

(Elle se lève, va chercher les tasses, les met sur la table et vient au milieu.) Et pourtant, non, non... il avait de si bons yeux la dernière fois... son adieu était si tendre, je sens là... quelque chose m'avertit... non, ce n'est pas la fin... ce dernier coup dans le cœur dont il faudra mourir. (On sonne. Elle essuie ses yeux et appelle.) On sonne, mère André, allez voir.

Elle s'active à la table avec affectation.

UNE VOIX DE FEMME, dans l'antichambre.

Mademoiselle Vaillant.

LYDIE.

Cette voix !

La porte de l'antichambre s'ouvre.

SCÈNE IV

LYDIE, ESTHER, UN VALET DE PIED, en livrée voyante.

ESTHER, debout dans l'antichambre pendant que son domestique lui ôte son manteau.

Bonjour, vous.

LYDIE.

Mademoiselle Esther !

ESTHER, toujours dans l'antichambre.

J'aurais pu vous écrire pour vous annoncer mon retour, mais c'était trop long. En voilà des étages, jamais je n'étais montée si haut. (Elle entre.) On s'embrasse, voulez-vous ?

LYDIE, l'embrassant et rabaisant ses manches.

Je vous demande pardon, je vous reçois dans une tenue...

ESTHER.

Mais c'est très gentil... vos cheveux relevés, ce tablier à rayures... vous avez l'air d'un roman anglais.

LYDIE.

Je suis obligée d'aider un peu au ménage; nous n'avons qu'une vieille bonne impotente, à moitié sourde...

ESTHER, montrant le valet de pied resté dans l'antichambre.

Paskéwitch lui a fait une belle peur en entrant; elle s'est sauvée dans sa cuisine... Pour qui ce joli couvert avec ces muguet sur la table? Vous attendez votre amoureux?

LYDIE.

Oh! mon amoureux...

ESTHER.

Oui, je sais, on vous a taillée à facettes dans un glaçon très pur, très clair, mais gare un jour si le dégel arrive!

LYDIE, sourire gêné.

Je n'attends que mon père pour le moment, c'est son heure.

ESTHER.

Je serai contente de le connaître, M. Vaillant. C'est un ancien militaire? (Montrant les murs.) Je vois là toutes ces batailles... ces armes!

LYDIE.

Non, mon père n'a pas servi. C'est pourtant une âme de soldat, de héros ; l'honneur, l'abnégation, la discipline en personne. Mais il a manqué sa vie comme tant d'autres. Il s'en console en regardant des images. Cela ne suffit pas toujours à l'égayer. Depuis quelque temps surtout, le pauvre homme est bien songeur, bien sombre. Que voulez-vous ? c'est ce désaccord éternel du rêve et de l'action, de ce qu'on a et de ce qu'on désire, qui, à la longue, décourage de vivre.

ESTHER.

Oh bien ! moi, le rêve et l'action n'ont jamais fait qu'un dans ma vie. J'ai réalisé tout ce que j'ai voulu, du moins jusqu'à présent. (Regardant sur le buffet.) Elles me tentent vos cerises, on peut ?

LYDIE.

Je crois bien.

ESTHER, croquant des cerises et marchant de long en large.

Ah ! je ne sais pas ce que j'ai ce matin. Je ne peux pas tenir en place. Je me sens des nerfs... une trépidation.

LYDIE, doucement.

Qu'est-ce qu'il y a ?

ESTHER, gaiement.

Rien, je suis folle, voilà tout. Oh ! pas la grande folie, pas à enfermer, non, ce que j'appelle « le jardin du Directeur », un petit air de « tour-

neboulage ». Ça vous étonne, vous si paisible, si calme.

LYDIE.

Vous avez du chagrin, dites ?...

ESTHER, après un temps.

Vous n'y entendriez rien à mon chagrin... d'abord c'est surtout de la colère...

LYDIE.

Eh bien, fâchez-vous, grondez...

ESTHER.

Je suis trop seule à Paris... Personne à qui me confier.

LYDIE.

La maréchale ?

ESTHER.

La maréchale m'aime beaucoup, mais comment la sortir de son urne funéraire et de ses cendres de grand homme ? Je n'ai en réalité qu'une amie, ma chère, (Lui prenant la main.) une amie, sûre, loyale, mais tellement réservée, tellement raisonnable...

LYDIE.

Oh ! j'ai l'air comme ça.

ESTHER.

On craint toujours de l'effaroucher.

LYDIE, souriant.

Et alors, ce jeune homme ?

ESTHER.

Quel jeune homme ?

LYDIE.

Vous me disiez dernièrement que vous aviez un sentiment très vif pour quelqu'un.

ESTHER.

Très vif, en effet.

LYDIE, souriant.

Je me doute bien qui... je l'ai rencontré souvent chez vous.

ESTHER.

Chez nous!... il n'y vient jamais.

LYDIE.

Ce n'est pas le comte Adriani?

ESTHER.

Allons donc! ce fantoche... à moi... (Avec la voix du garde-noble.) Cristo! qu'elle est bella!... Merci. Non, non, celui que j'ai choisi, celui que je veux pour maître, est un vrai maître, un de ces intrépides aux yeux durs devant qui toutes les femmes caracolent et tous les hommes se couchent comme des chiens... Ce que nous pourrions à nous deux!... malheureusement il n'est pas libre.

LYDIE.

Une liaison?

ESTHER.

Oh! ce ne serait rien, mais il est marié; un triste mariage de toute manière... ils devaient divorcer ces temps derniers, et puis je ne sais quelle manigance, les voilà remis ensemble, réconciliés... Oh! ces Français... légers comme la paille... j'ai appris la chose à mon retour par

une ligne aux petites annonces : « Quelque temps sans nous voir ; patience et confiance. » Pas un mot de plus. J'en ai pleuré de rage.

LYDIE.

Pourquoi pleurer ? Patience et confiance, tout l'amour est dans ces deux mots.

ESTHER.

Je ne sais pas attendre.

LYDIE.

C'est que vous ne savez pas aimer.

ESTHER.

Je l'aime pourtant et je n'en veux pas d'autre. Il est si bien, si correct... et ce qui me le rend plus cher encore, c'est que je vous ai connue par lui.

LYDIE, épouvantée.

Comment... c'est donc ?

ESTHER.

Paul Astier, le sous-secrétaire d'État. Vous vous rappelez bien qu'un soir, à l'ambassade, quand la maréchale s'enquérât de quelqu'un pour traduire les mémoires...

LYDIE.

Oui, oui, je me rappelle... Et il vous aime, lui aussi ? Il vous l'a dit souvent ?

ESTHER, riant.

Très souvent.

LYDIE.

Mais où donc?... puisqu'il n'allait pas chez vous, ni vous chez lui, je suppose.

ESTHER.

Ah! non, vous pensez; il vivait séparé, mais toujours en surveillance... sa femme est si méchante, d'un si odieux caractère... à ne pas vouloir divorcer, rien que pour empêcher notre mariage... Alors, on se cachait, ce qui doublait le plaisir; on se rencontrait au théâtre quelquefois, au Bois tous les matins... délicieux le flirt à cheval, aimez-vous ça, petite?

LYDIE.

Je ne sais pas.

ESTHER.

Mais oui, je suis bête.

LYDIE.

Ainsi la duchesse... (Se repronant.) madame Astier ne se doute de rien?

ESTHER.

Du moins quand je suis partie... Figurez-vous que, pour mieux dépister l'espionnage, il avait simulé une intrigue, un roman d'amour très affiché, avec une demoiselle... de celles qu'on n'épouse pas, vous m'entendez...

LYDIE.

De celles qu'on n'épouse pas, j'entends bien. (Lui prenant nerveusement les mains.) Et vous, Esther, vous êtes sûre qu'il vous épouserait s'il obtenait le divorce?

ESTHER, avec candeur.

Il faudrait bien qu'il m'épouse, pour m'avoir.

LYDIE, écrasée.

C'est vrai.

ESTHER.

Maintenant, peut-être sa femme se méfie-t-elle? Peut-être a-t-elle appris ce que cachait cette intrigue de paravent. Toujours elle a remis la main dessus. Oh! mais je ne me rends pas... je suis une batailleuse, moi. D'abord, j'ai bien plus d'atouts qu'elle dans mon jeu. Je suis jeune, je suis riche, et tout cela, sa femme ne l'est plus.

LYDIE, s'appuyant à un meuble pour ne pas tomber.

Bien sûr, on ne lutte pas avec une rivale telle que vous.

SCÈNE V

LES MÊMES, VAILLANT

VAILLANT, il entre le sourcil froncé, regardant derrière lui avec défiance le grand chasseur debout dans l'antichambre.

(Entre ses dents.) Qu'est-ce qu'il fait là, ce grand escogriffe?

LYDIE.

Mon père... (A Vaillant.) Mademoiselle Esther de Sélény.

VAILLANT, stupéfait, laissant voir sur son visage assombri un épanouissement progressif.

Comment? c'était donc vrai?

Il se découvre vivement.

ESTHER, la main tendue.

Bonjour, monsieur Vaillant... (Elle rit en montrant l'antichambre.) Encombrant, n'est-ce pas, mon valet de pied?

VAILLANT, lui tendant la main.

Ainsi c'est vous, c'est bien vous! Oh! mademoiselle...

ESTHER.

Je l'emmène pour rassurer tante Kate, à qui votre Paris fait une peur du diable.

VAILLANT, un peu égaré.

Ah! oui, madame votre tante... Mais que je suis donc heureux, vous ne pouvez pas vous figurer la joie, l'ivresse... Voyons que je vous regarde encore.

ESTHER.

Me trouvez-vous ressemblante? Est-ce bien ce qu'elle vous avait dit de moi?

Elle montre Lydie immobile, absente.

VAILLANT.

Oui, mais j'aime mieux... on ne croit jamais les choses comme on vous les raconte.

ESTHER.

Vous savez que je vais vous reprendre Lydie. Dès demain, nous nous remettons aux *Mémoires*. (A Lydie.) Il est bien ennuyeux, hein! ma pauvre amie, le grand patriote.

VAILLANT, inquiet.

Ah! le grand patriote est avec vous?

ESTHER.

Avec nous, je crois bien. Il ne nous quitte pas d'une minute... On n'a jamais vu un défunt aussi... comment dites-vous ça en parisien?... aussi collant.

VAILLANT, riant de tout son cœur.

Mais, c'est vrai, il est mort, je n'y pensais plus est mort...

ESTHER.

Et plus vivant que jamais. Dans l'antichambre, son chapeau, ses gants, sa canne, comme s'il était là, comme s'il allait sortir... à table, son couvert mis matin et soir; vous pensez comme c'est gai cette place toujours vide, et si je suis contente quand ma chère Lydie vient prendre ses repas avec nous. Puis, partout des bustes, des portraits, des *ex-voto*, et cela à Paris comme à Vienne... nous voyageons avec le matériel.

VAILLANT, très gai.

Est-elle méchante!

ESTHER.

Laissez donc; au fond, ma tante n'a jamais été aussi heureuse que depuis son deuil. Si vous l'entendiez quelquefois, quand nous sommes seules, quelle joie d'enfant, que d'expansion et de belle humeur!... Seulement, pour la galerie, veuve de grand homme et surtout prisonnière de ses démonstrations. Comment voulez-vous dire aux domestiques: « Enlevez le chapeau du dé-

funt de l'antichambre », ou « Feu M. le maréchal ne déjeune pas ce matin. »

VAILLANT, riant.

En effet, c'est assez difficile... mais j'y songe, mademoiselle, vous n'avez pas les mêmes motifs que le maréchal, vous... si vous déjeuniez là, avec vos amis, à la bonne franquette.

LYDIE, un peu confuse.

Oh! père...

ESTHER, souriant, avec une pointe de moquerie.

Merci, monsieur Vaillant... Cela me ferait certainement beaucoup de plaisir; mais voyez-vous ma pauvre tante en tête-à-tête avec son héros... Non, non, je me sauve; à demain, ma chère, la voiture viendra vous prendre de bonne heure.

VAILLANT, remontant la scène avec elle.

Je ne l'ai point vue en bas votre voiture... vous êtes donc venue à pied?

ESTHER.

J'adore ça... on se retourne. J'ai mis toute votre rue du Temple en rumeur... (Au domestique.) Paskéwitch, mon manteau. (Debout sur la porte de l'antichambre et les regardant pendant qu'on lui met son manteau.) C'est égal! je suis contente d'être venue ici; ces deux couverts, cette petite table, Lydie avec son grand tablier, c'est un Paris que nous autres étrangers nous ne soupçonnons pas, dont vos auteurs ne nous parlent jamais. Adieu. (Elle sort accompagnée par Vaillant jusque sur le palier.) Au revoir, monsieur Vaillant.

LYDIE, toujours immobile et à demi-voix.

Cette fois, je l'ai, mon coup de couteau; je l'ai en pleine poitrine.

SCÈNE VI

VAILLANT, LYDIE

VAILLANT, la regardant un instant attendri.

Lydie.

LYDIE, sortant d'un rêve.

Père.

VAILLANT, lui ouvrant les bras tout grands.

Embrasse-moi; embrasse-le bien fort, ton vieux fou. (Il l'étreint contre sa poitrine.) Oh! t'avoir soupçonnée, toi si droite, si simple... comme si je ne te connaissais pas... comme si tu n'étais pas au-dessus de toutes les atteintes.

LYDIE, essayant de se dégager, détournant la tête.

Mais je ne sais pas...

VAILLANT.

Je crois bien que tu ne sais pas, et jamais je n'oserai te dire... les folies qui ont hanté ma pauvre tête depuis huit jours! Moi qui prétendais remplacer la mère près de toi, te rendre cette douceur de tendresse et de protection que tu as à peine connue. Allons donc! Est-ce qu'une mère aurait pu avoir des idées pareilles sur sa fille? Est-ce que ça se remplace jamais une maman! (Avec transport.) Oh! reste là encore; et de

près, bien bas, de peur que quelqu'un nous entende, répète après moi : Père, je te pardonne.

LYDIE.

Mais...

VAILLANT.

Si, si, je veux... répète... Père...

LYDIE, bas.

Père...

VAILLANT.

Je te pardonne...

ANTONIN, au dehors.

Parrain!

Lydie embrasse son père et se sauve dans sa chambre.

VAILLANT, joyeux.

Ah! elle m'a pardonné.

SCÈNE VII

VAILLANT, ANTONIN

VAILLANT.

Toi! (Allant à lui.) Ah! mon ami, que je suis content.

ANTONIN, à demi-voix.

Et moi aussi, parrain. Où est-elle?

VAILLANT, avec un geste.

Dans sa chambre.

ANTONIN.

C'est fait.

VAILLANT, l'entraînant à droite.

Ah! eh bien? on s'aligne?

ANTONIN.

Ah! ouit... il tient à sa peau, votre M. Lortigue. Si vous l'aviez vu! j'avais pris avec moi le grand Meunier, mon copain au laboratoire, parce qu'il a plus le... le... enfin, n'est-ce pas? Il parlait, je faisais les gestes. Du reste, ça n'a pas été long... Sur le terrain ou signez.

VAILLANT.

Il a signé?

ANTONIN.

Avec transport.

VAILLANT.

Allons! il était écrit que je ne me battrais jamais... pas même au civil... Signé sans rien changer au moins?

ANTONIN.

Pas une virgule, voyez plutôt.

Il lui passe le papier.

VAILLANT, moitié lisant, moitié marmottant.

« Je, soussigné, déclare que les propos tenus
« par moi à la Direction des postes, devant le per-
« sonnel du troisième bureau, sur mademoiselle
« Vaillant et sur son père... mn... mn... mn...
« mn... et que j'ai commis en les proférant un
« mensonge et une lâcheté. *Lortigue.* » (Avec hésitation.) Tu trouves ça suffisant?

ANTONIN, riant.

Alors, qu'est-ce qu'il vous faut? N'ayez pas peur, M. Lortigue ne répétera plus que vous avez des protecteurs dans le ministère. Qui est-ce, ce Lortigue?

VAILLANT.

Un petit permuté de chez nous, passé à l'intérieur. Je crois même qu'il est attaché au cabinet d'Astier.

ANTONIN, entre ses dents.

Il est complet, alors.

VAILLANT.

C'est égal. Dire qu'il a suffi d'un mot de cette madame de Rocanère, là-bas, et de quelques potins de bureau pour que je doute de mon enfant, pour que je m' imagine un tas d'infamies dont je n'osais pas même rechercher les preuves... Tu sais qu'elles sont charmantes ces dames de Sélény.

ANTONIN, vaguement.

Ah!

VAILLANT.

Mademoiselle Esther vient de venir, elle était là... là... il n'y a pas cinq minutes... un peu plus elle déjeunait avec nous... Ah! vieux Bartholo, vieille bête, va!

La porte de la chambre s'ouvre.

ANTONIN, bas.

Prenez garde.

VAILLANT, va à Lydie et l'embrasse.

Allons! à table.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LYDIE

LYDIE, a quitté son tablier et séché ses yeux.

Bonjour, Antonin... Vous déjeunez?

ANTONIN.

Non, merci, c'est déjà fait.

VAILLANT, qui s'est assis.

Mets-toi là tout de même et prends une tasse de thé. C'est sain pour toi. Avec toutes les abominations que tu manipules, que tu respires à la journée...

LYDIE, vivement à Antonin.

On va bien chez vous ?

ANTONIN.

Très bien.

VAILLANT.

J'en ai rêvé, moi, de notre visite à ton laboratoire et de tout cet assortiment de mort aux rats.

LYDIE, à Antonin, très vite, intention évidente d'interrompre son père.

La maman ? les sœurs ?

ANTONIN.

Tout le monde. On est à la joie, vous pensez, grâce au parrain qui nous a fait rendre l'ancien bail.

VAILLANT.

Grâce à la duchesse, mes enfants... Est-ce drôle que je ne peux pas l'appeler autrement?...
(A Antonin.) Tu as vu, elle est revenue à Paris, le ménage est resoudé.

ANTONIN.

J'ai vu.

Il regarde à la dérobée Lydie qui s'active à servir.

VAILLANT.

On parle dans les journaux d'une grande fête

de charité à l'hôtel Padovani. Ils vont partout ensemble; l'autre jour à une chasse à courre chez les Brétigny, on a fait à la duchesse, comment dit-on... Ah! les honneurs du pied!

ANTONIN, bas et furieux.

C'est à son mari qu'on aurait dû les faire, les honneurs du pied.

Il esquisse un geste avec sa botte.

VAILLANT, qui rit tout en mangeant.

Tu lui en veux toujours?... Tout de même... c'est quelqu'un, ce Paul Astier. Tu as lu hier son discours à la Chambre? Il ne phrase pas, celui-là... quoique fils d'académicien, il va droit à son affaire.

ANTONIN.

Oui, un de nos jolis strug lifeurs.

VAILLANT.

Tu dis.

ANTONIN.

Strug lifeurs, ou Struggle for lifeurs, c'est le nom qu'Herscher, dans son dernier livre, donne à cette race nouvelle de petits féroces, à qui la bonne invention de la lutte pour la vie sert d'excuse pour toutes sortes de vilénies.

VAILLANT.

C'est pourtant la loi de nature, comme il nous disait l'autre jour.

ANTONIN.

Oui... la loi des forêts et des cavernes... mais nous n'en sommes plus là, Dieu merci! L'homme s'est mis debout depuis le temps, il a inventé le

feu, la lumière, la conscience et la vie morale, il a fait peur aux fauves.

VAILLANT.

Mange donc, petite...

ANTONIN.

Maintenant les fauves se revengent. Les entendez-vous gronder, se déchirer autour de l'écuelle?

VAILLANT, à Lydie.

Mâtin, comme il parle.

ANTONIN.

Certes, ce n'est pas le grand Darwin que je mets en cause, mais les hypocrites bandits qui l'invoquent, ceux qui d'une observation, d'une constatation de savant, veulent faire un article de code et l'appliquer systématiquement. Ah! vous les trouvez grands, vous les trouvez forts, ces gens-là! Et moi je vous dis que ce n'est pas vrai. (Il frappe sur la table, ses lunettes tombent, il les essuie.) Rien de grand sans bonté, sans pitié, sans solidarité humaine. Je vous dis qu'appliquées, ces théories de Darwin sont scélérates, parce qu'elles vont chercher la brute au fond de l'homme et que, comme dit Herscher, elles réveillent ce qui reste à quatre pattes dans le quadrupède redressé.

VAILLANT, la bouche pleine.

Pourquoi n'as-tu pas répondu ça à M. Paul Astier, quand nous étions chez lui?

ANTONIN.

Ah! pourquoi!... Parce que je suis un timide, un pauvre bègue intermittent, parce que les mots ne me viennent qu'après, trop tard, ou à flots, à bouillons, avec une impétuosité qui les empêche de sortir. Ce n'est pas de ma faute : j'ai vu trop jeune des choses trop terribles. J'avais quinze ans quand on nous a rapporté le père, un soir à la maison... vous vous rappelez, parrain... J'en ai gardé plus de six mois un tremblement des muscles de la bouche. Aujourd'hui, je ne tremble plus, mais je bégaye encore, surtout quand je parle sous le coup d'une émotion.

VAILLANT, attendri, se tournant vers sa fille.

Tu entends ça, petite... Ce qui lui vient du cœur, il n'a jamais su bien le dire, le pauvre enfant.

ANTONIN.

Oh! devant cet homme, l'autre jour, me parlant de mon bien-aimé, avec cette désinvolture... « le pauvre M. Caussade n'avait pas la taille des affaires. » N'avoir pas pu trouver une parole... rien que la peur de pleurer et l'envie folle de lui envoyer ma main fermée dans la figure. Cela, oui, j'aurais été capable de le faire.

VAILLANT.

Alors, selon toi, Paul Astier...

ANTONIN, remettant ses lunettes.

Paul Astier, avec sa jaquette à la taille, et sa

moustache au petit fer, Paul Astier, l'homme d'État, Paul Astier, l'homme du monde, est bien de la lignée des deux gredins dont le beau livre que je vous prêterai vient de nous raconter l'histoire.

Lydie se lève brusquement et sort par le fond.

VAILLANT.

Où vas-tu, chérie? appelle donc la bonne.

LYDIE.

Je reviens père.

SCÈNE IX

ANTONIN, VAILLANT

VAILLANT.

Elle est un peu nerveuse, elle aussi... c'est dans l'air de chez nous aujourd'hui, tu devrais en profiter.

ANTONIN.

En profiter?

VAILLANT.

Oui... depuis votre explication, il y a trois mois, vous n'avez plus reparlé de rien?

ANTONIN.

De rien. Et je suppose que ses intentions sont toujours les mêmes.

VAILLANT, avec un bon sourire.

Je ne le pense pas. Je la regardais tout à l'heure pendant que tu parlais. Essaie pour voir. Je vais vous laisser seuls, tu es en veine

d'éloquence, hardi, là!... Tâche de la décider, et si c'est oui, passe au bureau pour me le dire. Je serais si heureux, je rêve ce mariage depuis si longtemps! Surtout ne bredouille pas... nom d'un chien!... pas de le... le... enfin, n'est-ce pas?... Et puis si tu m'en crois... (Posant sa tasse et lui ôtant ses lunettes.) Tu es bien mieux sans tes lunettes. (Jetant sa serviette et appelant d'une voix de clairon.) Fillette!

LYDIE, entre avec un plat couvert.

Voilà, père.

VAILLANT.

Mais, sapsristi! mon enfant, regarde l'heure; notre belle visite m'a mis en retard, je file vite au bureau.

LYDIE.

Comment, tu ne veux pas?...

VAILLANT, prenant des cerises sur le buffet.

Rien qu'une poignée de cerises que je croquerai dans l'escalier comme un vieux gamin. Toi, finis de déjeuner, mignonne, tu n'as rien mangé. Antonin te tiendra compagnie. Justement, il a quelque chose à te dire... quelque chose que je contresigne des deux mains.

Il lui envoie un baiser, sort en fredonnant et referme la porte sur eux.

Aime-moi, la belle,
Et je t'aimerai...

SCÈNE X

ANTONIN, LYDIE

Ils sont debout en face l'un de l'autre.

ANTONIN, sourire triste.

Ne vous effrayez pas, Lydie.

LYDIE.

Je sais que vous n'avez rien à me dire, mon ami; nous nous sommes expliqués une fois pour toutes, mais moi, j'ai un service à vous demander.

ANTONIN.

Dites.

LYDIE.

Je vais partir pour un long voyage... mon père n'en sait rien... Ce soir, en rentrant, il trouvera ici une lettre lui apprenant l'endroit où je suis allée, et pourquoi...

ANTONIN.

Y songez-vous, Lydie?... Partir... quelle tristesse pour ce pauvre homme dont vous êtes toute la vie!

LYDIE.

Oui, oui, mais il le faut. N'essayez pas de m'attendrir. J'ai assez de peine, il le faut. Ce que je vous demande, c'est d'être près de lui quand il aura la nouvelle, de ne pas le laisser seul... Vous me le promettez?

ANTONIN.

Je vous le promets.

LYDIE.

Merci.

ANTONIN, sans la regarder.

Un silence.

C'est loin où vous allez?

LYDIE.

Très loin.

ANTONIN.

C'est pour longtemps?

LYDIE.

Oh! très longtemps.

ANTONIN.

Et lui, est-ce qu'il part avec vous?

LYDIE, surprise, le regardant.

Lui?

ANTONIN, bas.

Oui, je comprends... il viendra vous rejoindre... Paul Astier!...

LYDIE.

Vous savez donc?... c'est connu de tout le monde, n'est-ce pas?

ANTONIN.

Vous m'avez dit que vous en aimiez un autre, j'ai cherché... D'ailleurs, il ne se cachait guère. (Violemment.) Mais enfin, ce départ est donc indispensable?

LYDIE.

Indispensable.

ANTONIN.

Aujourd'hui?

LYDIE.

Aujourd'hui.

ANTONIN.

Et pour quelle heure?

LYDIE.

Dans un moment.

ANTONIN, regardant autour de lui.

Vos bagages sont prêts?

LYDIE, sourire navré.

J'ai tout ce qu'il me faut.

ANTONIN, après un silence.

Voyons, puisque vous vous en allez seule... voulez-vous que je prévienne maman? Voulez-vous qu'elle vous accompagne? Elle comprend tout, celle-là... Elle a eu tant de misère!

LYDIE, les dents serrées.

Non, non, merci... besoin de personne.

ANTONIN.

Laissez-moi au moins vous conduire jusqu'à la gare?

LYDIE.

Je vous en prie, non.

ANTONIN, avec effusion.

Je suis votre ami pourtant.

LYDIE.

Et un noble esprit... et un grand cœur. J'aurais dû... j'aurais voulu... mais il est trop tard... j'ai passé à côté de mon bonheur sans le voir... j'y songeais là, en vous écoutant. (Un silence, puis avec élan.)

Ah! oui, vous avez raison, cet homme est un scélérat. Il m'apparaît bien tel qu'il est, maintenant... Comme il s'est servi de moi, comme il m'a salie, brisée... Et je l'aime encore...

ANTONIN, très ému.

Oui, quand on aime, c'est cela... tout à fait cela. On a beau voir, savoir, se répéter les choses... le... le... enfin, n'est-ce pas? (Sanglot.) on aime encore...

LYDIE, très émue.

Adieu, mon ami, je compte sur vous.

Il fait un signe : Oui, et sort précipitamment.

ACTE QUATRIÈME

Premier tableau.

La chambre de Paul Astier. — Cabinet de toilette, à droite, grand ouvert, à demi visible. — C'est le soir, lampes et appliques allumées.

SCÈNE PREMIÈRE

CHEMINEAU, STENNE, puis LORTIGUE

(SCÈNE MUETTE)

Chemineau en habit, cravate blanche, allongé sur le divan, lit un journal à la lumière d'une applique. Stenne, le petit domestique, va et vient sans bruit, de la chambre au cabinet de toilette, allume le gaz où chauffe la bouillotte, va voir l'heure à la petite pendule Louis XVI de la cheminée. Il a, sur les bras, l'habit noir, le gilet de son maître, qu'il pose avec précaution au dos d'un fauteuil.

STENNE.

Le patron est bien en retard, monsieur Chemineau.

CHEMINEAU, regardant la pendule.

Oui, sept heures et demie. Il n'y avait pourtant pas séance à la Chambre, aujourd'hui.

LORTIGUE, entrant précipitamment, tenue de soirée, un programme à la main.

Personne encore ?

STENNE.

Personne.

LORTIGUE, sans voir Chemineau.

Effrayant! Tout le monde du dîner est là, ministres et ministresses, l'Académie, les ambassades, il ne manque plus que le maître de la maison et... (Ton de blague.) notre incomparable romancier.

CHEMINEAU, toujours allongé.

Quel romancier?

LORTIGUE.

Tiens! vous voilà, vous?... Mais Herscher! c'est le clou de la soirée. Il doit lire des fragments de son nouveau livre.

CHEMINEAU.

« Deux jeunes Français de ce temps... » Martin! ce n'est pas folichon.

LORTIGUE.

Justement. La note moderne... tout ce qu'il y a de plus moderne... Nous avons des programmes illustrés. . (Lisant.) « Grande fête de charité à l'hôtel Padovani, au bénéfice de l'Œuvre des petites muettes. »

CHEMINEAU, du divan.

Voyons?

LORTIGUE.

Une idée de génie, elle est de moi, cette exhibition du romancier à la mode, un homme qui ne va nulle part. Aussi, nous avons placé plus de cinq cents billets à quarante francs!

CHEMINEAU.

Quarante francs pour voir un romancier!...
C'est payé.

LORTIGUE.

Ah! et pour l'entendre... Il doit lire dans la
serre.

CHEMINEAU.

Vous êtes du dîner?

LORTIGUE.

Moi? du dîner, de la fête, je suis de tout... Et
vous?

CHEMINEAU.

Moi, de rien.

STENNE, remontant la lampe.

Parce que vous n'êtes pas de Nîmes.

Il sort.

SCÈNE II

LORTIGUE, CHEMINEAU

LORTIGUE, s'approchant du divan.

Dites donc, maître Chemineau... (Il rit.) C'est
singulier que j'ai toujours envie de vous conju-
guer, comme un verbe latin : Chemino, je che-
mine, cheminas...

CHEMINEAU, flegmatique.

Cheminabo, je cheminerai.

LORTIGUE, poussant une petite chaise près du divan.

Vous en avez bien la tête d'un qui cheminera...
(Enfourchant la chaise et à demi-voix.) Voyons, gros malin,
qu'est-ce qui se passe ici?

CHEMINEAU.

Ici? Comment voulez-vous que je le sache? c'est vous qui me renseignez.

LORTIGUE.

Ils étaient ruinés, on allait tout vendre, et puis on ne vend rien. Séparés, à la veille d'un divorce, les revoilà maintenant en pleine lune de miel. Quels sont les vrais dessous? Ma curiosité est légitime, remarquez bien.

CHEMINEAU.

Certes.

LORTIGUE.

Car enfin, s'il y a dislocation du ménage, il s'agit de se trouver sur le côté le plus solide.

CHEMINEAU.

Bédam!

LORTIGUE.

Évidemment le patron mijote un coup... mais quoi?

CHEMINEAU.

Mais quoi?

LORTIGUE, la voix encore baissée.

Entre nous, je le trouve faiblard, dans cette circonstance.

CHEMINEAU.

Heu!...

LORTIGUE, imitant Chemineau.

Heu!... A sa place, il y a longtemps que, d'une façon ou d'une autre, j'en aurais fini avec mon crampon.

CHEMINEAU.

D'une façon ou d'une autre?...

LORTIGUE, l'œil mauvais.

Parfaitement. (Il se lève et marche.) Mais les hommes de votre génération, ceux de trente à quarante, même les plus forts, sont encore em-
pêtrés d'un tas de superstitions et de scrupules.

Il allume une cigarette.

CHEMINEAU.

Quel âge avez-vous donc, Lortigue?

LORTIGUE.

Vingt-trois ans. Comme dit mon maître Astier, je suis du bateau qui vient tout de suite après le vôtre, vous pousse et vous chasse...

CHEMINEAU.

Alors, sur ce bateau-là, plus de préjugés?

LORTIGUE.

Des colis? n'en faut pas.

CHEMINEAU.

Il n'y a plus rien?

LORTIGUE.

Rien de rien.

CHEMINEAU.

Et le gendarme?

LORTIGUE.

Le gendarme!... Oui, à la rigueur, si vous voulez... Quoique, au fond, le gendarme de maintenant...

CHEMINEAU.

Eh! j'en ai une peur bleue, même de celui-là.
Ah! s'il n'y avait pas de gendarme...

LORTIGUE.

Je vous le disais bien, les superstitions des gens de votre bateau. Parce que vous ne marchez pas, comme moi, avec Berkeley!...

CHEMINEAU.

Berkeley?

LORTIGUE.

La doctrine écossaise... Rien n'existe, le monde est une fantasmagorie. Le principe admis, on peut tout se permettre; cela n'a pas la moindre importance. C'est ma théorie, je vous la prête, si voulez.

CHEMINEAU.

Merci, fameux! Je ne dis pas qu'à l'occasion...

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL ASTIER, STENNE

PAUL ASTIER, entrant très agité, suivi du petit domestique qui lui prend son chapeau, son pardessus, sa canne.

Chemineau est là?

CHEMINEAU, se levant.

Présent. (Pliant son journal.) Au rapport, comme d'habitude.

LORTIGUE, jetant vivement sa cigarette.

Mais arrivez donc, cher maître... Tout le monde est au salon.

PAUL ASTIER, brutal.

Allez voir un peu si j'y suis, vous, au salon.

LORTIGUE, enchanté.

Mais comment donc !...

Il sort en frétilant.

PAUL ASTIER, à Stenne.

Tout est prêt?

STENNE.

Oui, m'sieur.

PAUL ASTIER.

Va... je m'habillerai seul...

STENNE, sur la porte.

Coup de fer?

PAUL ASTIER.

Oui... non... Peut-être. Je te sonnerai.

Stenne sort.

SCÈNE IV

PAUL ASTIER, CHEMINEAU

PAUL ASTIER, debout, furieux, déboutonnant et retirant sa jaquette.

Quand je te dis que l'amour est une triste affaire... Est-ce qu'elle n'a pas essayé de s'em-poisonner!...

Il lance sa jaquette sur le lit.

CHEMINEAU.

Qui donc?... Ta femme?

PAUL ASTIER.

Ah! ouat... (Il déboutonne son gilet.) ma femme!...
Lydie, la petite Vaillant. (Il arrache sa cravate et la jette.)
Un miracle! Je passe avenue Gabriel... Je vois de la lumière au rez-de-chaussée.

CHEMINEAU.

Ta garçonnère?

PAUL ASTIER.

J'entre, mon cher, et dans les fleurs, dans l'éclairage, tout le tremblement des jours de grande séance, je la trouve en train de s'envoyer *ad patres*... « Je suis venue mourir chez nous. »

CHEMINEAU.

Charmante.

PAUL ASTIER.

Me vois-tu, dans ma situation, avec cette histoire sur les bras! (Il retire son gilet et le jette sur le lit. Deux minutes plus tard, ça y était.

CHEMINEAU.

En voilà une affaire.

PAUL ASTIER, le linge chiffonné, l'air tragique, les manches relevées sur ses robustes bras nus.

C'est qu'elle y tenait, la mâtine... Il a fallu se battre, lui arracher la mort d'entre les dents... et encore je ne suis pas sûr qu'elle en réchappe! C'est qu'elle en a bu une vraie goutte, et pas du poison pour rire. (Fouillant dans sa poche et en retirant un petit flacon rose.) Strychnine, aconitine, je ne sais quoi, tout ce qu'elle a pu trouver de mieux chez son Antonin...

Il dépose le flacon au bord d'une table à droite, entre dans son cabinet et verse l'eau.

CHEMINEAU.

Antonin?... Ah! oui, le... le... enfin, n'est-ce pas, le potard...

PAUL ASTIER, se retournant tout en se lavant la figure.

Précisément...

CHEMINEAU, s'approchant et regardant la fiole, les mains derrière le dos, comme s'il craignait d'être mordu.

En effet, ça a l'air sérieux, cette tisane-là. (Il tend le nez, flairer et se détourne.) Drôle d'idée, tout de même... Il faut aimer rudement un homme... As-tu de la veine!... mais as-tu de la veine!... Et comment t'en es-tu tiré?

PAUL ASTIER, rentrant, le cou et les bras nus qu'il essuie.

Un vrai tour de force. D'abord le médecin, les drogues, les larmes. Puis, en moins d'une heure, j'ai pu la consoler et la reconsole, lui prouver clair comme le jour que je n'aimais qu'elle au monde, qu'elle n'avait qu'à rentrer bien sagement chez petit père. Et tout le temps, cette idée qui ne me quittait pas : vingt-cinq personnes à dîner chez moi.

Il rentre dans le cabinet et jette sa serviette.

CHEMINEAU.

Sapristi! tu es fort!.. Moi, de penser à ces vingt-cinq personnes, ça m'aurait coupé l'appétit.

PAUL ASTIER.

Malheureusement...

CHEMINEAU.

Malheureusement?...

PAUL ASTIER, il revient en polissant ses ongles.

Elle avait laissé une lettre chez elle.

CHEMINEAU.

Bigre!

PAUL ASTIER.

Des adieux touchants à son père, et il est à craindre que le vieux, en rentrant...

CHEMINEAU.

Est-ce qu'elle t'a nommé?

PAUL ASTIER.

Pas de danger! Elle m'aime trop.

Il repasse dans la toilette.

CHEMINEAU (1).

En voilà des émotions! On doit vivre double dans ces moments-là... Ah! il ne risque pas de m'en arriver autant, à moi, avec ma vie de cheval d'omnibus... entre le Palais et l'étude du père Boutin. Et puis, moi, les femmes ne me prennent pas au sérieux!... Je ris, je plaisante, et, comme tu dis, la passion ne plaisante jamais. J'ai bien essayé, parbleu! d'après ta méthode, de le faire avec elles au sentiment, à la vibration... Mais je ne peux pas, il y a toujours un moment où je m'échappe... C'est Paris qui est cause de ça, ce rire-là s'attrape en naissant, dans l'air du boulevard, et on ne peut plus s'en défaire après. Maintenant, peut-être qu'avec des étrangères... car, en définitive, les femmes ne sont pas toutes

(1) Quelques phrases de Chemineau, dans cette page et la suivante, sont un simple rajout nécessité par la mise en scène, pour permettre à Paul Astier de passer du linge fin et de revenir en cravate blanche. Le texte peut être abrégé si l'acteur chargé du rôle de Paul Astier ne lambine pas en s'habillant.

les mêmes... c'est comme pour le poisson, on en prend au blé, on en prend à la cerise... Qu'est-ce que tu en penses, Paul? Crois-tu pas que pour une étrangère, cette façon d'aimer, à la parisienne, en chineur, en rigoleur?...

PAUL ASTIER, du cabinet de toilette.

Étrangères ou non, les femmes ne mordent qu'à la romance.

CHEMINEAU.

Est-il fort, le matin!... Dis donc?

PAUL ASTIER.

Hein?

CHEMINEAU.

Sais-tu que si tu écrivais tes mémoires, ils seraient autrement intéressants que ceux du grand maréchal.

PAUL ASTIER.

Quel maréchal?

CHEMINEAU.

Le maréchal de Sélény, le glorieux vaincu de Carinthie. Seulement ça ne serait pas toujours facile à illustrer. La petite Vaillant... (Il rit.) mais que va-t-elle dire en rentrant, la malheureuse? que va-t-elle pouvoir inventer?

PAUL ASTIER, revenant, pantalon noir, plastron blanc, chemise fine, dont il boutonne les manchettes.

Ah! tu comprends... je l'ai mise en voiture... pas bien d'aplomb, tu penses... reconduite jusqu'au coin de sa rue, puis, ma foi: « Tu es

femme, tu sais mentir, débrouille-toi, ma fille. »
et me voilà.

Ouf!...

CHEMINEAU, respirant.

PAUL ASTIER.

Maintenant, parlons de choses sérieuses, tu as
vu ces dames?

Il allume une petite lampe à esprit de vin sur la table.

CHEMINEAU.

Déjeuné avec elles ce matin, comme tous les
jours. Ce soir, je les accompagne à la représen-
tation de gala à l'Opéra... Beaucoup parlé de toi.

Il est remonté et prend une chaise au fond.

PAUL ASTIER.

Naturellement.

Il chauffe son petit fer à moustaches.

CHEMINEAU.

J'entretiens le feu sacré, tu penses! (Redescend.)
Mais je ne te cache pas que mademoiselle Esther
n'est pas très contente... Elle trouve que c'est
long, que ça tire, que ça tire...

PAUL ASTIER, frisant ses moustaches.

Ah! mon ami, c'est affreux, je n'arrive pas.

CHEMINEAU.

Pas possible! Joséphine résiste à Napoléon?

PAUL ASTIER.

Elle change d'idées tous les jours... Elle veut,
elle ne veut plus. Ce qui gâte tout, c'est qu'elle
a vu Esther; elle la trouve trop jolie.

CHEMINEAU.

Elle veut, elle ne veut plus; ça, c'est la faute

de ton secrétaire, qui te trahit comme toujours...
Comment peux-tu garder ce Lortigue près de toi ?

PAUL ASTIER, gravement.

Je le garde... (Il éteint sa petite lampe.) Je le garde parce que rien n'est plus rare qu'un homme déterminé et que rien n'est plus précieux, à l'occasion.

Il boutonne son plastron de chemise.

CHEMINEAU.

Pour déterminé, il l'est... Si tous ceux de son bateau lui ressemblent, nous en verrons de belles. Un bateau où il n'y a plus rien, ni bon Dieu, ni gendarme!... Encore, nous autres, sans croire absolument aux vieilles institutions, nous savons qu'elles sont là. C'est comme une rampe d'escalier, on s'en sert rarement, mais ça rassure; tandis que ces petits bonshommes fin de siècle... En attendant, toi, mon bon, tu fais des bêtises. Pour plaire à ta femme, tu as remis la vente de Mousseaux, c'est bien! je recule, je recule. Il faudra payer pourtant. Puis, tu la laisses gaspiller vos derniers sous. Cet abandon de la rente Causade, ces fêtes, ces réceptions...

PAUL ASTIER, les dents serrées, achevant de nouer sa cravate.

Oui, tout pour lui plaire! J'ignore si j'y réussis, mais je sais bien que, moi, j'ai une farouche envie...

Geste furieux.

CHEMINEAU, souriant.

De t'en débarrasser..

PAUL ASTIER, tapant sur le coin de la table.

Dire que j'ai là, sous la main, une occasion unique...

CHEMINEAU, effrayé.

Sous la main?

Il regarde le petit flacon rose, se lève précipitamment.

PAUL ASTIER; mettant son gilet.

Sans doute...

CHEMINEAU, plus bas, pour lui seul

Le poison?

PAUL ASTIER.

... Esther de Sélény.

CHEMINEAU.

Ah! oui... Esther de Sélény... Tu m'as fait peur...

PAUL ASTIER.

Quoi donc?

CHEMINEAU.

Rien, rien... Certes, oui, l'occasion est superbe... Seulement, prends garde, tu as des concurrents sur la piste, et pas mal cotés.

PAUL ASTIER.

Qui, par exemple?

CHEMINEAU.

Le comte Adriani.

PAUL ASTIER.

Pepino! Allons donc... Nous lui donnerons la tante Kate...

CHEMINEAU, vivement.

Ah! mais non... Elle est pour moi la tante Kate, je l'ai retenue.

PAUL ASTIER.

Comment?

CHEMINEAU.

Je t'assure, j'y arrive... et contrairement à ta théorie que les femmes n'aiment pas le rire, c'est par le rire, celle-là, que je l'ai prise... sans doute à cause de son grand deuil.

PAUL ASTIER, rire jaune.

Tiens! tiens! Voyez-vous ce Chemineau.

CHEMINEAU, modeste,

Chemino, je chemine, cheminabo...

PAUL ASTIER.

Tu me dis toujours que je suis fort, mais il me semble...

CHEMINEAU, l'aidant à passer son habit.

Dame! mon cher, la lutte pour la vie... *Struggle for life!* Je lutte, moi aussi... pour l'étude du vieux Boutin. D'ailleurs ça ne t'entame pas, la fortune d'Esther reste intacte, et ne vaut-il pas mieux que tu m'aies pour oncle et dans la maison... je t'aiderai à y entrer... C'est que, crois-moi... plus dangereux que tu ne penses, le jeune garde-noble... Tu ne l'as pas encore vu, en uniforme?... très galbeux!... et toujours là, ne lâchant jamais... Ainsi, ce soir, il doit nous rejoindre à l'Opéra.

PAUL ASTIER.

Mais il dîne ici.

Fouillant dans les poches de sa jaquette.

CHEMINEAU.

Il filera de bonne heure, va!

PAUL ASTIER.

Je l'en défie !... On lui apprendra la politesse.

CHEMINEAU.

Enfin, tu es averti, tâche d'aller vite, il n'est que temps!

PAUL ASTIER, avec colère.

Eh ! je le sais bien.

CHEMINEAU.

Te voilà prêt, je m'en vais.

PAUL ASTIER.

Attends. Deux mots sur ma carte pour Esther.

CHEMINEAU, le regardant, pendant qu'il écrit, en habit,
le pied sur une chaise.

Tout de même tu es plus gentil comme ça... pas l'air commode tout à l'heure en manches de chemise; c'est étonnant comme le vêtement vous retape un monsieur!.... presque de la morale, une cravate blanche. (Près de sortir.) Dis donc, Paul?

PAUL ASTIER.

Hein?

CHEMINEAU, montrant le flacon.

Ne laisse pas traîner ça!

PAUL ASTIER.

Quoi?

CHEMINEAU, toujours son même geste furtif.

A demain.

Il sort.

PAUL ASTIER; seul, habillé, tout prêt, debout devant la petite table.

Ah! oui, ça... (Surpris, comme halluciné.) Pourquoi est-ce là, ça?... Comment est-ce venu?... Je n'ai rien fait pour l'avoir, c'est bien trop dangereux, ces machines-là, chez soi!... (Songeant.) Il a fallu que cette petite fille... Curieux, comme rencontre. (Prenant le flacon.) Quelque chose de prompt; de sûr, et qui ne laisse pas de trace... Alors! (Bas, presque chuchoté.) Quelques gouttes dans un verre d'eau et je serais libre!... (Violemment.) Non! non! Jamais! jamais! jamais!

Il a le geste de jeter le flacon et s'arrête en entendant la voix de sa femme.

SCÈNE V

LE MÊME, MARIA-ANTONIA

MARIA-ANTONIA, elle est entrée, l'écoute et le regarde depuis un instant, parée, décolletée, de la poudre sur les cheveux.

Eh bien, Paul, voyons!

PAUL ASTIER, tressaillant, puis tout de suite droit et poli.

Voilà, chère amie. (Il a fermé sa main sur le flacon qu'il glisse dans la poche de son gilet, puis marchant vers sa femme, à laquelle il offre le bras.) Tiens, vous vous poudrez, maintenant?

MARIA-ANTONIA, le fixant, la voix lente et profonde.

Pour que la transition soit moins brusque, quand le monde me verra avec les cheveux de mon âge.

Elle lui a pris le bras et ils sortent.

Cinquième tableau.

Salon-fumoir à l'hôtel Padovani. — C'est le soir après le dîner; par les hauts vitrages du fond, on voit les invités de la soirée se rendant dans le jardin couvert où doit avoir lieu la lecture.

SCÈNE PREMIÈRE

LORTIGUE, PAUL ASTIER, LE DUC DE BRE-TIGNY, LE GARDE-NOBLE, en grand costume rouge et or, et quelques autres convives du dîner, achevant leur café et fumant. Cigares et liqueurs sur une table et sur une servante.

LORTIGUE, sur le devant à gauche, savourant un petit verre et un cigare, regarde dans le fond vers Paul Astier.

Décidément, il a quelque chose, ce soir, le patron! Jamais je ne l'ai vu si absorbé. Pas dit trois paroles de tout le repas, un homme toujours si maître de lui... Bigre de bigre! Est-ce que le ministère sauterait! (L'air ingénu.) Déjà!

SCÈNE II

LA COMTESSE DE FODER, puis MARIA-ANTONIA
et la MARQUISE DE ROCANÈRE

LA COMTESSE DE FODER, l'accent étranger, appelant.

Monsieur Lortigue.

LORTIGUE.

Comtesse?

Mais où est donc notre cher maître? je ne le vois pas.

LORTIGUE.

Quel maître?

LA COMTESSE DE FODER.

Le maître de tous les maîtres!...

LORTIGUE.

C'est l'illustre romancier que vous cherchez?

LA COMTESSE DE FODER.

Oui, je voudrais être présentée... j'étais trop loin de lui, à table.

LORTIGUE.

Mais, M. Herscher vient de passer dans la serre. On l'installe pour sa lecture.

LA COMTESSE DE FODER.

Oh! Mettez mon fauteuil tout près... que je le voie bien... Je suis folle de cet homme-là.

LORTIGUE.

Ecoutez, je veux bien vous présenter, mais à une condition...

Il lui dit tout bas quelque chose de vif. — Elle remonte.

PAUL ASTIER, redescend la scène et s'assied à droite de la table.

Lortigue.

LORTIGUE, arrivant vite près de lui.

Monsieur?

PAUL ASTIER, très nerveux.

Vous avez bien dîné? Les chaud-froids étaient bons?

LORTIGUE, étonné.

Mais, monsieur, comme d'habitude; tout m'a paru excellent.

PAUL ASTIER.

Tant mieux! C'est le dernier repas que vous ferez à la maison, je ne suis pas fâché que vous vous en alliez content.

LORTIGUE, sourire blafard.

Ah! vous me... je suis démissionnaire?

PAUL ASTIER.

Vous vous y attendiez bien, voyons. Depuis un an que je vous regarde manœuvrer... (Il se lève.) Vous êtes un sot, monsieur Lortigue... C'était moi, le côté solide; c'est avec moi qu'il fallait être. J'aurais fait votre fortune en même temps que la mienne. Vous ne l'avez pas compris, tant pis pour vous!

LORTIGUE.

Mais...

PAUL ASTIER.

Allez, allez! Nous finirons de régler ce petit compte tout à l'heure.

Il remonte.

LORTIGUE, à part.

Ah! nous finirons... Il paraît que ce n'est pas fini? Il me tient, les exigences vont commencer. On va me demander des affaires sérieuses. Toupet de Nîmes, attention!

Il fait un pas, le garde-noble l'arrête au passage.

LE GARDE-NOBLE, montrant madame de Foder qui parle dans le fond avec Maria-Antonia et madame de Rocanère.

Monsieur le secrétaire, pardon... Qui c'est,

cette petite dame qui vous causait, il y a un moment? Je l'avais en face de moi, à dîner.

LORTIGUE.

Comtesse de Foder, étrangère pour hommes célèbres.

LE GARDE-NOBLE.

Pour hommes célèbres... esclousivement?

LORTIGUE.

Hélas... Rien à frire, monsieur le comte, nous n'en tenons que pour M. Herscher.

LE GARDE-NOBLE.

Zé comprends pas l'engouement que toutes ces femmes ils peuvent avoir pour ce moussou. Il n'est pas beau, il n'a pas de costoume... Cez nous, c'est rien du tout un homme comme ça.

LE DUC DE BRÉTIGNY, s'approchant du garde-noble.

Ah! monsieur, cela me soulage de vous entendre parler ainsi. Votre main... encore. (Étonnement du garde-noble.) Le duc de Brétigny, de l'Académie française, auteur de...

LE GARDE-NOBLE.

Si, si, simpatico, molto simpatico

LE DUC, se posant pour conférer.

Quand je pense que dans ce salon qui fut pendant vingt ans le premier salon académique de Paris, j'ai entendu, au bénéfice du même orphelinat, l'illustre Astier Réhu (A Paul toujours distrait.), votre père, mon cher Paul, nous lire son *Essai sur Marc-Aurèle*.

LORTIGUE, qui s'est approché, bas.

Pas dû faire beaucoup d'argent, l'*Essai sur Marc-Aurèle*.

LE DUC.

Et que ce soir, M. Herscher, l'auteur de ce livre épouvantable, où l'on voit deux jeunes faquins assassiner une laitière...

PAUL ASTIER, l'air absent.

Que voulez-vous, mon cher duc, Maria-Antonia y a tenu.

LE DUC.

Vraiment, je ne la retrouve plus, ma parfaite amie... Remarquez que j'étais à sa discrétion, qu'elle pouvait me demander un fragment de mes *Argentiers au XII^e siècle*...

Ils remontent.

LORTIGUE, qui les suit.

Pas encore beaucoup d'argent, cette affaire-là.

LA COMTESSE DE FODER, descendant avec
madame de Rocanère.

Moi, ma chère, ce qui m'a saisie, surtout, dans ce chef-d'œuvre, c'est la scène rue Mazarine, la rupture de ce jeune misérable et de la femme qu'il aimait, ce baiser d'adieu, dans la pluie, sur le trottoir, quand on leur a refusé la clef de leur bouge.

MADAME DE ROCANÈRE.

Oh! ce livre, moi, je l'ai lu toute la nuit, c'était bon comme une piqûre de morphine. Dire que c'est arrivé, tout cela! Bien plus amusant qu'un roman.

LA COMTESSE DE FODER.

Oh! je voudrais passer une nuit dans ce garni.

LORTIGUE, ton de blague froide.

Tiens, c'est une idée! Nous pourrions peut-être arranger cette partie-là...

Il continue à parler bas à madame de Foder qui se détourne.

LE DUC DE BRÉTIGNY.

Ma parole d'honneur, elles sont toutes folles!

MARIA-ANTONIA, s'approchant du groupe et s'asseyant à droite de la table.

Moi, je reproche une chose à M. Herscher; il a oublié de parler des mères. Car enfin, ils ont eu une enfance, ces malheureux dont il raconte la triste histoire. Ils ont eu des berceaux, ils ont eu des mères qui se penchaient pour les regarder dormir. « Qu'est-ce qu'il sera, quand il sera grand? » Et elles les voyaient riches, aimés, honorés... Elles ont tout rêvé pour eux, excepté l'abomination qui devait être. (Regardant Paul toujours absorbé.) Ah! la pauvre mère de Caïn.

LE DUC DE BRÉTIGNY.

Vous oubliez, ma chère amie, qu'un grand poète avait déjà magnifiquement parlé de cette mère. C'était sacré, ce monsieur n'avait plus le droit d'y toucher.

MARIA-ANTONIA.

Victor Hugo, c'est vrai, je me rappelle.

Déclamant.

Ils pleuraient tous les deux; aïeux du genre humain,
Le père sur Abel, la mère sur Caïn!

LORTIGUE, qui rentre après une courte sortie, à Maria-Antonia.

Madame, tout le monde est là. M. Herscher demande s'il peut commencer.

MARIA-ANTONIA, à Brétigny.

Votre bras, mon cher duc.

Elle prend le bras de Brétigny et sort par la gauche, suivie des autres convives.

LE GARDE-NOBLE, se dégageant, à la marquise de Rocanère qui lui a pris le bras.

Escousez-moi, marquise, ma zé pouis pas assister à la lecture. Zé souis attendou à l'Opéra.

Il s'esquive doucement par la droite, tandis que madame de Rocanère sort à gauche, au bras d'un autre invité.

LA COMTESSE DE FODER, à Lortigue dont elle prend le bras.

Et placez-moi bien, vous savez, tout près de lui!

PAUL ASTIER, à Lortigue.

Conduisez madame à son fauteuil et revenez ici me parler.

Lortigue et la comtesse sortent par la gauche. Paul Astier sort précipitamment par la porte droite sur les pas du garde-noble dont il a suivi le jeu. Plus personne en scène. Applaudissements au lointain.

SCÈNE III

PAUL ASTIER, LE GARDE-NOBLE

PAUL ASTIER, rentrant avec le garde-noble qu'il pousse devant lui.

Mais non, mais non, mon cher Pépino, ce n'est pas possible.

LE GARDE-NOBLE, se défendant.

Ma, mon ami, zé vous ai dit... Zé souis attendou à la soirée de gala à l'Opéra pour ma petite combinazione.

PAUL ASTIER.

Voyons, et notre grand romancier, vous ne voudriez pas lui faire cet affront ?

LE GARDE-NOBLE.

Oh ! vous savez, moi... les romanciers, les romans...

PAUL ASTIER.

Oui, vous préférez les combinazione.

LE GARDE-NOBLE, riant.

Si, si...

PAUL ASTIER.

Alors, mademoiselle Esther vous attend à l'Opéra?...

LE GARDE-NOBLE.

C'est convénou.

PAUL ASTIER.

Et vous comptez enlever l'affaire, grâce à votre uniforme ?

LE GARDE-NOBLE, riant.

Précisément!... N'en dites rien.

PAUL ASTIER, effilant nerveusement sa moustache.

Elle est jolie, n'est-ce pas ?

LE GARDE-NOBLE, les yeux comme des pommes.

Cristo ! qu'elle est bella !

PAUL ASTIER

Simpatica, surtout.

LE GARDE-NOBLE, qui allait le dire, étonné.

Si... si... simpatica ! zé mé lé pensais en même temps.

PAUL ASTIER,

C'est pour vous éviter la peine de le dire...

(Subitement, très sérieux.) Écoutez-moi, maintenant.

Vous avez vu mes cartons de tir chez Gastine ?

LE GARDE-NOBLE.

Si.

PAUL ASTIER.

Vous m'avez vu aussi fonctionner sur la planche, pointe et contre-pointe ?

LE GARDE-NOBLE.

Cristo !

PAUL ASTIER.

Vous savez que j'ai eu dix duels... tous très heureux... pour moi ! Ceci posé et bien entendu, je vous défends de faire la cour à mademoiselle de Sélény.

LE GARDE-NOBLE.

Ma...

PAUL ASTIER.

Je vous défends d'aller la trouver ce soir à l'Opéra.

LE GARDE-NOBLE.

Ma...

PAUL ASTIER.

Et vous prie de gagner vivement la place d'honneur qui vous est réservée dans nos salons.

LE GARDE-NOBLE.

Ma... zé...

PAUL ASTIER.

Car la refuser serait me faire affront et, sous les vingt-quatre heures...

LE GARDE-NOBLE.

Dio santo !

PAUL ASTIER.

Il faudrait m'en rendre raison.

LE GARDE-NOBLE.

Mon excellent ami... pas moins...

PAUL-ASTIER.

Allons, rentrez là... vite !

LE GARDE-NOBLE.

Ma foi, mon cer Paolo, z'aurais pas été en ou-niforme, zé mé serais rendu à vos bonnes rai-sons... d'autant qué cé romancier est un homme tout à fait çarmant et qué dé ma natoure, z'aime pas beaucoup les bataglia... Ma, zé zouis en grande tenoue, et per l'honor de l'habit qué zé porté...

Il fait un pas vers le fond.

PAUL ASTIER, terrible.

Alors, vous partez ?

LE GARDE-NOBLE.

Hé!...

PAUL-ASTIER.

Prenez garde, Pépino ! je vous saignerai comme un petit poulet.

LE GARDE-NOBLE, doucement.

Heu ! Poverino... zé lé sais qué trop... (Souriant.)
Ma, comprénez (Coiffant son casque d'un geste résolu), l'ou-niforme !...

Il sort.

SCÈNE IV

PAUL ASTIER, seul.

Pas mal... seulement trop de nerfs, trop impressionnable... Il n'avait plus une goutte de sang dans les veines... il ne sera pas plus pâle après-demain quand je lui aurai mis trois pouces de fer sous la peau. Ce n'est pas encore celui-là qui me gênera dans ma route. (Geste de colère.) Ah ! si le reste était aussi facile !

SCÈNE V

PAUL ASTIER, LORTIGUE, il entre par la gauche, au fond, et vient à droite de la table.

PAUL ASTIER, tressaillant.

Ah ! c'est vous. (Un temps. Il le regarde jusqu'au fond des yeux, va pour lui parler, puis s'arrête.) Non... rien... rentrez !

Lortigue souriant et regardant les deux issues.

LORTIGUE.

Je... rentre, ou je sors?... Car vous n'oubliez pas que je suis démissionnaire...

PAUL ASTIER.

Rentrez ! nous verrons plus tard.

Lortigue sort par le fond, à gauche.

SCÈNE VI

PAUL ASTIER, seul; puis MARIA-ANTONIA

PAUL ASTIER, à demi-voix.

Qu'allais-je faire ? Cette chose que je n'ose pas m'avouer à moi-même, la confier à... Est-ce que je dors?... Est-ce que je deviens fou?... Paul Astier ! Paul Astier !... (Mâchonnant les mots.)... angoisse!.. torture!... ça m'attire et je n'ose pas... Je n'oserai jamais...

MARIA-ANTONIA, entrant par la gauche, toute faible et défaite, parlant à la cantonade.

Non, je vous en prie, laissez, laissez... ce n'est rien...

Elle se laisse aller sur un siège bas, près de la table, feignant de ne pas voir Paul Astier.

PAUL ASTIER, s'approchant.

Qu'y a-t-il ?

MARIA-ANTONIA, faux étonnement.

Tiens, vous êtes là, vous aussi?... En voilà des maîtres de maison.

PAUL ASTIER.

Est-ce qu'on est maître de maison quand on reçoit une cohue pareille et que les fauteuils se payent deux louis... Vous êtes souffrante ?

MARIA-ANTONIA, s'éventant.

Oh ! peu de chose, un malaise... Cette lecture... l'émotion de ces scènes cruelles... si saisissants

l'histoire de ce crime, le supplice de ces deux jeunes bandits... Ouvrez la fenêtre, voulez-vous ?

PAUL ASTIER, allant vers la fenêtre à droite.

Quelle idée aussi!...

Il ouvre.

MARIA-ANTONIA.

Ah! c'est bon.

Elle s'évente à grands coups.

PAUL ASTIER, revenant.

Faire lire chez vous de telles horreurs!

MARIA-ANTONIA.

Des horreurs, qu'en savez-vous? Vous n'avez pas lu... (Souriant.) et je vois que vous n'écoutez guère.

PAUL ASTIER.

Merci! je n'aime pas ce genre de littérature pour dames... (Entre ses dents.) une histoire d'assassins.

MARIA-ANTONIA.

On connaît vos goûts littéraires. Tous les hommes d'action sont ainsi... Vous préférez madame de Genlis : *les Veillées du Château*, par exemple.

PAUL ASTIER.

Le livre de ce monsieur, ce sont les veillées du bagne.

MARIA-ANTONIA.

Je vous trouve difficile, mon ami... Sonnez donc, je vous prie et faites-moi donner un verre d'eau... (Un temps.) Eh bien ?

PAUL ASTIER, immobile, comme terrifié.

Vous dites?...

MARIA-ANTONIA.

Un verre d'eau glacée. Cela achèvera de me remettre. Sonnez donc, le timbre est près de vous.

PAUL ASTIER.

Non, j'y vais...

Il sort précipitamment par la droite. — Un temps.

MARIA-ANTONIA, qui se penche sur la table et le guette par la porte entr'ouverte.

(A part, la voix navrée.) Oh ! la pauvre mère de Caïn...
(Haut, avec un bon sourire à Paul qui revient portant le verre d'eau.)
Vous me servez vous-même, c'est gentil. (Montrant la table.) Posez ça là... mais vous tremblez, mon ami... comme vous êtes pâle!... Cette croisée, peut-être?...

Mouvement pour se lever.

PAUL ASTIER, bas.

Non, merci.

MARIA-ANTONIA, toujours assise.

Ainsi, ce livre d'Herschel ne vous intéresse pas? (Applaudissements au lointain.) Il y a pourtant là-dedans certaines pages comme le chapitre du piège, cette prise de possession de l'homme par le crime... On sent que ce doit être vrai. Vous ne trouvez pas? (Elle prend le verre. Paul se détourne. Elle va boire, puis s'arrête.) Vous êtes sans doute comme Bré-tigny, qui prétend que des choses pareilles ne se voient que dans les bas-fonds et que la société, la vraie, la nôtre, est à l'abri de ces monstruosité!

Moi, je ne suis pas de son avis. Nous avons eu quelques beaux crimes dans le grand monde.

Elle porte le verre à ses lèvres.

PAUL ASTIER, vivement.

Maria !

MARIA-ANTONIA.

Mon ami.

Elle le regarde, attend une parole et de nouveau approche de sa bouche le verre.

PAUL ASTIER.

Ne bois pas !

Il veut prendre le verre. Maria-Antonia l'écarte doucement.

MARIA-ANTONIA.

Pourquoi ? J'ai soif.

PAUL ASTIER.

Jette ça... je veux... je t'en prie... jette.

MARIA-ANTONIA, qui s'est levée brusquement sans abandonner le verre, toujours posé sur la table.

Tu n'as donc pas le courage d'aller jusqu'au bout ? Tu n'es donc pas un homme fort ? C'était pourtant bien combiné. Il arrive tous les jours qu'une personne d'âge meure subitement en pleine fête mondaine. L'audace même de ton crime te couvrirait... Et tu t'arrêtes juste au bord. Tu t'émeus pour si peu, tu trembles, tu te bouleverses. Il fallait m'envoyer Lortigue... Il n'aurait pas tremblé, lui !

PAUL ASTIER, bas, bégayant.

Mais je ne comprends pas... J'ai craint que cette eau glacée... vous fit mal... et...

MARIA-ANTONIA.

Misérable ! C'est que je te guette, va ! Et il y a longtemps... Je savais que tu en viendrais là, je croyais même que ce serait plus tôt... Ah ! tu as lutté, je t'ai vu. La peur, un reste de tenue, ce plastron empesé sur la poitrine, qui vous tient lieu d'honneur à vous autres... Puis, tu n'as pas pu résister, parce que tu es un méchant, que tu n'as pas de pitié, enfin parce que la tentation était trop forte et que le vertige t'a pris. Dis donc encore qu'il n'existe pas, ce vertige du crime. Tu l'avais dans les yeux, tout à l'heure, devant ta glace. Avant même de voir ton geste, glissant le flacon dans ta poche, là, j'avais deviné. Je me suis dit : C'est pour aujourd'hui.

PAUL ASTIER.

Quelle folie ! en voilà assez... Jette ce verre et rentrons.

MARIA-ANTONIA, écartant le verre qu'il veut prendre et se mettant entre la table et son mari.

Vraiment !... Et si j'appelais, moi, si j'ouvrais ces portes toutes grandes, monsieur le sous-secrétaire d'État... si je criais : Venez voir, voilà l'homme !

Sa voix s'est montée, en parlant.

PAUL ASTIER, épouvanté.

Maria...

MARIA-ANTONIA, baissant la voix.

Je l'ai tiré de la misère et de la boue, je l'ai fait ce qu'il est, tout ce qu'il a lui vient de moi...

Je lui ai sacrifié mon nom, ma fortune, payé toutes ses dettes... Elle m'a coûté plus cher que Mousseaux, la restauration de ce gentilhomme!... Et maintenant que je n'ai plus rien, qu'il m'a tout pris, pour me remercier de ce que j'ai fait, en prix de mon amour et de mes tendresses, voici ce qu'il m'apporte à boire... la mort!... la mort à moi qui lui ai donné plus que ma vie.

PAUL ASTIER, farouche, croisant les bras.

Eh bien! faites, appelez!... Vous figurez-vous que j'ai peur? (Bas et tout près d'elle.) Mais comprends donc, malheureuse femme, que si j'en suis venu là, c'est toi, c'est ta faute. Pourquoi t'es-tu acharnée? Pourquoi me barrer la route? Il fallait que je saute ou que je t'écrase. J'ai manqué mon coup, tant pis pour moi! Appelle, mais appelle donc, qu'est-ce qui te retient?

MARIA-ANTONIA.

Oui, oui, tu es fort, tu es brave, tu es sûr que je ne dirai rien. Tu ne t'es pas trompé, tiens!... (Elle fait un pas vers la croisée et jette le verre. Revenant vers lui.) Tu voulais divorcer, c'est fait... Ma lettre est écrite, partie; c'est moi qui le demande, le divorce... Maintenant, il n'y a plus d'épouse ici, plus d'amante, rien qu'une mère, une triste mère en cheveux gris, prête à tous les mensonges, à toutes les hontes, pour t'épargner, à toi, la honte suprême, pour que tu ne sois pas un assassin.

(Elle cache sa figure dans ses mains.)

PAUL ASTIER, lui prenant la main d'un geste brusque, l'effleure d'un baiser, en courbant la tête comme une bête traquée. Tout bas.

Pardon... pardon...

MARIA-ANTONIA, se détournant pour cacher ses larmes.

Oh! moi, toujours pardon, mais c'est la vie qui ne pardonne pas... Oh! sois bon, sois bon, sois honnête; tu ne sais donc pas que tout se paye, pauvre enfant, tout se paye... tout! (1)

(1) Averti par les impossibilités de mise en scène que le cinquième acte de la *Lutte pour la vie* a rencontrées au Gymnase, j'engage les directeurs qui ne peuvent donner à la vente du château de Mousseaux, l'ampleur pittoresque et le mouvement nécessaires, à terminer la pièce sur ce cinquième tableau, en supprimant les trois dernières lignes : « Ah! sois bon, sois honnête... », et laissant la vie se charger du vrai dénouement.

ACTE CINQUIÈME

A Mousseaux, dans l'Orangerie. — A droite et à gauche, file d'orangers et de citronniers; porte à gauche; tout le fond large ouvert sur une vaste cour d'honneur sablée, au bout de laquelle se dresse une des ailes du château. Dans un coin à gauche, un clavecin, une viole ancienne, tentures, tout un lot de pièces adjugées. Au milieu de la serre, un grand panier avec des piles de livres par terre. Des armes sur une chaise. Désordre et désarroi d'une vente. Une table au fond entourée de chaises. — Une heure de l'après-midi. — Belle lumière de septembre.

SCÈNE PREMIÈRE

HEURTEBIZE, GARÇONS JARDINIERS.

HEURTEBIZE, très animé.

La table à l'entrée pour le notaire! Bien.
(Regardant à droite.) Les fauteuils de ces dames... Bon.
Emportez-moi ce panier. Vous mettez encore quelques chaises de ce côté. Nous en avons manqué hier. Il vient tant de monde à cette vente.

SCÈNE II

LES MÊMES, VAILLANT

Il est debout, dans le fond, les traits changés, creusés, un crêpe à son chapeau.

HEURTEBIZE, rangeant ses chaises.

Tiens! monsieur Vaillant. Vous voilà vers chez nous? Il y a du temps qu'on ne s'était vu.

VAILLANT, redescendant la scène.

Eh oui ! mon père Heurtebize. (Aux jardiniers qui le saluent.) Bonjour, bonjour. (A Heurtebize toujours occupé.) J'ai vu que votre vente avait lieu, je suis venu flâner une journée par ici, essayer de décrocher quelque souvenir, un débris de cette chère maison où mon enfant a été si heureuse.

HEURTEBIZE, toujours à son installation.

Oh ! vous venez tard, monsieur Vaillant. C'est déjà le cinquième jour. Aujourd'hui, on finit les armes, accessoires de chasse... puis on vendra l'écurie, peut-être les orangers, si on a le temps. (Entrent des hommes dans le fond.) Ah ! voilà les marchands de Paris, la bande des vautours. (Criant aux marchands qui essayent le clavecin.) Eh ! là-bas, ne touchez rien, tout ce coin est adjudgé...

VAILLANT.

Et le château, est-il vendu ?

HEURTEBIZE.

Oui... le château est vendu ; les nouveaux propriétaires sont déjà installés, en camp volant, dans le pavillon Médicis. (Baissant la voix.) Deux étrangères, très riches... ça ne vaudra pas notre pauvre madame.

VAILLANT.

Oh ! oui, pauvre madame !

HEURTEBIZE.

Ç'a été son malheur, ce mariage. Enfin, c'est fini, la voilà divorcée...

VAILLANT.

Et retirée à Ajaccio. On voit tout de même de drôles de choses dans ce temps-ci... Vous restez, vous, Heurtebize?

HEURTEBIZE, guettant du monde qui arrive par le fond.

J'espère, monsieur Chemineau m'a dit qu'on me gardait.

VAILLANT.

Chemineau? L'homme d'affaires de...

HEURTEBIZE.

Oui, c'est lui qui est chargé de la liquidation de l'ancien ménage, et je ne sais pas comment ça se fait, il est au mieux avec les nouveaux acquéreurs. (Criant.) Pas par ici, ces fauteuils sont réservés. (Il s'élançe à droite, vers mesdames de Rocanère et de Foder, qu'accompagne le garde-noble. Saluant en reconnaissant la marquise.) Par là, madame de Rocanère, si vous voulez bien.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA COMTESSE DE FODER, LA MARQUISE DE ROCANÈRE, au bras de laquelle s'appuie le GARDE-NOBLE, marchant lentement avec une canne. Derrière ce groupe, le notaire est entré et s'installe à sa table avec son clerc, puis peu à peu du monde vient pour la vente.

MADAME DE ROCANÈRE, pendant que madame de Foder cause avec le notaire. Elle traverse la scène, ainsi que le garde-noble qu'elle guide lentement.

Comment êtes-vous, cher comte?

LE GARDE-NOBLE.

La tête mé tourne un peu... Ma zé mé tiens..
zé mé tiens.

MADAME DE ROCANÈRE.

Quand je vous disais que l'air de Rocanère
achèverait de vous guérir.

LE GARDE-NOBLE, langoureux.

Et vos petits soins, marquise... Et le vieux vin
de Vouvray de cet excellent marquis...

MADAME DE ROCANÈRE, tendre.

Chose singulière! Je vous ai soignée et je me
suis guérie. Je ne me fais plus de piqûres de
morphine.

LE GARDE-NOBLE, s'asseyant péniblement à gauche, une chaise
sous ses pieds.

C'est ce monstre de Paul Astier qui m'en a
fait oune dé piquoure. Cinq mois sur le flanc,
poverino! (Langoureux.) Et vous n'étiez pas là,
Louise.

MADAME DE ROCANÈRE.

Chut!

LA COMTESSE DE FODER, s'approchant.

Eh bien! le notaire m'a dit le nom des nou-
velles châtelaines de Mousseaux, mesdames de
Sélény.

LE GARDE-NOBLE, mouvement.

Hé!...

LA COMTESSE DE FODER.

Deux Hongroises... une très jolie.

LE GARDE-NOBLE.

Cristo! qu'elle est bel...

MADAME DE ROCANÈRE, sévèrement.

Vous la connaissez, Pepino?

LE GARDE-NOBLE, les yeux baissés, l'air hypocrite.

Oun peu.

LA COMTESSE DE FODER.

Mais ce n'est pas tout, voici ce qu'on raconte. Il paraît que Paul Astier, sitôt les délais légaux, épouserait la demoiselle.

LE GARDE-NOBLE, avec un cri.

Eh! la voilà, ma combinazione! C'est lui qui l'a faite. (Se levant.) Voyons un peu ce notaire ce qu'il dit.

LA COMTESSE DE FODER.

Eh bien! qu'est-ce qu'il lui prend?

La marquise et elle suivent le garde-noble vers le fond.

HEURTEBIZE, s'essuyant le front, revenu vers Vaillant, toujours sur un banc, absorbé, les yeux à terre.

Et les affaires, monsieur Vaillant! Ça va comme vous voulez? Toujours dans les postes?

VAILLANT.

Non... plus. J'ai démissionné depuis la mort de ma fille.

HEURTEBIZE.

Ah! mon Dieu! Votre fille, cette belle enfant?... C'est vrai, moi qui ne voyais pas tout ce noir sur vous. Je vous demande bien pardon. Mais comment ce malheur est-il arrivé?

VAILLANT.

Est-ce qu'on sait?... L'air de Paris était mauvais pour elle. Elle est rentrée un soir, malade...

Elle a traîné deux mois, et puis... et puis...
 (Bas, se levant.) Oh! connaître le bandit qui me l'a tuée...

HEURTEBIZE.

Mademoiselle Lydie! si bonne, si douce... nous l'adorions à la maison... Je me rappelle, quand elle a quitté le château, le jour de sa terrible scène avec madame. (Mouvement de Vaillant.) Elle est arrivée chez nous encore toute tremblante.

VAILLANT, stupéfait.

Une scène avec madame? avec la duchesse?

HEURTEBIZE, plus bas.

Mais oui, vous savez bien... Quand madame les a surpris, tous deux.

VAILLANT, furieux.

Tous deux?

HEURTEBIZE.

Mais avec son mari, donc!

LE NOTAIRE, appelant.

Heurtebize.

HEURTEBIZE, vivement, regardant dans le fond.

Monsieur le notaire... voilà...

Il remonte vers la table du notaire.

VAILLANT, cri étouffé.

Paul Astier... C'était lui! (Seul sur le devant de la scène.) Oh! maintenant, tout s'éclaire... Ma nomination à Paris; l'accueil de la duchesse, la dernière fois... Elle a dû me croire complice de ces infamies! Oh oui, oui, c'était bien le nom que

mon enfant m'a caché jusqu'à la fin, le nom sur lequel ses dents se serraient dans l'agonie... Paul Astier... ! Voyons, voyons... (Regardant sa montre.) Cinq heures pour rentrer à Paris... (Un pas.) Que je perde mon nom de Vaillant si, ce soir, ma fille n'est pas vengée!

HEURTEBIZE, revenant vers lui.

Monsieur Vaillant, vous savez ce que je viens d'apprendre?... il est ici.

VAILLANT.

Paul Astier?... Qu'est-ce qu'il vient faire ici?

HEURTEBIZE.

Dame! Il n'est plus propriétaire du château, mais toujours député de l'endroit, et comme le moment des élections approche...

VAILLANT, presque souriant, mais terrible.

Ah! il est ici!... Où est-il descendu?

HEURTEBIZE.

Mais au Lion d'Argent... Il n'y a que ça dans le pays.

VAILLANT.

Merci, j'y vais.

Il sort par la gauche.

HEURTEBIZE, regardant au fond.

Attention!... les patronnes.

Il s'écarte.

SCÈNE IV

LES MÈMES, LA MARÉCHALE, ESTHER,
CHEMINEAU, UN VALET DE PIED

Riches toilettes d'été, ombrelles éclatantes. La maréchale en rose, redescendant la scène au bras de Chemineau. — Esther s'est arrêtée à l'entrée et parle au notaire qui salue debout. A gauche, mesdames de Foder et de Rocanère regardent avec curiosité, surtout du côté d'Esther. Le grand valet de pied précède ces dames portant un coussin pour les pieds de la maréchale.

LA MARÉCHALE, tendre et dolente, à Chemineau.

Ah ! mon ami, que de sacrifices je vous fais.
Vous me l'arrachez du cœur, morceau par mor-
ceau, mon pauvre grand homme.

CHEMINEAU, épanoui.

Sans trop de douleur, voyons.

LA MARÉCHALE.

Une fois, c'est son chapeau qui disparaît de
l'antichambre.

CHEMINEAU, riant.

Je confondais toujours avec le mien.

LA MARÉCHALE.

On ne lui met plus son couvert.

CHEMINEAU, bon enfant.

Il n'arrivait jamais à l'heure.

LA MARÉCHALE.

Et voilà que j'ai quitté mes voiles de veuve,
que j'avais juré de porter éternellement.

CHEMINEAU.

Allons, avouez que vous vous sentez plus légère. Le rose vous va si bien ; et puis, enfin, nous allons nous marier...

LA MARÉCHALE.

Ah ! taisez-vous, Ferdinand.

CHEMINEAU.

(A part.) C'est pourtant vrai que je m'appelle Ferdinand (Haut)... je ne pouvais pas vous épouser en veuve Artémise.

LA MARÉCHALE.

C'est égal ! de temps en temps vous me le laisserez reprendre, n'est-ce pas ?

CHEMINEAU.

Le deuil ?

LA MARÉCHALE.

A certaines dates commémoratives... Ainsi l'anniversaire de Carinthie, sa défaite glorieuse.

CHEMINEAU, gaiement.

Comment donc ! mais je le prendrai le deuil, moi aussi, ces jours-là... Qu'est-ce que ça me fait ? D'abord, pour un avoué, le noir est réglementaire.

LA MARÉCHALE.

Et les *Mémoires*... Les *Mémoires* de mon héros ? Vous voudrez bien que je m'en occupe ?

CHEMINEAU.

Nous nous en occuperons tous deux. Il est un peu à moi aussi votre héros. Très bons comme

rapport, les *Mémoires* d'un grand homme. Je ferai comme ici, je surveillerai la vente.

Il l'installe dans un des fauteuils de droite, lui met aux pieds le coussin que porte le domestique.

ESTHER, redescendant en scène, en riant.

Ah ! Ah ! C'est très amusant.

CHEMINEAU.

Quoi donc ?

ESTHER, montrant le garde-noble devant qui madame de Rocanère s'est assise et tient obstinément son ombrelle pour l'empêcher de regarder Esther.

Le comte Adriani est là... On le cache, on lui a sans doute défendu de venir nous saluer...

CHEMINEAU.

Ecoutez donc... Il sait ce que ça lui a coûté la dernière fois, de venir vous saluer... à l'Opéra.

ESTHER.

Tiens ! C'est vrai... (Appelant Heurtebize qui cause dans le fond.) Eh ! là-bas, Chose. (Elle appelle encore.) Chose.

HEURTEBIZE, s'approchant et se découvrant.

Je m'appelle Heurtebize, mademoiselle.

ESTHER, très hautaine.

Vous vous appellerez comme je voudrai, ou l'on ne vous appellera plus du tout... Allez me chercher le livre de Mousseaux, le livre où les étrangers s'inscrivent.

Heurtebize salue et sort.

LA MARÉCHALE, troublée.

Que veux-tu faire de ce registre, mon enfant ?

ESTHER.

Rien, une fantaisie...

Paul Astier apparaît dans le fond. Mouvement d'attention et de curiosité
A ce moment, le fond de l'Orangerie est rempli de monde de toute
sorte.

SCÈNE V

LES MÊMES, PAUL ASTIER

Il est un peu pâle, très correct, la tête haute. Il salue à droite et à
gauche, dit un mot au notaire, à sa table, en passant,!

MADAME DE ROCANÈRE, à gauche.

Oh ! c'est trop fort.

LA COMTESSE DE FODER.

Quoi donc ?

MADAME DE ROCANÈRE.

Paul Astier, ici ! Ainsi il est venu, il a osé...

LA COMTESSE DE FODER.

Le bel Assuérus rend visite à Esther.

PAUL ASTIER, s'arrêtant devant elles.

Tiens, vous voilà, mesdames ? l'heureuse sur-
prise !

MADAME DE ROCANÈRE.

La surprise est surtout pour nous, mon cher
monsieur Astier.

PAUL ASTIER, apercevant le garde-noble.

Eh ! cher comte, très heureux de vous retrou-
ver sur pied.

LE GARDE-NOBLE, comiquement.

Et moi aussi, cer Paolo... bien content, zé vous assure.

PAUL ASTIER, à madame de Rocanère.

Ma présence vous étonne, marquise? Croyez bien qu'il m'en a coûté, (Avec intention.) autant qu'à vous-même, je pense, pour rentrer dans une maison où chacun de nos pas réveille tant d'échos, tant de souvenirs!

MADAME DE ROCANÈRE, un peu gênée.

Hélas! chère Maria-Antonia...

LA COMTESSE DE FODER.

Oh! oui, c'est tout à fait triste... mais j'avais envie d'une paire de chevaux.

PAUL ASTIER.

Et madame de Rocanère s'est sacrifiée pour vous accompagner... Voilà qui est d'une bonne amie... C'est l'attelage bai brun qui vous tente?

LA COMTESSE DE FODER.

Justement, les deux steppers... j'en suis folle.

PAUL ASTIER.

Je crois qu'ils monteront très haut...

MADAME DE ROCANÈRE.

Et vous, vous êtes venu?...

PAUL ASTIER, très froid.

Moi, je suis venu retirer de la vente quelques objets d'art auxquels je sais qu'on tenait beaucoup... Un vieux clavecin... une viole italienne...

On s'est fait un scrupule de rien distraire ; mais le liquidateur m'y autorise et ce soir, tout cela sera parti pour Ajaccio.

Éclats de rire à droite dans le groupe d'Esther et de sa tante.

CHEMINEAU.

Je vous le jure, madame la maréchale.

PAUL ASTIER, regardant du côté d'Esther.

Permettez-moi d'aller saluer mesdames de Sélény.

Il traverse la scène.

LE NOTAIRE.

Monsieur Astier!

Paul s'arrête à sa table un instant.

MADAME DE ROCANÈRE.

Très distingué, ce qu'il fait là.

LA COMTESSE DE FODER, très sincère.

Ah ! toujours correct.

LE GARDE-NOBLE, comiquement.

Ça oui... comme correzione... Cristo!

CHEMINEAU, à Paul Astier qu'il vient chercher.

Viens donc... On s'impatiente... (Au notaire.) Vous pouvez commencer, monsieur le notaire.

Mouvement de l'assistance dans le fond.

PAUL ASTIER, à la maréchale, à droite.

Les plus belles fleurs du rosarium ne sont pas plus fraîches que vous, madame la maréchale.

CHEMINEAU.

Je le lui ai déjà dit, mon ami... (Bas.) J'ai retenu ta leçon.

LE NOTAIRE, au fond, à sa table.

Un peu de silence!... Nous mettons en vente une paire de pistolets dans leur écrin... Il y a marchand à deux cents francs.

MADAME DE ROCANÈRE.

Deux cent cinquante.

VAILLANT, dans la foule

Trois cents.

MADAME DE ROCANÈRE.

Quatre cents.

VAILLANT.

Cinq cents!

Bruit de foule.

MADAME DE ROCANÈRE.

Oh! c'est trop fort... Six cents.

VAILLANT.

Sept cents.

MADAME DE ROCANÈRE.

Huit cents.

VAILLANT, avec colère.

Mille!

Rumeur.

LE NOTAIRE.

Il y a preneur à mille francs. Personne ne dit rien? Une fois, deux fois, trois fois, adjudé!

SCÈNE VI

LES MÊMES, HEURTEBIZE

HEURTEBIZE, entrant par la droite avec le registre à dorure,
à demi-voix.

Eh bien ! il y tenait, le père Vaillant, à son souvenir... mille francs ! (Haut, s'approchant d'Esther.)
Mademoiselle... le livre demandé.

ESTHER, désignant la première caisse d'oranger.

Bien... Posez-le là-dessus. (A Paul.) Quelque chose que je veux vous montrer. Venez voir, vous aussi, tante Kate.

LA MARÉCHALE, s'approchant, l'air gêné.

Mais non, plus tard... Ce n'est pas le moment.
La vente est bien plus intéressante.

ESTHER, à Paul Astier, en lui montrant le registre.

Cherchez-là dedans ce que j'ai écrit à ma première visite à Mousseaux... C'était en avril dernier, il y a cinq mois... vers le 15... n'est-ce pas, ma tante ?

LA MARÉCHALE, de plus en plus gênée.

Mais, mon enfant, comment veux-tu que je me rappelle ? (A Chemineau.) A cette époque, justement, j'avais la tête perdue. J'étais dans une de mes crises de larmes.

CHEMINEAU, bon enfant.

Le défunt repiquait.

LA MARÉCHALE.

Vous dites ?

CHEMINEAU.

Eh bien... oui, il revenait sur l'eau. Il n'y a pas de mal à ça.

PAUL ASTIER, feuilletant le registre.

Quinze avril, voilà. (Lisant.) « Comte Adriani, « exempt aux gardes-nobles... Pensée de Salomon. (Avec l'accent de Pepino.) « L'amour il est plousfort quela mort. » (Montrant vers la gauche la marquise essayant le vieux clavecin pendant que le garde-noble écoute penché langoureusement sur elle.) Bon prophète, ce Salomon... Il avait deviné madame de Rocanère.

ESTHER.

En effet, c'est elle qui l'a guéri de votre grand coup d'épée.

PAUL ASTIER, lisant.

« Maréchale de Sélény, veuve du grand homme. »

ESTHER, gaiement.

Et comme pensée, qu'a-t-elle écrit la bonne tante Kate ?

LA MARÉCHALE.

Ces petites filles sont insupportables.

PAUL ASTIER, lisant.

« Pensée de Joubert. On n'est épouse et veuve avec dignité, qu'une fois. »

CHEMINEAU, gaiement à la maréchale.

Mais c'est parfait. J'espère bien que ça ne vous arrivera qu'une fois d'être veuve. Je m'y engage même absolument.

LA MARÉCHALE, à Chemineau.

Le rire et l'esprit. (Petite tape d'éventail.) Ah ! vous êtes bien de France.

CHEMINEAU, remontant avec elle, lui susurre :

Ame ! fleur ! étoile !

PAUL ASTIER, lisant.

Et enfin : « Comtesse Esther de Sélény. »

ESTHER-

Il n'y en a pas long, mais ça ne vient ni de Salomon ni de Joubert. C'est de moi.

PAUL ASTIER.

Et en anglais.

ESTHER.

Oui, c'était plus high-life et plus discret comme cela.

PAUL ASTIER, lisant.

I shall return.

ESTHER.

Traduction : « Je reviendrai. » (A Paul, avec élan.) Et j'y suis revenue dans ce royal domaine de Mousseaux. J'y suis rentrée, comme je me l'étais promis, en châtelaine. (Plus bas.) Et à votre bras. Ce que je veux, je le veux avec ferveur.

Elle ferme le registre d'un geste énergique. Agitation dans le fond de l'Orangerie. On amène et promène des chevaux.

CHEMINEAU, accourant vers mesdames de Rocanère et de Foder.

Mesdames, attention. Il faut nous rapprocher. On va vendre l'écurie, là, sur la pelouse.

LA MARÉCHALE, de loin.

Esther, toi qui désires un attelage.

ESTHER.

Oui, oui, nous venons. (Retenaut Paul Astier sur le devant de la scène, sous le grand oranger, leurs têtes presque dans les feuilles.) Qu'avez-vous? Pourquoi cet air ténébreux? Est-ce qu'en traversant le parc, à un tournant d'allée, quelque léger fantôme, une de vos belles promeneuses d'autrefois, vous serait apparu?

PAUL ASTIER.

Je ne crois pas aux fantômes, je n'en ai jamais vu.

A ce moment, Vaillant passe, guettant Paul Astier, puis il sort par la gauche. La foule et les chevaux dans le fond.

SCÈNE VII

ESTHER, PAUL ASTIER, la foule dans le fond.

PAUL ASTIER, à Esther.

Ce que vous appelez mon air ténébreux, c'est le masque, ma chère Esther, la tenue officielle et mondaine. Mais écoutez-moi bien. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette minute bénie, j'ai pris l'existence comme une mêlée d'ambitions féroces et voraces. J'ai marché devant moi librement, sans scrupules, sans entrailles. J'ai été dur, j'ai été cynique. Ce n'est pas ma faute. Je suis un produit de mon temps, et d'autres viennent derrière moi, qui seront encore plus implacables.

Rumeur de la vente.

VOIX DU NOTAIRE.

Un peu de silence!

PAUL ASTIER.

Maintenant, je vous aime, mon Esther, vous la seule à qui je l'aurai dit sans mentir. Je vous aime! Et ce que j'éprouve est si nouveau, si extraordinaire... Un apaisement, une détente de tout mon être, quelque chose de grand, de doux, qui m'enveloppe, me désarme et, si vous le voulez, va faire de moi un autre homme, changer en bonté tous mes instincts de combat.

ESTHER, souriant.

Ah! mon Dieu, mon ami, vous m'effrayez! Est-ce que cela vous prend souvent de bénir les cloches comme ça?

PAUL ASTIER.

Non, pas souvent, je vous jure!

ESTHER.

Allons, c'est bien. Atteignez-moi ceci, ce bouquet blanc, juste au-dessus de ma tête. Pas celui-là, l'autre, plus haut, la fleur est encore plus fière, plus intacte.

LE NOTAIRE, au dehors.

En vente une paire de chevaux attelés, dressés et parfaitement couplés.

ESTHER, à Paul Astier qui lui offre la fleur.

Non, gardez-la... C'est moi... C'est à vous... Je me donne...

PAUL ASTIER.

Merci!

Il se penche pour lui baiser la main.

ESTHER.

Caresse perdue, vous savez... j'ai mon gant.

PAUL ASTIER.

Alors, là.

Il rabat le gant d'un geste vit et frôle de sa lèvre un peu du bras nu.

ESTHER.

Prenez garde... On peut nous voir.

PAUL ASTIER, froidement, sans se retourner.

Personne.

ESTHER, souriant.

Toujours maître de vous... Et c'est ainsi que je vous préfère, ainsi que je vous veux, avec vos yeux froids qui brûlent, votre bouche d'audace et de volonté! Je suis pareille, moi aussi, affronteuse et volontaire,

LE NOTAIRE.

Il y a preneur à quinze mille francs.

UNE VOIX.

Seize mille.

UNE AUTRE VOIX.

Dix-sept mille.

UNE VOIX.

Dix-huit mille.

Brouhaha de l'enchère.

LA MARÉCHALE, dans le fond, éperdue.

Esther!... Esther!... Viens donc.

Elle sort.

UNE VOIX.

Vingt mille.

PAUL ASTIER, à Esther.

Restez. (A toute voix, du côté de l'enchère.) Vingt-cinq mille!

Sensation au dehors.

LE NOTAIRE, en écho.

Vingt-cinq mille!... il y a preneur à vingt-cinq mille francs.

PAUL ASTIER, à Esther.

L'attelage les vaut et je tenais à vous l'offrir.

ESTHER.

Me l'offrir? comme cadeau de nocés alors?...

(Avec une poignée de main.) Ça va.

LE NOTAIRE.

Vingt-cinq mille, vu, bien entendu...

ESTHER, à Paul.

Moi la fortune et la beauté, vous le pouvoir et l'audace sans limite... Une femme comme moi, un homme tel que vous...

PAUL ASTIER, l'étreignant.

A nous deux, nous tiendrons le monde.

ESTHER, avec élan.

Le vaste monde, mon maître bien-aimé!

Vaillant est entré par la gauche depuis un instant et semble attendre que le colloque des amoureux soit fini.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VAILLANT

VAILLANT, il s'approche et appelle.

Monsieur Paul Astier?

LE NOTAIRE, au fond.

Personne ne dit rien... une fois!... deux fois...

Paul se retourne, voit Vaillant, écarte Esther et marche au-devant du postier, qui l'arrête d'un geste de la main gauche.

VAILLANT.

Nous luttons pour la vie, n'est-ce pas, jeune homme?

LE NOTAIRE.

Trois fois!...

VAILLANT, il sort à mesure un pistolet de sa grande poche de pardessus.

Le fort mange le faible. (Il arme, et en tirant.) Alors, je te supprime, bandit.

LE NOTAIRE, au dehors.

Adjugé!...

Paul Astier tourne sur lui-même et tombe mort aux pieds d'Esther.
Cri d'horreur, mouvement de foule, les chevaux se cabrent.

VAILLANT, avec un grand geste qui montre le ciel.

Adjugé!... c'est bien le mot...

L'OBSTACLE

PIÈCE

Représentée pour la première fois au théâtre du GYMNASÉ,

le 27 décembre 1890.

PERSONNAGES

HORNUS (60 ans)	MM.	LAFONTAINE.
DIDIER D'ALEIN (26 ans)		R. DUFLOS.
LE CONSEILLER (37 ans)		PAUL PLAN.
SAUTECOEUR		LÉON NOEL.
COFFINEAU, garçon d'hôtel		TORIN.
MARQUISE D'ALEIN (50 ans)	M ^{mes}	PASCA.
MADELEINE DE RÉMONDY (20 ans).		RAPHAËLE SISOS.
ESTELLE (40 ans)		DESCLAUZAS.
NOËLIE (22 ans)		DARLAUD.
LA SUPÉRIEURE.		GUERTET.
MAGUELONNE		LÉCUYER.
UNE SŒUR TOURIÈRE		RENART.

*S'adresser, pour la mise en scène, à M. CH. MASSET
régisseur général du Gymnase.*

La Musique de l'aubade et du petit cantique est de M. RYNALDO
HAHN. — On la trouve à la librairie HARTMANN, 20, rue Daunou.

L'OBSTACLE

ACTE PREMIER

A Nice.

Une après-midi de dimanche pendant le carnaval. Le salon de l'appartement qu'occupe la marquise d'Alein au rez-de-chaussée de l'hôtel de Bellevue, sur la promenade des Anglais. Dans le fond, balcon de pierre et véranda fleurie à laquelle on arrive par deux marches dans toute la largeur du salon. De grands stores baissés pendant la première partie de l'acte cachent le splendide horizon. Porte à droite, au fond, donnant sur la chambre de la marquise. A gauche, premier plan, porte d'entrée.

Quand le rideau se lève, Coffineau, le garçon d'hôtel, est en train d'installer un lunch sur une table au premier plan. Impression de fraîcheur et de demi-jour, en contraste avec l'éclatante lumière qu'on devine au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

MAGUELONNE, COFFINEAU

MAGUELONNE, coiffure provinciale, assise et regardant
Coffineau avec stupéfaction.

Bonne mère des anges! monsieur Coffineau,
en voilà des événements... et c'est vrai, tout ça?

COFFINEAU, geste majestueux et imbécile, tout en disposant son lunch.

Vrai comme l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*.

MAGUELONNE, effarée.

L'histoire du... Qu'est-ce que c'est donc encore que cette affaire-là?

COFFINEAU.

Quelque chose de magnifique à lire, mademoiselle Maguelonne, et qui figure dans la bibliothèque de l'hôtel. Vingt-quatre volumes de cette dimension!... Si le cœur vous en dit, pendant votre séjour à Nice...

MAGUELONNE.

Mille fois aimable, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

Mais de rien, de rien, mon enfant... vous êtes si gentille sous ce petit bonnet... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous? (Il se rapproche.) C'est de Montpellier, ce genre de coiffure?

MAGUELONNE, l'écartant sans avoir l'air.

Oui, c'est de Montpellier. Mais, préparez donc votre lunch.

COFFINEAU.

Oh! rien ne presse. La cavalcade ne sera guère ici que vers quatre heures... Est-ce que vous viendrez voir ça avec vos dames?

MAGUELONNE, souriant,

Non, la marquise ne m'a pas invitée, et comme nos fenêtres sont à l'autre bout de l'hôtel...

COFFINEAU.

Hé bien ! moi je vous invite..., pas ici..., mais dans un coin du jardin où nous serons très bien pour tout voir, tout...

MAGUELONNE, minaudant.

Je ne suis pas si curieuse.

COFFINEAU.

Vraiment ? Et gourmande... ? Etes-vous gourmande ? (Lui offrant du raisin.) Voyons, une grappe de muscat ?

MAGUELONNE, regard vers le fond.

Oh ! non, si on venait...

COFFINEAU.

Laissez donc ; la marquise fait sa sieste.

MAGUELONNE.

Mâtin ! le beau muscat...

COFFINEAU.

Mordez, qu'on voie vos jolies quenottes.

MAGUELONNE, grappillant.

Et autrement, ça s'appelait, cet endroit que vous disiez ?

COFFINEAU, attaquant la grappe de l'autre côté.

Il est bon, hein ?

MAGUELONNE.

Du vrai sucre.

COFFINEAU, la bouche pleine.

Quel endroit ?

MAGUELONNE.

Ce château où la marquise a vécu si longtemps enfermée avec son mari.

COFFINEAU.

Et vous dites que vous n'êtes pas curieuse?

MAGUELONNE.

Oh! ce n'est pas pour moi..., c'est pour ma maîtresse et sa cousine, que cette histoire amusera joliment.

COFFINEAU.

Ça s'appelait Viry..., le château de Viry-sur-Seine.

MAGUELONNE, s'entrant le nom syllabe par syllabe.

Viry-sur-Seine!

COFFINEAU.

Il y avait une longue charmille en terrasse au bord de l'eau. C'est là qu'ils marchaient des heures, des journées, toujours dans la même allée, et tous deux seuls, car la marquise ne voulait le secours de personne pour garder et soigner son malade.

MAGUELONNE.

Est-ce qu'il était méchant? C'est qu'un homme dans cet état-là...

COFFINEAU.

Pas méchant si vous voulez; seulement l'air sournois et ne disant pas deux paroles dans un jour..., et puis, est-ce qu'on savait, une fois dans leur chambre...

MAGUELONNE.

C'est vrai que dans les chambres on ne sait jamais... (Elle rit.)

COFFINEAU, riant.

Voyez-vous ces petits bonnets de Montpellier... Hé bien, où allez-vous donc ?

MAGUELONNE, qui s'est levée.

Il faut que je remonte, ces dames vont rentrer.

COFFINEAU.

Point du tout..., vos dames sont à vêpres, n'est-ce pas ? Alors vous avez le temps..., il y a un sermon du père... comment donc ? ce fameux capucin qui vient prêcher tous les carnivals à Nice

MAGUELONNE.

Ça ne fait rien, je me sauve. (Elle gagne la porte.)

COFFINEAU, la retenant par la taille.

Et la fin de mon histoire, vous ne voulez pas la savoir ?

La porte s'ouvre violemment.

SCÈNE II

LES MÊMES, HORNUS, tout gris, barbe, cheveux et vêtement.

HORNUS, regardant le panneau supérieur de la porte ouverte en dedans.

C'est bien le numéro deux, ici ? Je ne me trompe pas ?

COFFINEAU.

Parfaitement. Monsieur désire ?

MAGUELONNE, déjà dans le corridor et d'une voix de malice.

A revoir, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

Mais attendez donc. J'ai quelque chose à vous dire... (Il s'élançe derrière elle.)

HORNUS, l'arrêtant par le bras et lui faisant faire demi-tour.

Permettez, jeune homme... d'abord cette carte à la marquise d'Alein... Vous êtes à son service, je suppose?

COFFINEAU

Non, monsieur... seulement garçon de l'étage, en train d'installer une collation dans l'appartement de madame la marquise. (Il montre la table.) Tout de même si monsieur veut me donner sa carte...

HORNUS, tendant sa carte.

Voilà.

COFFINEAU, fait un pas en remontant puis s'arrête après avoir regardé la carte.

Oh! mais monsieur est une vieille connaissance pour moi.... M. Hornus, l'ancien précepteur du petit Didier.... Jusqu'à la mort du marquis vous veniez au château une ou deux fois par an avec votre élève.... Monsieur ne me remet pas? (Il se campe.)

HORNUS.

Ma foi, non.

COFFINEAU.

Mon père était passeur à Viry-sur-Seine... Coffineau!

HORNUS.

Ah! (A part.) C'est étonnant comme il y a des noms qui ne vous rappellent rien. (Haut.) Et vous êtes à l'hôtel Bellevue depuis longtemps?

COFFINEAU.

Dame! oui. Vous comprenez, ce métier de passeur ça n'a pas d'avenir... c'est égal! faut que j'aie rudement changé. Voilà déjà monsieur qui ne me remettait pas; et depuis deux jours que madame la marquise est descendue à l'hôtel, j'ai beau me planter devant elle, me mettre dans son œil de toutes les façons....

HORNUS.

Hé bien! si elle ne te reconnaît pas, inutile d'insister, va, mon garçon. C'était un mauvais temps pour elle, ce temps de Viry; et rien de ce qui le lui rappelle ne saurait lui faire bien plaisir.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE, au fond, entr'ouvrant la porte de sa chambre.

LA MARQUISE.

Mais qui est là donc?... J'entends jaboter depuis une heure.... (Apercevant Hornus et venant vers lui la main tendue.) Hornus! ah! enfin.... Il faut venir à Nice pour vous avoir. (Elle lui serre la main avec effusion.)

COFFINEAU, à demi-voix à la marquise.

Madame a vu?... tout est prêt.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

COFFINEAU.

Le lunch, le petit lunch que madame la marquise... m'avait dit....

LA MARQUISE.

Oui, oui, allez.... (Il se campe.) Allez !

COFFINEAU, à part, vexé de ne pas être reconnu.

C'est un peu fort d'être changé comme ça.

Il sort.

SCÈNE IV

HORNUS, LA MARQUISE

LA MARQUISE.

On vous retrouve enfin, méchant homme.

HORNUS, souriant.

Oui, vous avez raison, un méchant homme, un vieux égoïste. C'est un peu votre faute aussi, madame ; Didier et vous m'avez trop gâté.... Je suis trop bien dans mon creux de rocher... mon bateau, mes livres, le sentiment que ma tâche est finie....

LA MARQUISE, rayonnante.

Et bien finie, mon cher Hornus. Je vous dois l'enfant le plus charmant, le plus noble, solide de cœur et d'esprit.... Vingt-six ans, mon ami!... Vingt-six ans, et pas un trouble, rien... pas une incertitude dans le regard, dans la pensée.... (Baissant la voix.) C'est-à-dire que je commence à n'avoir plus peur.

HORNUS.

Peur ! Et de quoi pouviez-vous avoir peur ?

LA MARQUISE.

Oh ! je sais, je sais, nous n'avons jamais eu les mêmes idées là-dessus. Mais ç'a été l'épouvante de ma vie, cette hérédité du mal paternel.

HORNUS.

Pourtant, madame....

LA MARQUISE.

J'y ai tout sacrifié à cette terreur-là, jusqu'à laisser mon enfant grandir loin de moi, à vous le donner pendant dix ans, pour lui épargner tout contact, toute impression dangereuse ; si bien qu'aujourd'hui encore, il ignore quelle était la maladie de son père et qu'il ne la connaîtra jamais....

HORNUS.

Précautions exagérées selon moi ; mais peut-être avez-vous eu raison..., les mères ont toujours raison.

LA MARQUISE.

Maintenant, laissons le passé, laissons le noir, soyons tout à l'ivresse de nos fiançailles, car, ainsi que vous disait ma lettre, Didier va se marier. Nous sommes venus à Nice en partie de plaisir avec la jeune fille et ses parents. Les distractions sont rares à Montpellier.

HORNUS, souriant.

En effet.

LA MARQUISE.

Le carnaval de la mer bleue a séduit nos jeunes gens; moi, j'y ai vu surtout le voisinage de mon cher Hornus, l'occasion de lui montrer notre petite fiancée et de le consulter sur un point de conscience... voici : je n'ai parlé de rien à la famille, ai-je mal fait?

HORNUS.

Mais non... certainement.... Que vouliez-vous dire, puisqu'il n'y a rien?... Voyons, les dates sont là, madame....

LA MARQUISE.

Oui, sans doute....

HORNUS.

Et d'abord, c'était apprendre à votre enfant ce que vous voulez lui cacher.

LA MARQUISE.

Justement....

HORNUS.

Sans compter que la province est toujours en méfiance contre ce qui lui vient de Paris et qu'il n'en fallait pas plus pour faire manquer le mariage.

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu! mon pauvre petit!... qu'est-ce qu'il deviendrait?

HORNUS.

C'est donc le grand amour, une de ces passions...

LA MARQUISE.

Ah! mon ami.

HORNUS.

Ainsi... ces choses-là existent encore... *Spirat adhuc amor!*

LA MARQUISE.

Quoi donc?

HORNUS, souriant, un peu confus.

Pardon, madame, un vieux fond de cuistrerie qui remonte... De Montpellier, n'est-ce pas, la jeune fille?

LA MARQUISE.

Oui. Vous savez qu'en sortant de l'armée, Didier m'était revenu avec des idées de grande culture. Le Midi le tentait, le Midi de son maître... Et moi, mon mari mort, Viry vendu, j'étais ravie de tout ce qui pouvait nous dépayser, nous éloigner de nos anciennes tristesses... J'achetai donc le domaine de Colombières, et c'est dans une propriété voisine de la nôtre qu'il a rencontré mademoiselle de Rémondy.

HORNUS.

Rémondy? j'ai connu des magistrats de ce nom, pendant que j'habitais Montpellier.

LA MARQUISE.

En effet, le cousin, le tuteur, — car Madeleine n'a plus de parents depuis longtemps, — est conseiller à la Cour d'appel. Un homme du monde, encore jeune...

HORNUS.

Jeune... et il n'épouse pas sa pupille?... il manque à sa tradition de tuteur.

LA MARQUISE, souriant.

Il était marié... il vient même de perdre sa femme récemment, c'est ce qui a prolongé nos fiançailles... Nous avons encore la sœur, Mademoiselle Estelle, une bonne grosse fille de quarante ans qui n'a pas trouvé de Némorin, pou-pine, dévote, gourmande, en perpétuel ronron d'admiration devant le « Conseiller mon frère ».

HORNUS.

Et la jeune personne?

LA MARQUISE.

Charmante, musicienne, pas province du tout, pas trop Parisienne non plus, de leur affreux Paris-New-York... élevée chez les Dames-Bleues.

HORNUS.

Le couvent de l'aristocratie, diable!

LA MARQUISE.

Une vraie jeune fille, et qui garde bien le mystère de la femme qu'elle sera demain.

HORNUS.

Enfin, elle l'aime?

LA MARQUISE.

Plus discrètement que lui, à coup sûr; une vraie jeune fille, je vous dis... Je peux cependant affirmer une chose : c'est que, très entourée, très

recherchée pour sa bonne grâce et sa belle fortune, elle a préféré mon fils.

HORNUS.

C'est déjà une preuve de goût.

LA MARQUISE.

Du reste, vous allez la voir; ces dames vont venir en sortant de vêpres.

HORNUS.

Didier est à vêpres, lui aussi?

LA MARQUISE, souriant.

Non... il n'en est pas encore là... il est même en pleine distraction mondaine, une cavalcade organisée par des officiers de son ancien régiment... Tout à l'heure ils défileront sous nos fenêtres..., l'occasion, j'imagine, de se montrer à sa future dans un joli costume de carnaval.

SCÈNE V

LES MÊMES, ESTELLE, MADELEINE,
LE CONSEILLER

ESTELLE, entr'ouvrant la porte sans entrer, modes départementales, pointe d'accent local parisianisé, elle dit : « Montpeyer, une chase, capucéïn. »

C'est nous... Le temps de quitter nos chapeaux, et nous redescendons.

LA MARQUISE.

Et ce sermon?

ESTELLE.

Superbe... Ce capucin, ce capucin, non ! Par exemple on mourait de chaud.

LA MARQUISE.

Alors, avalez vite un sorbet en passant.

ESTELLE, entrant et regardant la table servie.

Dieu ! que de bonnes choses ; c'est trop tentant, vous permettez?...

Elle se verse un verre d'orangeade.

LA MARQUISE.

Entrez donc, Madeleine, c'est M. Hornus.

MADELEINE, entrant.

Ah ! M. Hornus est arrivé? (Lui tendant la main.)
Didier m'a bien souvent parlé de vous, monsieur.

HORNUS, s'inclinant.

Mademoiselle...

LE CONSEILLER, qui s'est approché, froid et hautain.

Monsieur est sans doute l'ancien précepteur.....

LA MARQUISE

Un ami, un fidèle ami. (Les présentant.) Monsieur Hornus, monsieur de Castillan.

Les deux hommes se saluent.

ESTELLE, s'approchant, un sorbet à la main.

Ah ! monsieur, mon compliment. Votre élève vous fait le plus grand honneur... Comme disait le Conseiller mon frère...

LE CONSEILLER, la coupant, d'un ton sec.

Restez-vous là, ma chère ? moi je remonte.

ESTELLE, *troublée.*

Mais moi aussi, moi aussi. Mon chapeau m'étouffe. (A Madeleine.) Et vous, mon enfant?

MADELEINE, *se débarrassant de sa coiffure.*

Mais le voici quitté, mon chapeau. Tenez, cousin, emportez ça... J'ai trop peur que la cavalcade arrive pendant mon absence. (Elle donne son chapeau au Conseiller, puis se ravisant.) Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... Attendez, cousin... (A la marquise.) Figurez-vous, madame, j'ai commis une indiscretion... Vous savez, cette jolie jeune fille qui mange à table d'hôte en face de nous avec son père?

ESTELLE.

Hé! pardi! les Mères de Montpeyer...

LA MARQUISE.

Eh bien, cette jeune fille?...

MADELEINE.

... m'a priée de vous demander une place...
(montrant le balcon) pour voir le défilé...

LA MARQUISE.

Accordé... Et pour le père aussi?

MADELEINE.

Oh! non, le père est un sauvage qui ne voit personne.

LA MARQUISE.

Bien, mon enfant; prévenez votre amie.

MADELEINE, *au Conseiller.*

Vous entendez, cousin... Les Mères, au 24, le

même étage que nous. Mademoiselle Noëlie descendra avec cousine Estelle (Raillieuse.), puisque votre dignité ne vous permet pas...

LE CONSEILLER.

Oui, j'avoue que ce genre de mascarade ne m'amuse guère, et je m'étonne même qu'un garçon sérieux comme Didier...

ESTELLE.

Je suis un peu de l'avis de mon frère.

MADELEINE.

Mais c'est pour les pauvres, il ne pouvait guère refuser...

LA MARQUISE.

Puis, c'est tout son ancien régiment.

HORNUS.

Et enfin quand on a vingt-six ans, il faut les faire sonner, monsieur de Castillan!

LE CONSEILLER, s'inclinant.

Chacun sa façon de voir.

MADELEINE.

Hé! l'homme rigide, prenez garde, vous allez écraser mes plumes.

LE CONSEILLER.

Ne craignez rien, petite cousine, tout ce qui vient de vous m'est trop précieux...

HORNUS, entre ses dents.

Hum! hum! bien galantin, le chat fourré...

SCÈNE VI

LA MARQUISE, MADELEINE, HORNUS

MADELEINE, à la marquise.

Elle est charmante, Noëlie Mèrès, vous verrez.

LA MARQUISE.

Un peu bavarde, il m'a paru... A table la langue lui va comme un battant de moulin.

MADELEINE.

Elle parle pour deux, son père ne dit jamais rien. Et puis elle est comme moi, elle va se marier... et elle est si contente, si contente... ça la grise!

HORNUS, avec un bon sourire.

Et vous, mademoiselle, êtes-vous contente?

MADELEINE.

Oh! oui, mais je suis moins expansive.

LA MARQUISE.

Vous êtes née pourtant au pays du soleil comme notre ami Hornus...

MADELEINE.

Alors, c'est que je porte mon Midi en dedans.

LA MARQUISE, souriant.

On dit que c'est le plus terrible, ce Midi-là, mignonne.

MADELEINE.

Bien possible. (Vivement, en remontant vers le fond.) Si nous ouvrons le store, voulez-vous, madame? On entend déjà des cris, de la musique.

LA MARQUISE.

Oh! c'est encore loin, ma chère... Pensez, il faut qu'ils s'arrêtent à la préfecture... chez le général...

MADELEINE.

C'est vrai, nous avons le temps...

LA MARQUISE.

Allons, venez ici qu'on vous voie... Je ne vous ai jamais... Elle est pourtant un peu à moi, cette grande fille... tout le monde me la prend.

Eile la fait asseoir tout près d'elle, tendrement.

HORNUS.

Mademoiselle Madeleine, est-ce toujours la mère Sainte-Marie qui est supérieure aux Dames-Bleues?

MADELEINE, se levant, très étonnée.

Toujours, monsieur Hornus.

LA MARQUISE, jouant le dépit.

Là, quand je le disais... je ne peux pas l'avoir une minute.

MADELEINE, souriant.

Oh! pardon, mais c'est si extraordinaire que M. Hornus connaisse mon couvent...

HORNUS.

Dans tous les coins, depuis la cour des grandes, la cour Sainte-Cécile, jusqu'au vieux cloître où il y avait de mon temps un parterre de roses.

MADELEINE.

Il y est encore... mais comment?

HORNUS, déclamant.

Saluez un ancien inspecteur des écoles.

LA MARQUISE.

Et le dévouement d'un ami qui a sacrifié tout son avenir à l'éducation de Didier.

HORNUS.

J'ai été bien récompensé, madame.

LA MARQUISE.

Pas assez, mon cher Hornus, pas assez.

MADELEINE.

C'est drôle que je ne vous aie jamais vu.

HORNUS.

Parce que je suis très vieux, mon enfant, presque aussi vieux que le plus vieil arceau du vieux cloître...

MADELEINE.

J'y suis pourtant entrée toute petite aux Dames-Bleues et n'en suis sortie que l'an dernier. Oh! mon cher couvent... Avec ses fêtes toutes fleuries, les guimpes blanches de nos mères, où s'abritaient toutes nos peines d'enfants, ç'a été ma vraie famille; et encore aujourd'hui, si j'avais un grand chagrin, il me semble que je courrais là tout de suite.

LA MARQUISE, lui prenant la main.

Méchante! Mais vous aurez une famille, maintenant...

MADELEINE.

Oh! je le sais bien, madame.

LA MARQUISE.

Madame?... Il y a des jours où vous m'appelez
maman...

MADELEINE.

Pardonnez-moi... c'est un mot dont je n'avais
pas l'habitude avant vous, mais je m'y ferai...

Elle l'embrasse.

Gentille.

HORNUS, bas, sourire ému.

Entrez.

LA MARQUISE.

On frappe.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NOËLIE

MADELEINE, allant au-devant de la jeune fille.

Bonjour. (L'amenant vers la marquise.) Mademoiselle
Noëlie Mérés.

NOËLIE.

Je m'excuse, madame...

LA MARQUISE.

Ne vous excusez pas, mon enfant, je suis ravie
de ce double plaisir que je puis donner à ma
chère fille et à vous.

MADELEINE, regardant vers l'entrée.

Et cousine Estelle?... Elle ne descend pas?

NOËLIE.

Mais non... Elle et son frère étaient en grande
conférence avec la femme de chambre, votre
petite Maguelonne... et puis un garçon de

l'hôtel (Emphase comique.) que M. de Castillan a fait comparoir.

HORNUS, inquiet.

Un garçon de l'hôtel?

MADELEINE, souriant.

Oh! cousine Estelle a toujours des histoires avec le service.

NOËLIE.

J'ai vu que ça traînait, je suis descendue toute seule.

LA MARQUISE, remontant vers sa chambre.

Vous avez fort bien fait... Tenez, mon cher Hornus, venez par ici. En attendant mademoiselle de Castillan, nous allons laisser nos deux petites mariées (elle se reprend), ou fiancées enfin, se faire leurs confidences devant ces assiettes de bonbons...

HORNUS.

Elles seront plus à l'aise qu'avec nous.

LA MARQUISE, à Madeleine.

Surtout, si vous entendez les masques, faites-nous signe... (Elle sort avec Hornus par la porte du fond.)

SCÈNE VIII

MADELEINE, NOËLIE

NOËLIE, elle va, vient, jamais en place, parlant très vite.

J'aime beaucoup les façons de madame d'Alein, elle a quelque chose de droit, de cordial, c'est bien la mère de monsieur Didier... Il s'appelle

Didier, n'est-ce pas? Le mien s'appelle Robert, un joli nom, aussi, pas vrai? Robert... Quel dommage qu'il n'ait pas pu m'accompagner!... vous auriez vu comme il est gentil... Mais ses parents, ce carnaval de Nice les a effrayés, ils sont si sévères! Tout à fait monsieur de Castillan, de ces visages fermés, sans lumière, dont on ne voit jamais les yeux; la maison inhabitée, c'est froid, c'est humide... Brrr...

MADÉLEINE, lui offrant une assiette.

Un fruit, voulez-vous?

NOËLIE.

Ça ne vous a pas fâchée, ce que je vous ai dit?

MADÉLEINE, souriant.

Mais non...

NOËLIE.

C'est si effrayant, ces familles où l'on entre sans connaître personne, comme en pays perdu! Il faut que le mari vous guide: « Prends garde..., mets tes pieds là, ne marche pas ici.... ne parle pas de ça à ma tante, jamais ceci devant mon oncle... »

MADÉLEINE, gaiement.

Vous en ferez autant pour les vôtres...

NOËLIE.

Moi? Je n'ai personne. J'ai perdu ma mère de bonne heure; je ne l'ai presque pas connue. Mon pauvre père, vous l'avez vu, c'est un fantôme. J'ai tout mis dans Robert, il faut que Robert me tienne lieu de tout...

MADELEINE.

Je suis orpheline aussi, moi, de père et de mère...

NOËLIE.

Vraiment?... une ressemblance de plus entre nos deux destinées. (Elle lui prend les mains.) Il faudra être bien amies, dites? Vous verrez, je suis une bonne enfant... Je parle beaucoup, mais ce n'est pas ma faute..., une habitude que j'ai prise à la maison, de faire les demandes et les réponses... père ne dit jamais un mot. Si je n'avais pas eu mon piano, je serais morte d'ennui... Aimez-vous la musique? Moi, j'en suis folle. Nous en ferons beaucoup quand nous serons dans nos ménages, voulez-vous?

MADELEINE.

Je crois bien!

NOËLIE.

Le malheur, c'est que nous n'ayons pas pu nous marier le même jour, à la même église... Seulement vous, je sais, vous attendez la fin de votre deuil. Dieu! que c'est long, ce temps des fiançailles... vous ne trouvez pas?

MADELEINE, riant.

Mais non, pas trop; on apprend à se connaître...

NOËLIE.

Se connaître!... Est-ce qu'on n'a pas toute la vie pour ça? C'est du temps perdu, allez. Moi, d'abord, dès le premier jour, dès la première

minute, s'il avait voulu m'emporter au bout du monde...

M A D E L E I N E .

C'est bien loin.

N O È L I E .

Oui, vous, vous êtes plus réservée ; pourtant je ne m'y fiera pas. Au fond de ces beaux yeux tranquilles... A propos, je voulais vous demander, avez-vous déjà votre bague de fiancée ?

M A D E L E I N E .

On me l'a donnée hier soir, je la porte pour la première fois aujourd'hui. (Elle se dégage.)

N O È L I E .

Voyons... Oh ! qu'elle est jolie, tout en brillants... La mienne, c'était moitié perles...

M A D E L E I N E .

Montrez.

N O È L I E , tristement.

Ne m'en parlez pas, je l'ai perdue... en venant, dans le wagon. J'ai eu un chagrin ! Je n'ai pas osé encore l'écrire à Robert... J'en étais si fière, de ma petite bague...

M A D E L E I N E .

Oui, c'est bien cela que j'éprouve en regardant la mienne... de la fierté... Notre premier bijou de femme, le premier anneau de notre chaîne.... Il faut vite qu'on vous la remplace.... Une bague perdue, c'est grave.

N O È L I E , gaiement.

Oh ! je ne suis pas superstitieuse.... J'en

perdrais dix, j'en perdrais vingt... à présent que voulez-vous qu'il m'arrive? les derniers bans sont publiés; c'est juré, c'est signé.... (Tout bas, éperdument.) Et je l'aime, je l'aime, je l'aime!

Tumulte en dehors, fanfare, tambours de basque, rumeur de foule.

MADELEINE, se levant.

Ah! pour le coup, les voilà. (Elle remonte.)

NOËLIE.

Quoi donc? La cavalcade? Bravo!

MADELEINE, qui a relevé le store et se penche dehors.

Oh! que c'est joli. (Courant vers la porte de la chambre et appelant.) Venez vite, maman. Monsieur Hornus. Maman, maman.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA MARQUISE HORNUS entrant par la droite au fond.

LA MARQUISE.

Elle l'a bien dit, cette fois.

HORNUS.

Comme votre vraie fille.

MADELEINE.

Et cousine Estelle qui ne descend pas.... Qu'est-ce qu'ils font là-haut? c'est extraordinaire....

NOËLIE, sur le balcon.

Madeleine, venez donc voir ces grandes capes

noires, dans la première voiture ; on dirait M. Didier.

MADELEINE, se penchant.

Oui, c'est assez sa tournure.

LA MARQUISE.

Oh ! c'est lui, c'est bien lui.

MADELEINE, à Hornus.

Sait-il que vous êtes arrivé, monsieur Hornus ?

LA MARQUISE.

Pas du tout....

MADELEINE, à Hornus.

Oh ! qu'il va être content ; mettez-vous là.

HORNUS.

Non, non, restez, je vous en prie... ses yeux iront à vous d'abord.... j'aurais beau me mettre deyant, il ne me verrait pas....

Voix au dehors, dans la foule.

Halte ! halte donc !

NOËLIE.

Tiens ! le char qui s'arrête devant l'hôtel.

Voix au dehors.

Chut ! chut ! Silence.

Chœur de voix d'hommes, au dehors, en sourdine.

Que tambour et viole
Vibrent lentement,
L'aubade espagnole
Se chante en fumant.

LA MARQUISE, souriant à Madeleine.

Je crois que cette jolie musique est pour vous, ma chère enfant.... Allons.... Approchez.

MADELEINE.

Non ; merci, merci, ça me gêne..., je suis mieux là.... Vous, Noëlie.... (Elle se retire.)

NOËLIE, s'écartant.

Ah ! mais non, mais non. Robert m'en voudrait, ce n'est pas pour moi, cette aubade.

Solo de voix d'homme.

Au balcon de ma toute belle
J'apporte des bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle,
Roses, violettes et lis.

Le chœur.

Que tambour et viole
Vibrent doucement,
L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

HORNUS, dans son coin, très ému.

Oh ! l'amour... la jeunesse...

Solo.

Montre-toi, reine de jeunesse,
Reçois mon hommage embaumé,
Et que sur ton front m'apparaisse
L'enchantement d'un ciel de mai.

Chœur.

Que tambour et viole
Rythment leur accent,
L'aubade espagnole
Se chante en dansant.

SCÈNE X

LES MÊMES, DIDIER, LA ESTUDIANTINA

DIDIER, franchissant le balustre du balcon et sautant sur la scène, masqué, son petit chapeau à la main, la mandoline en bandoulière.

La musique est finie, maintenant les chanteurs font la quête, c'est la loi de l'Estudiantina. Par ici, camarades.

Les masques franchissent le balcon derrière lui et s'alignent au fond de la véranda, la mandoline au poing, grands manteaux noirs des étudiants espagnols, gants blancs, dentelles aux manches et petits lous noirs. Didier saute au cou de sa mère et l'embrasse.

LA MARQUISE.

Doucement donc, grand enfant!

DIDIER, à Madeleine.

Et ma petite Mad, qu'est-ce qu'elle donne à la musique?

MADELEINE.

Rien pour le vilain masque. (Montrant Noëlie.) Adressez-vous à côté.

DIDIER, à Noëlie.

Ah! pardon, je n'avais pas vu.... (Saluant.) Mademoiselle. (Il lui baise la main.)

NOËLIE.

Votre aubade est divine, le monsieur à la guitare.

DIDIER, revenant vers Madeleine.

Rien pour le vilain masque, très bien.... (Se démasquant.) Et pour Didier?

MADELEINE.

Pour Didier, une belle surprise..., tournez-vous et regardez. (Elle le met en face d'Hornus.)

DIDIER, avec un cri.

Mon maître! mon bon maître. (Il lui saute au cou.)

HORNUS, l'étreignant.

Didier! Mon petit, mon cher petit...

DIDIER, à sa mère.

Mais comment l'as-tu sorti de ses roches, notre vieux lézard gris?

HORNUS.

Un miracle! et c'est mademoiselle qui l'a fait. (Il montre Madeleine.) Je suis venu tout exprès pour la voir.

DIDIER, triomphant.

Hé bien! crois-tu qu'il a du goût, ton élève?... Et bonne, autant qu'elle est jolie.

MADELEINE, bas, un peu confuse.

Didier... Didier...

DIDIER.

C'est vrai, ma petit Mad, je n'ai pas le bonheur discret.

NOËLIE, d'un élan.

C'est moi qui comprends ça!

DIDIER.

Je voudrais le dire, le crier à toute la terre que je vous aime et que je suis heureux, maintenant surtout que je vous ai là tous, tout le cœur de mon cœur, ma mère, mon vieux maître Hornus

et ma chère petite femme!... Oui, ma femme, il n'y a plus à s'en dédire, puisque vous avez ma bague. (Il lui a pris la main.) Regarde, Hornus; regardez, mademoiselle.

NOËLIE.

Oh! je la connais, elle est très jolie.

MADELEINE.

Et je l'aime bien, ma bague.

DIDIER, avec transport.

Et moi donc, si je l'aime! (Il baise la bague et la main passionnément.)

Voix, au dehors.

En route! En route!

UN MASQUE, au fond.

Allons, Didier.

DIDIER.

Tiens! au fait, j'oubliais ma cavalcade. En route! (Les masques ont disparu. Lui, avec des baisers à la ronde:) A tout à l'heure, mes chéris. (Il enjambe le balcon et disparaît. Tous se penchent pour le regarder. Les chants et les cris s'éloignent.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER

LE CONSEILLER, appelant à mi-voix.

Madeleine... Madeleine...

NOËLIE, qui est la plus rapprochée de lui, à mi-voix à Madeleine.

Madeleine, voilà M. de Castillan.

MADELEINE, se retournant. Au Conseiller.

Enfin.... Mais arrivez donc!

LE CONSEILLER, à mi-voix.

Non! vous, vous..., venez.

MADELEINE, s'approchant.

Qu'y a-t-il?

LE CONSEILLER, bas.

Montez vite près d'Estelle... quelque chose de terrible..., que je ne peux pas vous dire ici.

MADELEINE.

Mais....

LE CONSEILLER.

Allez! Allez donc! (Il la pousse vers la porte.) Je vous en prie... et l'exige au besoin.

MADELEINE, sortant.

Ah! mon Dieu!

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins MADELEINE

LA MARQUISE, qui a quitté le balcon.

Madeleine s'en va, où va-t-elle donc?

LE CONSEILLER, remontant d'un pas.

Près de sa cousine, madame.

HORNUS, s'approchant.

Est-ce que mademoiselle Estelle est souffrante?

LE CONSEILLER.

Un peu souffrante, en effet.

LA MARQUISE.

Mais je monte près d'elle.

LE CONSEILLER.

Inutile, madame; la présence de Madeleine suffira.

NOËLIE, restée la dernière au balcon, s'approche en fredonnant :

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

Elle s'arrête devant le froid et le silence, puis timidement
au Conseiller.

Est-ce que Madeleine ne va pas redescendre ?

LE CONSEILLER, gravement.

Oh ! non, mademoiselle.

NOËLIE, très gênée.

Alors, madame..., je vous demande la permission... Je vous remercie bien...

LA MARQUISE.

Du tout, mon enfant.

Noëlie salue Hornus gentiment, puis le Conseiller avec crainte.

NOËLIE, bas.

Oh ! ce M. de Castillan, il vous 'glace. (Elle sort.)

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, HORNUS, LE CONSEILLER

LA MARQUISE, après un silence, résolument au Conseiller.

Enfin, ce n'est pas grave, ce qu'a mademoiselle votre sœur ?

LE CONSEILLER.

Assez grave, madame, pour nous obliger à quitter Nice aujourd'hui même...

LA MARQUISE.

• Vraiment? Alors nous allons partir ensemble comme nous sommes venus?

LE CONSEILLER.

Impossible.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

LE CONSEILLER.

Des motifs on ne peut plus sérieux.

LA MARQUISE, après un silence.

Qu'est-ce qui se passe, voyons?

LE CONSEILLER.

Je suis ici pour vous le dire, madame.

LA MARQUISE, surprenant son regard à Hornus.

Oh! vous pouvez parler. Monsieur est de la famille.

LE CONSEILLER.

Voici... Je viens d'apprendre une chose qui, si elle est vraie, mettrait à néant des projets chers à nos deux maisons...

LA MARQUISE, à demi-voix, se soutenant à peine.

Ah! nous y sommes...

HORNUS, à part.

Coffineau, parbleu!

LE CONSEILLER.

En ma qualité de parent, de tuteur, je dois me

livrer à une enquête, et d'ici là couper court à tout rapport entre nous.

HORNUS, qui s'est rapproché.

Je crois savoir ce dont il s'agit, monsieur, et l'enquête en ce cas nous pouvons la faire tout de suite; la mère est là, le précepteur aussi, nous sommes tout prêts à vous répondre, et nos affirmations vaudront peut-être des racontages de domestiques... C'est de la maladie du marquis d'Alein que vous voulez parler, je pense?

LE CONSEILLER.

Justement, monsieur. Le fait est-il vrai?

HORNUS.

Malheureusement oui.

LE CONSEILLER.

Alors, sa démence, sa séquestration pendant des années...

HORNUS.

Tout cela est vrai.

LE CONSEILLER.

Pourquoi ne nous en a-t-on pas prévenus?

HORNUS.

Parce que ce mal n'avait rien d'héréditaire, qu'il fut tout accidentel, et que lorsqu'il s'est manifesté l'enfant avait déjà deux ans.

LA MARQUISE.

Ceci est la vérité absolue, je le jure. (A un regard d'Hornus qui semble l'interroger.) Continuez, mon ami.

HORNUS.

C'est pendant une expédition au Sénégal, dans sa dernière campagne de mer, que le commandant d'Alein fut frappé d'une insolation suivie de méningite et plus tard de maladie mentale...

LA MARQUISE.

Dites aussi que, jusqu'alors, personne dans la famille...

HORNUS.

Ni allié, ni ascendant, n'avait été atteint de cet affreux mal. Didier était né, je vous le répète; madame la marquise me le confia pour l'élever et le tenir à l'abri même du spectacle de la maladie... le père mort, la mère a repris son fils...

LA MARQUISE.

Qui n'a jamais eu la moindre atteinte, la moindre menace... C'est pourquoi je ne vous ai rien dit...

LE CONSEILLER.

Je ne mets pas en doute votre bonne foi, madame.

HORNUS, entre ses dents.

Fort heureux.

LE CONSEILLER.

Mais ces questions d'hérédité sont si délicates... Il y a là toute une science nouvelle, indéniable, des lois dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

HORNUS, violemment.

Jolie, la science nouvelle, et rassurante sur-

tout; une façon de compliquer, de sinistrer la vie, qui déjà n'était pas si commode, ni si gaie... On vient nous parler d'une enquête. Mais si elle se faisait dans toutes les familles, cette enquête, avec ce que nous traînons de tares physiques et morales, qui de nous pourrait y résister? Je vois bien ce qu'on nous reproche, mais ce que vous nous apportez, vous, est-ce que je le sais, le savez-vous vous-même? Croyez-moi, monsieur le Conseiller, il faut en jouer discrètement de ces lois d'hérédité, elles condamnent trop d'innocents et servent d'excuse à trop de vilenies.

LE CONSEILLER.

Nos manières de voir diffèrent, monsieur, et pour le cas présent, j'ai des responsabilités auxquelles je ne saurais me soustraire. Mademoiselle de Rémondy n'a pas d'autre parent, d'autre défenseur que moi; je verai, je m'éclairerai...

HORNUS, vivement.

Je me demande où vous pourrez le faire mieux qu'ici?

LA MARQUISE, à Hornus.

Laissez, mon ami, je comprends les scrupules de M. de Castillan, et ses recherches n'ont rien qui m'effraye. Mais je pense à Didier..., que lui dire? quel prétexte lui donner?...

LE CONSEILLER.

Le prétexte? Mais toujours le même, que ma sœur est souffrante; et nous aurons là un motif

tout trouvé pour prolonger la séparation autant qu'il sera nécessaire.

LA MARQUISE, avec prière.

Oh! que ce ne soit pas trop long!

HORNUS, à mi-voix, ton de blague.

Ça dure, les enquêtes...

LE CONSEILLER, froidement.

Je n'y ai aucun intérêt, monsieur...

LA MARQUISE, au Conseiller.

Et vous comptez partir...?

LE CONSEILLER.

Tout de suite, madame... Le temps de fermer les malles...

LA MARQUISE.

Pourquoi tant de hâte?

LE CONSEILLER.

Pour couper court à une situation pénible et fausse... Supposons un instant l'enquête défavorable... Songez au tort que s'est déjà fait la pauvre enfant...

HORNUS, ironique.

Du tort, croyez-vous? Mademoiselle Madeleine est un si beau parti...

LA MARQUISE, vivement, comme pour empêcher l'effet de l'impertinence d'Hornus.

Au moins me permettez-vous de la voir, de l'embrasser encore une fois...?

LE CONSEILLER.

Je vous en prie, madame, n'insistez pas. Ma

sœur doit avoir déjà bien assez de mal à la décider. Ce serait l'émouvoir inutilement.

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez, monsieur. Je vous demande seulement — et c'est une mère qui vous prie — que si, par malheur, une rupture a lieu, le vrai motif n'en soit jamais donné à mon fils. Il ne sait pas..., je veux qu'il ignore toujours.

LE CONSEILLER.

Je m'y engage pour moi et pour les miens... Tous mes hommages, madame, et ayez bon espoir.

LA MARQUISE.

Merci.

Le Conseiller s'incline respectueusement devant la marquise, adresse un salut très froid à Hornus et sort.

HORNUS, entre ses dents.

Tartuffe!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le domaine de Colombières, chez les d'Alein, aux portes de Montpellier. Salon de campagne en rotonde, au rez-de-chaussée; porte au fond, très haute, ouvrant sur le parc par un large perron à plusieurs marches. Tentures claires, meubles Louis XVI. Porte à gauche. Croisées à droite et à gauche. Piano. Bibliothèques.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS

DIDIER, ouvrant une fenêtre dont il fait claquer les persiennes.

Ici, ce sera chez nous, tout à fait chez nous..., chez les jeunes, comme dit maman. (Il va à une autre fenêtre.)

HORNUS.

Mais tu n'as pas besoin de tout ouvrir.

DIDIER, ouvrant la fenêtre et les persiennes.

Si, si, je veux te montrer, il faut que tu voies..., c'est pour cela que je t'ai amené de Nice... Quand tu penseras à nous, à tes enfants, c'est bien le moins que tu connaisses le cadre, l'installation de leur bonheur. (Debout devant la fenêtre, écoutant.) Tiens, la voiture qui rentre; maman va nous apporter des nouvelles.

HORNUS.

Encore souffrante, la cousine Estelle?

DIDIER.

Oui... je n'ai pas de chance avec cette famille-là ; quand on va publier nos bans, toujours quelqu'un tombe malade. C'a été d'abord la femme du Conseiller, maintenant la cousine Estelle... L'ennui, c'est que Madeleine ne la quitte pas d'une minute ; voilà trois jours que je ne l'ai pas vue, depuis leur départ de là-bas... Enfin je me console en préparant notre petit ménage. Regarde le beau piano que je lui ai fait venir de Paris, toutes les partitions nouvelles..., ma table bien en face... C'est si bon, la musique en travaillant...

HORNUS.

Je vois le travail d'ici.

DIDIER.

Moqueur ! En tout cas, nous ne manquerons pas de livres. (Montrant les deux bibliothèques.) Les miens de ce côté, par ici les siens, reliés, choisis, ceux qu'on ne lui a pas laissé lire et que je me réserve de lui faire connaître... Je te promets qu'il y en a. C'est bien simple, elle n'a rien lu... Vois-tu les bonnes heures que nous allons passer, quelle joie d'initier ce jeune esprit aux grandes et belles choses... ma femme et mon enfant tout ensemble. J'en suis à bénir ces pauvres gens qui m'ont tout laissé à lui apprendre. Je serai un peu pour elle ce que tu as été pour moi, un maître soigneux et doux.

HORNUS, railleur pour ne pas paraître ému.

Dis donc, tu ne vas pas lui apprendre le latin ?

DIDIER.

Avec ça que tu ne me l'as pas fait aimer, toi, le latin. Te rappelles-tu ce coin de Provence où nous lisions les *Géorgiques* près d'un rucher, dans les lauriers-roses... Les abeilles d'or du poète bourdonnaient autour de nous, à croire qu'elles sortaient du livre... C'était si beau, c'était si vrai, j'ai crié : « Je comprends ! » et je t'ai sauté au cou...

HORNUS.

Toi, tu n'auras pas besoin des *Géorgiques* pour que ton élève te saute au cou...

DIDIER.

Tu ris... tu ris toujours quand on parle d'aimer. C'est pourtant une grande chose, l'amour, mon vieil Hornus.

HORNUS.

Oui, peut-être..., je ne sais pas.

DIDIER.

Vraiment? tu ne sais pas... et cependant, comme tu m'avais ouvert la poésie, la passion, c'est toi qui me l'as révélée... C'est pour t'avoir entendu dire le sonnet d'Arvers. Oh! il y a longtemps de cela ; tu sais, ce beau sonnet...

HORNUS.

Oui, oui...

DIDIER.

Tu y mettais un accent, une flamme..... J'avais quinze ans ce soir-là... j'en ai eu vingt tout de suite... Ne rien savoir de l'amour et vous le faire si bien comprendre, c'est sur-

prenant tout de même... Il est vrai que ces vers sont si émouvants.

Déclamant.

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

HORNUS, récitant après lui et s'animant.

Un amour éternel, en un seul jour conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Il s'interrompt en voyant entrer la marquise par le fond.

DIDIER, sans voir sa mère.

Continue donc.

HORNUS, troublé,

Non, non, une autre fois.

DIDIER se retournant et apercevant sa mère.

Ah! voilà maman.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE

DIDIER, à sa mère.

Tu viens de là-bas?

LA MARQUISE, gênée.

Oui. (Regard triste à Hornus.)

DIDIER.

Hé bien, notre chère Estelle?

LA MARQUISE, froidement.

Elle va mieux.

DIDIER.

Enfin!... j'ai cru qu'elle allait mourir, celle-là

aussi, pour nous retarder encore. (Riant.) C'est d'un égoïsme épouvantable, ce que je dis là.

HORNUS, souriant.

Mais si naturel!

DIDIER, à la marquise.

Tu vois, j'étais en train de lui montrer notre futur chez nous. (Surprenant le geste navré de sa mère, et la câlinant.) Ne sois donc pas jalouse, tu en auras ta part de ce bonheur qui te fait envie..., tu entreras ici quand tu voudras, comme tu voudras... D'abord, je te connais, on aurait beau t'interdire l'entrée, il n'y a ni portes ni fenêtres pour t'empêcher d'arriver jusqu'à ton garçon. (A Hornus.) Tu sais ce qu'elle m'a fait pendant ma campagne de Tunisie... Nous étions en expédition dans le sud... En pays perdu... un soleil... des fièvres... Un matin, je sortais de ma tente; mon ordonnance me crie : « Mon lieutenant, une dame pour vous. » Je me retourne : « Tiens ! maman. » Elle était venue tout droit, toute seule, et aussi tranquille...

LA MARQUISE.

Pourquoi pas? puisque tu y étais.

DIDIER, l'embrassant.

Ah ! chérie.

SCÈNE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE.

Le tapissier est là pour la pose du baldaquin.

DIDIER.

Dans la chambre de madame? Bien, j'y vais.

Un pas vers la gauche.

LA MARQUISE, à mi-voix.

La chambre de madame... Pauvre enfant!

LE DOMESTIQUE, à Didier.

Et puis le garde-chasse qui voudrait parler
à monsieur le marquis.

DIDIER, revenant

Sautecœur? Faites-le venir. (Le domestique sort.)

SCÈNE IV

DIDIER, LA MARQUISE, HORNUS,
puis LE GARDE-CHASSE

HORNUS, à Didier.

Est-ce que c'est ton fameux Sautecœur?

LA MARQUISE.

Ce braconnier dont il a fait un garde-
chasse.

DIDIER.

Lui-même.

HORNUS.

Et comment s'en tire-t-il de ses nouvelles
fonctions?

DIDIER.

A merveille.

LA MARQUISE.

Oui, mais dans le pays, quelles clameurs!

DIDIER.

Bah! ma réputation d'original était déjà faite.

LA MARQUISE.

Peut-être même un peu trop.

DIDIER.

N'aie pas peur, maman. Une fois marié, tu verras quel homme raisonnable.

SAUTECŒUR, dehors sur le perron,

Monsieur Didier, je suis là.

DIDIER.

Mais entre donc, mon vieux... Qu'est-ce qu'il y a?

SAUTECŒUR, se découvrant.

Messieurs, madame, la *compagne*! Avant d'emmener les chiens, je voulais savoir si monsieur le marquis était toujours décidé.

DIDIER.

Décidé? mais je crois bien!

HORNUS.

Comment! tu renvoies tes chiens?

DIDIER.

Oui, Madeleine en a peur, une peur nerveuse.. Je lui fais ce petit sacrifice, et je suis content de le lui faire.

LA MARQUISE.

Attends un peu.

DIDIER, vivement.

Attendre? Pourquoi?

LA MARQUISE, gênée.

Tant qu'elle n'est pas là...

DIDIER.

Elle y sera bientôt.

HORNUS.

Mais c'est une vraie privation... Toi sans tes chiens !

DIDIER.

Oh ! pas pour longtemps. D'abord je les aurai pendant la chasse, puis nous irons les voir chez le garde ; elle s'habituera.

SAUTECŒUR.

Peut-être bien qu'eux ne s'habitueront pas à se passer de vous, monsieur Didier. Il y a surtout Miraclette... Elle a du sentiment, allez, cette bête-là ! Je ne sais pas comment nous allons la tenir. Enfin, puisque c'est la consigne...

DIDIER.

Ah ! dame ! il faut s'y faire à la consigne, maintenant que tu représentes la loi... Est-ce qu'il te semble pénible, ton métier de garde ?

SAUTECŒUR.

Ce n'est pas qu'il me soit pénible... Seulement ça me change un peu.

HORNUS.

Je comprends ; ça doit le changer, puisque c'est tout le contraire.

DIDIER.

Voyons, tu dois être content... le couvert toujours mis, une bonne soupe ; tu dors la conscience tranquille...

SAUTECŒUR, regard de complaisance à son costume battant neuf.

C'est vrai qu'on est mieux tenu... Tout de même ça me semble drôle quand il faut mettre la main sur un... sur un délinquant.

DIDIER.

Pas de faiblesse, dis donc !

HORNUS.

Pas trop de sévérité non plus.

LA MARQUISE.

Il ne faut pas qu'il lui arrive malheur !

SAUTECŒUR.

Ah ! madame... Ça braconne, mais ça n'est pas méchant. S'ils étaient méchants... j'aimerais mieux, parce qu'alors on irait de sa colère, et chacun pour sa peau. Non ! je vas vous dire, monsieur le marquis, ce qui me gêne, c'est que je connais trop les trucs de ce pauvre monde-là. Ça n'est pas juste... Non, je sens bien que ça n'est pas juste.

DIDIER.

Pourquoi ?

SAUTECŒUR.

Parce que les gardes... les gendarmes... faut pas que ce soit trop malin... Ils ont déjà la loi pour eux... Si les chiens se mêlent d'avoir autant de nez que les lièvres... alors, il n'y a plus de bon Dieu, vous comprenez...

DIDIER.

Ça ne fait rien ; courage, mon brave, pense à

ta femme, pense à tes enfants ; il faut faire souche nouvelle, souche de braves gens.

SAUTECŒUR.

J'essayerai, monsieur le marquis, mais nom de nom ! j'aurais cru que c'était plus facile... Messieurs, madame, la *compagne*...

Il sort.

DIDIER.

Va, mon bonhomme ! (A Hornus, en regardant Sautecœur descendre le perron.) Il n'a pas mauvaise tournure.

HORNUS.

Ma foi, pour un voleur habillé en gendarme...

DIDIER, gaiement.

N'est-ce pas que c'est à s'y tromper?... Maintenant, voyons ce tapissier. Je reviens, mère.

Il sort par la gauche.

SCÈNE V

LA MARQUISE, HORNUS

Un grand temps.

HORNUS.

Hé bien ?

LA MARQUISE.

Fini !

HORNUS.

Je l'avais compris rien qu'en vous voyant... Alors c'est non ?

LA MARQUISE.

Absolu..., définitif...

HORNUS.

Et toujours le même prétexte?... l'héritage paternel?

LA MARQUISE.

Oui... Pour lui, le père était malade avant de partir; et la fièvre prise au Sénégal...

HORNUS.

N'a été que l'occasion, la déterminante... Oui, je m'y attendais... Et vous avez répondu?

LA MARQUISE.

Que pouvais-je répondre, mon ami? Puisque cette pensée-là je l'ai eue, moi aussi... qu'elle m'a fait trembler si longtemps pour Didier, et qu'aujourd'hui encore, dans cet horrible doute, je ne voudrais pour rien au monde que mon fils soupçonnât la vérité.

HORNUS.

C'est égal, il l'a menée rondement, son enquête, M. le Conseiller..., trois jours!

LA MARQUISE.

Vous ne le croyez pas sincère?

HORNUS.

Oh! non.

LA MARQUISE.

Ce sont de braves gens cependant.

HORNUS.

Elle, je ne dis pas; cette grosse chatte innocente et gourmande..., mais l'autre, le Conseiller son frère.

LA MARQUISE.

Ainsi, vous pensez?

HORNUS.

Je pense que du jour où sa femme est morte, M. de Castillan n'a plus songé qu'à rompre le mariage de Didier et à garder pour lui cette jolie fille et sa belle dot.

LA MARQUISE.

Hornus!

HORNUS.

C'était écrit sur sa figure en lettres comme ça!... Ce qui m'étonne, c'est Madeleine; elle ne dit rien, elle ne proteste pas?

LA MARQUISE.

Mais non...

HORNUS.

Ici, je ne comprends plus... Connait-elle le motif de la rupture?

LA MARQUISE.

Certainement! C'est avec cela qu'on l'a terrifiée : l'effroyable perspective d'une existence semblable à la mienne, la folie du mari en menace sur les enfants... Et puis, je vous le répète, Madeleine est la vraie jeune fille, élevée selon la loi mondaine... Que voulez-vous qu'elle fasse? elle peut pleurer, pas trop fort, et protester, bien platoniquement, puisqu'elle n'est pas majeure.

HORNUS.

Pourtant, elle l'aime..., un amour tranquille, je veux bien; parce que jusqu'à présent, le che-

min était uni comme un miroir. Mais je comptais sur l'obstacle, le divin obstacle qui fait le désir, qui fait la passion... Avec un garçon comme le nôtre, que diable! et ce qu'il y a dans les yeux de cette petite-là, j'espérais un départ, une révolte..., le coup de la banquette pour les chevaux de sang... Hop!

LA MARQUISE.

Hé bien! non, rien. Je n'ai pas même pu la voir.

HORNUS.

Alors, qu'allez-vous faire? Apprendre à Didier...

LA MARQUISE.

Moi, oh! jamais... Je ne pourrais pas... Mon pauvre enfant! Qu'un coup pareil lui vienne de sa mère! Je les ai prévenus: «Faites votre commission vous-mêmes.»

HORNUS.

Ils vont la faire?

LA MARQUISE.

La sœur, pas lui.

HORNUS, entre ses dents.

Ah! tant mieux. (Haut.) Et quand cela?

LA MARQUISE.

Tout de suite... J'ai amené mademoiselle de Castillan dans ma voiture.

HORNUS.

Et où est-elle?

Je l'ai laissée à la laiterie, en train de se bourrer de crème..., pas plus émue... Tenez, la voilà... Elle ne se doute vraiment pas de ce qu'elle vient faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ESTELLE, entrant par le perron.

ESTELLE, épanouie, s'essuyant les lèvres.

Dites-moi pourquoi, bonne madame, les personnes un peu fortes adorent le laitage? J'adore le laitage. (Apercevant Hornus.) Ah! monsieur le professeur...

HORNUS, s'inclinant.

Mademoiselle.

Il remonte.

ESTELLE, regardant tout autour.

Et Didier?

LA MARQUISE.

Il est là, il vient.

ESTELLE, s'asseyant sur le canapé.

Ah! il fait bon ici! Très coquet, ce petit salon. J'y suis déjà venue avec Madeleine... Elle le regrettera plus d'une fois en y songeant. Enfin, on se fait une raison.

LA MARQUISE, à Hornus.

Vous sortez, mon cher Hornus?

HORNUS.

Oh! je ne suis pas loin.

LA MARQUISE, frémissante.

Je vous en prie, mon Dieu!

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, puis DIDIER

ESTELLE.

Il est fort bien, ce monsieur; d'une discrétion, d'une réserve!... Voyons, j'ai tous mes petits objets..., l'écrin..., les lettres. (Elle les pose soigneusement sur un meuble à côté d'elle.) Inutile de vous dire, chère amie... pas un mot de ce que vous craignez...

LA MARQUISE, avec angoisse, les yeux sur la porte de gauche.

Oui... oui...

DIDIER, entrant par la porte de gauche, avec un cri de stupeur.

Ah! cousine Estelle..., vous voilà?... Vous êtes donc tout à fait sur pied?

ESTELLE.

Mais oui, vous voyez.

DIDIER, à sa mère.

Comment ne m'as-tu pas dit? (A Estelle.) Madeleine est avec vous?

ESTELLE, nuance d'embarras.

Non, non, elle n'est pas venue..., vous comprenez..., la pauvre petite...

DIDIER.

Ah! mon Dieu!... que lui est-il arrivé?

ESTELLE.

Rien, rien..., seulement, pour ce que nous avons à nous dire...

DIDIER.

A nous dire ?

ESTELLE, gaiement.

Oui ! J'ai une communication très sérieuse à vous faire, mon cher Didier.

DIDIER.

Quoi donc ?

ESTELLE.

Mon Dieu ! c'est assez embarrassant à expliquer, d'autant qu'on ne vous a pas prévenu, à ce que je vois... (Cherchant le regard de la marquise qui se détourne.) quoique au fond, cependant, rien de plus naturel.

DIDIER.

Que de préambules ! qu'y a-t-il ? Voyons, cousine...

ESTELLE.

Mon ami, les jeunes filles ont des caprices, vous le savez.

DIDIER.

Des caprices ?...

ESTELLE.

Ça va, ça vient, comme un écureuil dans sa cage. On n'est jamais sûr de rien avec elles... Depuis quelque temps, je voyais la nôtre inquiète, agitée... Comme je lui ai dit : « Ne te rends pas malheureuse... Si tu crains de ne pas faire son bonheur..., c'est un garçon de sens... il comprendra tout de suite. »

DIDIER, nerveux.

Mais c'est qu'au contraire, je ne comprends pas du tout, mais du tout.

ESTELLE.

Allons, mon ami, remettez-vous; vous tremblez comme la feuille de l'arbre...

LA MARQUISE, à Estelle d'une voix profonde.

Ah! je vous en prie, finissons-en.

DIDIER, s'exaltant.

Finir! quoi?... voyons... quoi?

LA MARQUISE.

Didier, mon enfant, la jeune fille que tu aimes, celle que tu as choisie, te dégage de ta parole.

DIDIER, avec un cri.

Allons donc! Qui a dit cela? Est-ce que c'est possible?... Me dégage de ma parole!... Mais, moi, j'ai la sienne et je ne la lui rends pas.

ESTELLE.

Pourtant vous êtes un homme d'honneur, monsieur le marquis, et c'est la seule façon d'agir dans cette circonstance.

DIDIER, éclatant.

Bon sang de Dieu! Qu'est-ce qui m'arrive là?

ESTELLE.

Mais ce qui est arrivé à tant d'autres, qui ne se sont pas bouleversés comme vous faites.

DIDIER, à mi-voix.

Oh! c'est affreux... Je rêve, je rêve! (A sa mère brusquement.) Tu savais ça, toi?

LA MARQUISE.

Oui...

DIDIER.

Et tu ne m'as rien dit?... Ah! c'est mal...

LA MARQUISE.

Je ne voulais pas croire... J'espérais toujours.

DIDIER.

Alors, ce départ de Nice, cette soi-disant maladie..., tout cela était convenu entre vous?

LA MARQUISE.

Mon enfant!...

DIDIER.

Non, vraiment, je ne te comprends pas... Il fallait me prévenir. Je me serais expliqué, défendu. (Se tournant vers Estelle.) Car enfin, mademoiselle, que me reproche-t-on? De quelle basse calomnie suis-je victime?

ESTELLE, innocemment.

Mais pas du tout. Il n'y a pas l'ombre de calomnie. Eh! que voulez-vous qu'on reproche à un brave garçon, un parfait gentilhomme comme vous, mon cher Didier?... Dans la noblesse de Montpellier, ce n'est qu'un cri : « Il est charmant! » Croyez-moi, mon ami, vous prenez au tragique un de ces malentendus comme il en arrive tous les jours... Pensez un peu; pour les futurs mariés, les fiançailles sont un apprentissage. On se surveille, on se guette, et naturellement, si les goûts, les caractères ne s'accordent pas... Il vaut mieux avant qu'après, hé?

DIDIER.

C'est horrible... horrible...

ESTELLE.

En définitive, qu'y a-t-il eu entre vous?... Des paroles, quelques lettres... Vous lui rendrez les siennes. (Prenant les objets à côté d'elle.) Voilà les vôtres..., sa bague... (Croyant qu'il ne comprend pas.) la petite bague que vous lui avez donnée...

DIDIER, navré, presque avec une voix d'enfant.

Oh! elle me rend ma bague!

ESTELLE, tenant toujours l'écrin et se tournant vers la marquise.

Je ne sais pas comment cela se passe à Paris, mais chez nous ces sortes d'objets ne s'achètent qu'à condition. Tous nos bijoutiers les reprennent, ils y sont habitués. (A Didier, triomphante.) Ainsi, vous voyez!

DIDIER, à sa mère, à demi-voix.

Ah! écoute, emmène-la; je crois que je vais la tuer!

ESTELLE, effarée.

Qu'est-ce qu'il dit?

DIDIER, éclatant.

Je dis que c'est une infamie, un mensonge abominable, et que je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez.

ESTELLE, suffoquée.

Par exemple! Est-ce que vous nous croiriez capables, moi, le Conseiller mon frère...

DIDIER.

Parbleu ! Vous, pauvre inconsciente...

LA MARQUISE.

Prends garde.

DIDIER.

On vous envoie parce qu'on n'a pas osé venir.

LA MARQUISE.

Mon enfant, je t'en prie.

DIDIER.

Ah ! laisse-moi... (Montrant Estelle.) Cette lâcheté de me mettre en face d'une femme ! Il savait bien lui, que je ne lui permettrai pas de finir ; que dès le premier mot, je lui aurais fendu la figure en quatre. (Il fait siffler sa badine qu'il a prise sur le piano. A Estelle.) Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en, je ne sais pas où j'en arriverais...

LA MARQUISE.

Didier.

ESTELLE, gagnant la porte.

Miséricorde !

DIDIER, jetant sa canne et s'élançant vers Estelle.

Non, non, Estelle, mon amie, ne partez pas, ne me quittez pas ainsi. (Il la ramène.) Voyons, vous êtes une bonne créature que j'aime, que je respecte, pardonnez-moi ! J'ai parlé dans la colère, on ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait... il ne faut pas m'en vouloir..., tout cela est si terrible, si imprévu... Songez donc, j'étais tout près de mon bonheur, je m'en croyais sûr ! et puis..., et puis...

L'émotion l'étouffe, la marquise se détourne et pleure.

ESTELLE, gagnée par l'émotion, essuyant ses yeux.

Mais, mon pauvre enfant, vous me retournez avec vos larmes. Vous allez me faire pleurer, moi aussi. Moi qui aime tant voir les gens heureux, tous bien ensemble. Vous comprenez, je ne serais pas venue, si je m'étais doutée... Non, la main sur la conscience, je ne croyais pas vous faire tant de peine.

DIDIER, bondissant.

De la peine ! On m'emporte mon espoir, ma joie, mon cœur, mon sang, ma vie..., tout ce que j'ai, ce qui est à moi, à moi, rien qu'à moi, on me le vole, on me l'arrache, et on appelle ça me faire de la peine.

Il rit nerveusement.

ESTELLE.

Quelle exaltation, mon Dieu !

DIDIER, la prenant violemment par le bras.

Mais, malheureuse femme, regardez donc autour de vous. Cette maison, c'est la sienne, c'est la nôtre..., ces meubles sont pour elle, nous les avons choisis ensemble..., tout est prêt, tout l'attend..., son piano..., ses livres..., et maintenant vous m'apprenez qu'elle ne veut plus, qu'elle ne viendra pas.... Mais ce n'est pas possible. Oh ! dites-moi que ça n'est pas, que ça ne peut pas être... ma mère !... Madeleine !

Il se jette sur le divan où il étouffe ses cris, ses sanglots dans les coussins.

ESTELLE, bas, épouvantée.

Mais c'est un accès, un véritable accès ! (La silhouette d'Hornus se dresse au fond sur le perron.)

LA MARQUISE, poussant doucement Estelle vers la porte.

Allez, allez..., laissez-le....

ESTELLE.

Ah ! mon Dieu... et quand je pense que notre pauvre Madeleine... (Elle s'en va les bras au ciel, en causant avec Hornus.)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DIDIER

Didier sanglote sur le divan. Sa mère s'est rapprochée et le regarde, très tendre. Un temps. Puis il se redresse, reste assis, passant sa main sur ses yeux comme s'il sortait d'un lourd sommeil.

DIDIER, regardant autour de lui.

Elle est partie ?

LA MARQUISE.

Oui... Je n'ai pas osé la retenir, tu étais tellement hors de toi...

DIDIER.

Bien, bien ; cela est mieux ainsi.... Nous n'aurions pas pu parler devant elle... (Il se lève, marche de long en large, enfin s'arrête devant sa mère.) Voyons, le motif ? le vrai motif de ce refus, tu le connais, n'est-ce pas ? tu vas me l'apprendre ?

LA MARQUISE.

Mais, mon pauvre enfant, je ne crois pas qu'il y ait autre chose que ce qu'on t'a dit..., un caprice de jeune fille. C'est si obscur, si fermé, ces petits êtres.

DIDIER, d'un geste plutôt que des lèvres.

Non.

LA MARQUISE.

Ou encore le scrupule d'un cœur honnête qui ne s'est pas senti à l'unisson avec le tien ; peut-être qu'elle a craint de ne pas t'aimer assez.

DIDIER.

Alors pourquoi voulait-elle de moi ? Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait ; pourquoi me l'a-t-elle écrit ? J'ai là ses lettres, son portrait. (Il ouvre son portefeuille et en tire les objets, nerveusement, à mesure.) Tiens, regarde ; et au bas du portrait, ce qu'elle a signé de sa main... Lis... lis tout haut, que je l'entende...

LA MARQUISE, lisant.

« A Didier, pour la vie. »

DIDIER.

Elle m'aurait donc menti ? (Il lui arrache le portrait.) Avec ces yeux-là, si francs, si droits, cette bouche jeune et bonne... Des yeux de mensonge, ça ? Allons donc ! (Baisers frénétiques au portrait.) Tu connais Madeleine comme moi, ma mère ; tu la sais incapable d'un caprice aussi lâche, aussi cruel. Donc, pas de caprice avec elle, mais plutôt quelque triste mystère de famille qu'on m'a toujours caché, et que je saurai bien éclaircir.

LA MARQUISE, feignant la surprise.

Un mystère ?

DIDIER.

Sais-tu, là, tout à l'heure, au milieu de mon désespoir..., cette pensée m'est venue qui a

séché mes pleurs et m'a mis debout tout de suite...

LA MARQUISE, tremblante.

Quoi donc ?

DIDIER.

C'est qu'il y avait peut-être, sur le nom que je porte, une tare, un déshonneur...

LA MARQUISE.

Oh ! mon enfant, que vas-tu supposer là ?

DIDIER.

Mais je suppose tout et tu ne dois pas m'en vouloir. Comprends donc qu'en dehors de la blessure faite à mon cœur, il y a pour toi, comme pour moi, dans cette rupture, une atteinte à l'honneur du nom, de la famille ; il faut bien que je cherche. Au risque de nous affliger, de nous meurtrir ! (La rapprochant de lui, et de très près, tout bas.) Dis-moi, dis...

LA MARQUISE.

Que veux-tu que je te dise ?

DIDIER.

Ce que tu sais... Va ! si cruelle que soit la confiance, après ce que je viens de subir, je peux tout entendre.

LA MARQUISE.

Je t'assure...

DIDIER.

Pour l'amour de ton fils, réponds-moi, je te supplie de me répondre...

LA MARQUISE, à voix basse.

Parle... je répondrai.

DIDIER.

Mon père, ce pauvre être que je n'ai jamais fait qu'entrevoir de loin en loin, couché, anéanti...

LA MARQUISE.

Hé bien !

DIDIER.

Avant que la maladie le terrassât, est-ce qu'il n'aurait pas eu dans sa vie une faiblesse... une...

LA MARQUISE, ne le laissant pas finir.

Tais-toi, Didier ! Ton père a été le plus loyal soldat, le plus noble et le plus fier des hommes..., rien dans son existence contre le devoir, contre l'honneur. Ça, je te le jure ; je te le jure.

DIDIER.

Ah ! quel bien tu me fais. (Il s'écarte d'un pas en s'essuyant le front.)

LA MARQUISE, à part.

Il ne m'a rien demandé, à moi... Pas même effleurée d'un soupçon... Ah ! le noble enfant.

DIDIER, revenant vers sa mère.

Ainsi, c'est un outrage sans raison qu'on nous fait.

LA MARQUISE, timidement.

Un outrage ?

DIDIER.

Et le plus sanglant... Tu ne trouves pas ?

LA MARQUISE.

Non.

DIDIER, bondissant.

Comment ?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire... je ne crois pas qu'on ait eu l'intention de t'outrager.

DIDIER.

Qu'est-ce qu'il te faut, alors?... Ah! tiens, les mères, vous êtes toutes les mêmes... Ainsi, toi, mes cris ont pu t'émouvoir tout à l'heure, tu as pleuré de me voir pleurer. Mais au fond, je suis sûre que tu es contente... Oui, oui, tu es contente... Je ne m'en vais pas, tu me gardes!

LA MARQUISE.

Méchant.

DIDIER.

Eh bien! garde-moi, mais tu ne m'empêcheras pas d'accomplir mon devoir. (Il prend son chapeau et sa canne.)

LA MARQUISE.

Didier, où vas-tu? que vas-tu faire?

DIDIER.

N'aie pas peur, rien que de très simple et de très sensé; il y a un tuteur, un responsable. C'est avec lui que je vais m'expliquer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HORNUS, qui est entré sur les derniers mots.

HORNUS, à Didier.

Il t'enverra coucher, le responsable; et, à sa place, je n'hésiterais pas.

DIDIER, courant à lui.

Ah! Hornus, c'est toi... Tu sais ce qui m'arrive, tu sais ce qu'ils me font.

HORNUS.

Oui; et je sais aussi que tu vas faire une sottise.

DIDIER.

Vraiment?

HORNUS.

Tu prétends demander raison à ce monsieur... Remarque qu'il ne m'est pas sympathique, le justiciard... Mais en définitive, tu ne peux pas lui couper les oreilles parce que sa pupille ne t'aime pas.

DIDIER.

Ce n'est pas vrai, elle m'aime... Je te dis qu'elle m'aime. (A sa mère.) Tu le sais, tu l'as vu. Elle me l'a écrit, juré... Car ne vous y trompez pas, c'est une passionnée, sous cet air de réserve, celle qui paraphe son portrait d'une déclaration aussi brûlante.

HORNUS, l'interrompant.

Alors, c'est qu'elle t'aimait et qu'elle ne t'aime plus.

DIDIER.

Mais, pourquoi?

HORNUS.

Pauvre petit! tu en es là?... Tu demandes pourquoi au cœur de la femme...

DIDIER, avec un cri de larmes.

Mais moi, je n'ai rien fait.

HORNUS.

C'est le secret de cette enfant... Il n'y a qu'elle qui pourrait te répondre, et encore.

DIDIER.

Hé bien ! nous allons voir ce qu'elle me répondra... (Effroi de la marquise, Hornus la rassure d'un geste. Didier embrassant sa mère sur le front.) Au revoir, mère.

HORNUS, le retenant par le bras.

Dis donc, petit, prends garde... Quand on a reçu un congé aussi brutal que le tien, s'en aller geindre, réclamer, demander pourquoi l'on ne vous aime plus, ce n'est pas une démarche bien digne... (Mouvement de Didier.) ni le vrai moyen de se faire aimer.

DIDIER.

Je te répète, Hornus, ce que j'ai dit à ma mère. Madeleine n'est pour rien dans tout ceci. Je la sens victime comme moi, prise au même piège... et, tu viens d'en convenir, c'est par elle seule que je puis découvrir la vérité.

LA MARQUISE.

Tu ne la verras pas, mon pauvre enfant, on ne te la laissera pas voir.

DIDIER.

Par exemple ! mais je défoncerai les portes, je mettrai le feu à la maison. Il faudra bien qu'elle sorte, que je la voie.

HORNUS.

En effet, le feu à la maison... ce serait un moyen... Seulement elle n'est pas chez elle.

Qui te l'a dit ?

DIDIER.

HORNUS.

Mademoiselle Estelle, tout à l'heure, en la raccompagnant.

DIDIER.

Ils l'ont fait partir ?

HORNUS.

Non ! Mais pour éviter tes poursuites, elle s'est réfugiée chez les Dames-Bleues, dans son ancien couvent.

DIDIER.

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Tu vois donc bien que c'est elle qui ne veut plus de ce mariage.....

HORNUS.

A son âge, au temps où nous vivons, une jeune fille ne se laisse pas enfermer de force.

DIDIER, accablé.

Oh ! que c'est cruel..... S'enfermer contre moi, contre mon amour..... Qu'elle ait fait cela, elle !..... elle !..... (Il se laisse tomber sur le divan.)

LA MARQUISE.

Ne te désole pas, mon chéri..... Ce n'était pas la femme qu'il te fallait, tu le vois bien..... Nous t'en trouverons une autre plus digne de toi.

DIDIER, d'une voix profonde.

C'est celle-là que j'aime, ma mère. C'est celle-là que je voulais... D'ailleurs (Sourire navré.), si tu m'en

trouvais une autre, comme tu dis, es-tu bien sûre que je ne serais pas reçu par le même affront?

LA MARQUISE.

Pourquoi? Quelle idée?

DIDIER.

Ah! mes amis, mes amis, que je suis malheureux!

HORNUS.

Enfin, tu ne vas pas te casser la tête parce qu'une petite fille n'aura pas voulu de toi. Voyons, tu n'es pas seul; tu as ton vieil Hornus, tu as ta mère... et veux-tu que je te dise? Nous ne sommes vraiment aimés que par nos mères. Ça a l'air d'une romance, ce que je te dis là, et pourtant c'est l'expérience de toute une existence d'homme que je te livre. Il n'y a que la mère qui nous aime. Ah! pourquoi meurent-elles avant nous.

DIDIER.

Ne parle pas de l'amour, Hornus; tu ne le connais pas, et tu t'en vantes.

HORNUS, gêné.

C'est vrai. Je ne le connais pas. Mais que diable! il n'y a pas que l'amour au monde. Il y a la fierté, la dignité. Allons, Didier, il faut en finir avec cette histoire. On t'a rendu ta bague, tes lettres; renvoie-lui les siennes, rends-lui son portrait et qu'il n'en soit plus question.

DIDIER, bondissant.

Son portrait?... Jamais de la vie.

Il le ramasse sur le meuble avec les lettres.

HORNUS.

Que comptes-tu en faire?

DIDIER.

Je ne sais pas. On verra bien.

LA MARQUISE.

Mon fils.

HORNUS.

Nous n'avons rien à craindre, madame, Didier est un honnête homme.

DIDIER.

Laisse-moi donc tranquille ; à toujours me parler de dignité, d'honnêteté. Je ne suis pas un philosophe, comme Hornus, ni un ange comme toi, ma mère. Je suis un pauvre passionné qu'on trompe, qu'on vole, et qui ne cherche qu'à se venger. (Regardant le portrait.) « A Didier pour la vie. » C'est écrit, de sa main. Hé bien ! si elle veut le ravoir, son portrait, j'y mets une condition : c'est que je ne le rendrai qu'à elle, et lorsque je l'aurai entendue, de sa bouche, me dire bien en face : « Je ne vous aime plus, je reprends ma parole, je ne vous aime plus ! »

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas possible, mon ami.

HORNUS, vivement.

Pardon, madame, ce qu'il demande là me

semble juste, et je crois pouvoir l'obtenir.
(A Didier.) C'est une entrevue avec Madeleine que tu
veux, n'est-ce pas?

DIDIER.

Oui, mais rien que nous deux, nous deux
seuls.

HORNUS.

Bien! Et si, après votre explication, elle te
déclare qu'elle ne t'aime plus...

DIDIER.

Si ce qu'elle a signé elle-même, elle le rétracte
elle-même, alors je lui rends tout ce que j'ai
d'elle, son portrait, ses serments, et je la laisse
libre de sa volonté.

HORNUS.

Sur l'honneur, Didier?

DIDIER.

Sur l'honneur, Hornus!

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le couvent des Dames-Bleues.

Une cour avec galerie de cloître ancien. Un parterre de roses. Des bancs. C'est l'après-midi d'un beau jour de mai. Dans le fond, à demi cachée par les roses, une novice s'active à faire un bouquet. Silence recueilli où ne s'entend que le cliquetis des grands ciseaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS, LA SŒUR TOURIÈRE, venant tous les trois par la droite. Au fond, NOËLIE, en tenue de novice, cueillant des roses.

LA SŒUR TOURIÈRE, à Didier et Hornus.

Si ces messieurs veulent attendre ici un moment, je vais prévenir notre mère.

Elle remonte par la gauche sous la galerie.

SCÈNE II

HORNUS, DIDIER, NOËLIE dans le fond.

HORNUS.

Eh bien, nous y voilà... tu es content?

DIDIER, bas.

Hornus, j'ai peur.

HORNUS.

Laisse donc, c'est ici comme à la bataille. Tu

connais ça... toujours un petit frisson pour commencer, et après le premier coup de feu...

DIDIER.

Tu crois qu'on me permettra de la voir ?

HORNUS.

C'est convenu avec la Supérieure.

DIDIER.

Elle a peut-être changé d'avis ?

HORNUS.

Non. Je te répète que c'est une femme très droite et très sûre, sa parole vaut la parole d'un brave homme.

DIDIER.

Et Madeleine est-elle prévenue ?

HORNUS.

Pas encore.

DIDIER.

Ah ! mon Dieu, si elle allait ne pas vouloir ?

HORNUS.

Ne t'inquiète donc pas. La Supérieure s'est chargée de tout ; seulement tu sais ce que tu m'as promis. Je me suis engagé pour toi.

DIDIER.

Ne crains rien.

HORNUS.

Pas de scène comme avec la cousine..., sois calme.

DIDIER, sûr de lui.

Oh ! ça...

HORNUS.

C'est que je te connais, mon Diable..., une fois sorti de ta boîte...

DIDIER.

Non! non! Je réponds de moi.

HORNUS, regardant le cloître.

Est-ce joli toutes ces roses dans ces vieilles pierres..., et quel recueillement, quelle douceur!

DIDIER.

Oui, c'est ici qu'elle a grandi, qu'on l'a élevée à tromper, à mentir. (Le poing levé, en menace.) Ah! maison maudite... Je voudrais qu'il ne restât pas de toi une pierre debout.

HORNUS.

Eh bien! merci, si c'est comme cela que tu commences.

LA TOURIÈRE, apparaissant sous la galerie à gauche.

Madame la Supérieure prie ces messieurs d'entrer chez elle un instant.

Hornus et Didier suivent la sœur par la galerie de gauche.

SCÈNE III

NOËLIE, puis MADELEINE

NOËLIE.

Là!... je crois que j'en aurai assez pour fleurir le maître-autel.

Elle s'assied à côté de ses fleurs sur un banc.

MADELEINE, debout derrière elle, un livre sous le bras et sans la reconnaître.

Voulez-vous que je vous aide à faire vos bouquets, ma sœur?

NOËLIE.

Bien volontiers, mademoiselle.

MADELEINE, tressaillant.

Ah! mon Dieu, cette voix... (Noëlie se retourne.)

Est-ce possible?

NOËLIE, très calme, sourire triste.

Bonjour, Madeleine... Je savais que vous étiez ici pour quelque temps; la Supérieure me l'avait dit, seulement j'étais en retraite, voilà pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrées.

MADELEINE.

Mais moi, je ne me doutais pas... Quelle surprise!... Personne ne m'avait dit...

NOËLIE.

Personne ne pouvait vous parler de Noëlie, ici on ne sait pas ce que c'est... Cette pauvre Noëlie, vous vous la rappelez?... Bien enfant, bien frivole, mais pas méchante... oh! ça, non..., pas méchante... Eh bien, c'est fini, il n'y a plus de Noëlie... Pour tout le monde je suis la « postulante », en attendant de m'appeler sœur Marie-Thérèse.

MADELEINE.

Ma pauvre amie!... mais que s'est-il donc passé? moi qui vous croyais si heureuse.

NOËLIE.

Je suis très heureuse, Madeleine. Par exemple,

depuis vous, j'en ai eu, de mauvais jours, je l'ai bue jusqu'à la lie toute la misère humaine : lâchetés, trahisons, mensonges... Si vous saviez... si je pouvais vous dire... mais mon malheur est trop laid, je ne peux pas en parler, même à une amie comme vous... Ah ! l'horreur... Enfin laissons cela. Maintenant Dieu m'a prise... je suis bien... Faisons mes bouquets, voulez-vous ?

MADÉLEINE, assise à côté d'elle et travaillant.

Moi aussi, j'ai eu de la peine.

NOËLIE.

Vous ne vous êtes pas mariée non plus ?

MADÉLEINE.

Non, au dernier moment, cela n'a pas pu se faire.

NOËLIE.

Est-ce singulier, cette analogie de nos deux existences. (Baissant la voix.) Comme les hommes sont menteurs, dites, comme ils sont lâches!... Il vous a laissée?... Il n'a plus voulu, le vôtre aussi ?

MADÉLEINE.

Oh ! non... moi, ce n'est pas cela... mon tuteur s'est opposé... c'est moi-même qui n'ai pas voulu.

NOËLIE.

Vraiment?... Pauvre monsieur Didier, qu'il a dû souffrir!... Mais comment avez-vous pu, vous qui êtes si bonne?...

MADELEINE.

Ce n'est pas ma faute, allez... un obstacle, un obstacle insurmontable... le père de Didier était fou... on nous l'avait toujours caché... et fou dans des conditions telles que le fils infailliblement...

NOËLIE.

Ah ! le malheureux.

MADELEINE.

Cela m'a causé un profond chagrin.

NOËLIE.

Et alors, comme vous l'aviez souvent dit, vous êtes venue vous réfugier dans votre ancien couvent.

MADELEINE.

M'abriter, me recueillir quelques jours. Tous mes souvenirs sont ici, je revis toute mon enfance... J'aime surtout ce petit cloître. L'après-midi, pendant la classe de chant, je viens m'asseoir sur ce banc avec un livre... Elle n'est pas commencée encore ?

NOËLIE.

La classe de chant?... Non, pas encore, je ne serais pas là..., c'est moi qui la fais... On m'a mise à ça et à la chapelle.

MADELEINE.

Oh ! je vous dois de bonnes heures... La fraîcheur de ces voix de fillettes me berce, m'apaise. C'est un repos béni... Il me semble que je n'ai plus de peine. (Un silence. Les deux jeunes filles continuent à faire leurs bouquets.)

NOËLIE, voix profonde.

Oh! la paix du cloître, il n'y a pas d'autre asile..., d'autre refuge contre la vie, la triste, la cruelle vie. Certes, j'ai été bien frappée, bien meurtrie... Hé bien! tout à l'heure, en coupant mes roses, je songeais comme tout cela est loin et vague... De ma douleur je n'ai plus qu'un engourdissement.

MADELEINE.

Vous ne regrettez rien du monde?

NOËLIE, vivement.

Rien.

MADELEINE.

Vous êtes complètement heureuse?

NOËLIE.

Complètement, non. Je ne suis encore que postulante. Mon bonheur ne sera complet que lorsque j'aurai prononcé mes vœux.

MADELEINE.

Ce sera, quand?

NOËLIE.

Oh! quand notre mère voudra. Elle dit que je suis trop jeune, qu'il faut attendre..., encore attendre! (Avec passion.) Oh! le jour de ma prise de voile, ce jour-là, oui, je serai tout à fait heureuse.

MADELEINE.

Je voudrais avoir le courage de faire comme vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESTELLE, LE CONSEILLER

ESTELLE, se retournant comme pour parler à quelqu'un.

Je la vois, merci. (S'approchant du banc où travaillent les deux jeunes filles.) Madeleine... Hé adieu, ma toute belle.

MADELEINE, se levant, très surprise.

Tiens, vous voilà? (Elles s'embrassent.)

LE CONSEILLER.

Bonjour, petite cousine.

MADELEINE, un peu effrayée.

Vous aussi? Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce qui se passe?

LE CONSEILLER.

J'allais vous le demander.

ESTELLE.

Nous avons reçu une convocation de la Supérieure.

MADELEINE.

Je ne sais pas, elle ne m'a rien dit... Je vais toujours la prévenir.

LE CONSEILLER.

On y est allé, cousine.

MADELEINE.

Alors, asseyez-vous un moment.

ESTELLE, épanouie.

Ah! qu'il fait bon ici..., c'est frais..., ça embaume.

MADELEINE, à demi-voix, à cause de la novice qui ramasse ses bouquets.

Et de là-bas, rien de nouveau? Personne n'est venu?

ESTELLE.

Non, personne.

MADELEINE.

Pas de lettre non plus?

ESTELLE.

Non.

MADELEINE.

Ah! tant mieux.

ESTELLE.

Hier, en allant à l'audience chercher le Conseiller mon frère, j'ai croisé le landau de la marquise..., nous avons échangé un salut un peu froid... mais très correct.

LE CONSEILLER.

Je crois maintenant que c'est une affaire jugée.

ESTELLE.

Il ne faut plus penser à tout cela, chère mignonne,

MADELEINE.

Ah! je voudrais bien; mais c'est comme une pierre que j'ai sur le cœur..., l'idée que ce pauvre garçon se désole à cause de moi...

ESTELLE, émue.

C'est vrai qu'il me faisait peine, chez lui, l'autre jour...

LE CONSEILLER, entre ses dents, furieux.

Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

ESTELLE, qui le guette, se reprenant vite.

Seulement Parisien, vous savez, et si volage, oubliant si vite.

LE CONSEILLER, à la novice qui s'en va emportant ses bouquets.

Je vous en prie, ma sœur, ne vous en allez pas... si c'est notre présence...

NOËLIE.

Non, non, mes bouquets sont finis, je les porte à la chapelle. (Elle disparaît par le fond.)

SCÈNE V

LES MÊMES moins NOËLIE

ESTELLE, bas à son frère.

Tu l'as reconnue?

LE CONSEILLER.

Mademoiselle Mèrès.

MADELEINE.

Oui... Vous savez pourquoi elle est entrée aux Dames-Bleues?

ESTELLE.

Un coup de tête..., mariage rompu..., une histoire un peu comme la vôtre, avec cette différence que c'est le fiancé qui n'a plus voulu.

MADELEINE.

Mais la raison de cette rupture, la connaît-on?

ESTELLE, roulant des yeux de mystère.

Une aventure scandaleuse arrivée à la mère

autrefois... toute la ville s'en était occupée... et alors vous comprenez...

MADELEINE.

Cependant elle n'y était pour rien, elle.

ESTELLE.

Dieu! non, la pauvre petite.

LE CONSEILLER.

Mais allez donc épouser la fille d'une mère pareille!

MADELEINE.

Et vous trouvez ça juste, vous, que les enfants soient responsables des fautes de leurs parents?

ESTELLE.

Effectivement... il y a là quelque chose...

LE CONSEILLER, interrompant.

Juste ou non, c'est la loi et il faut la subir. Elle l'a si bien compris, la pauvre fille, qu'elle est venue s'enfermer ici, plutôt que de s'exposer à de nouveaux refus, de nouvelles humiliations.

MADELEINE.

Ah! vous avez beau dire, mon tuteur; on éprouve devant cela un sentiment de pitié, de révolte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, HORNUS arrivant par la galerie de gauche.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur le Conseiller, je suis votre servante.

ESTELLE, se levant.

Ah! voilà ma mère. (Mouvement de stupeur à la vue d'Hornus, qui salue froidement.)

LA SUPÉRIEURE, à Estelle.

Restez, je vous en prie, mademoiselle. (Montrant le fond.) Nos petites fauvettes de la classe de chant n'ont pas encore commencé leur ramage, nous serons bien ici pour causer... Vous connaissez monsieur Hornus, je n'ai pas besoin de vous le présenter. (A Madeleine.) Toi, ma petite fille, laisse-nous, un moment; mais ne t'éloigne pas trop, nous aurons besoin de toi... Oh! ce n'est pas la peine de t'émouvoir. Tu sais que nous t'aimons tous, que tous nous te voulons heureuse... (L'embrassant au front.) Va, mon enfant, va; je t'appellerai. (Madeleine s'éloigne par la droite.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MADELEINE

LA SUPÉRIEURE, à Hornus.

Mettez-vous là, mon cher Hornus (Hornus s'incline, elle-même s'assied.), et venons au fait tout de suite... (S'adressant au conseiller et à sa sœur.) Monsieur le marquis d'Alein, quoique vous ayez pu lui dire, demeure convaincu qu'on fait parler et agir Madeleine contre sa volonté (Mimique indignée d'Estelle.), il désire avoir avec elle...

HORNUS

Elle seule.

LA SUPÉRIEURE.

Un entretien définitif où elle lui signifiera ses sentiments. A cette condition, il se résigne, accepte la rupture et rend les gages d'affection qu'on lui a confiés. Est-ce bien cela, monsieur Hornus ?

HORNUS.

Parfaitement.

LA SUPÉRIEURE.

Il m'a semblé que c'était le moyen de sortir d'une situation délicate, pénible pour tous. Mais avant d'en parler à Madeleine, j'ai voulu avoir votre avis.

LE CONSEILLER.

Permettez-moi de vous dire d'abord, madame la Supérieure, combien je regrette de vous voir mêlée à ces tristes débats de famille.

LA SUPÉRIEURE.

Et pourquoi, monsieur de Castillan ? Remarquez que j'en suis un peu, de vos deux familles ; très ancienne amie de monsieur Hornus, qui représente ici le marquis d'Alein, j'ai eu près de moi pendant dix ans mademoiselle de Rémondy. Je l'ai élevée, lui ai tenu vraiment lieu de mère... il me semble que ma place est toute naturelle dans cet arbitrage familial.

LE CONSEILLER.

Si j'ai regretté de vous y voir, madame, c'est que, malgré toute ma déférence, je suis obligé d'opposer un refus formel à ce que vous nous demandez. Cette entrevue n'est pas possible.

LA SUPÉRIEURE.

Et la raison?

LE CONSEILLER.

L'accueil fait à ma sœur l'autre jour

ESTELLE.

Vous ne vous imaginez pas, ma mère... Une violence... un délire!... Voyons, monsieur Hornus, vous étiez là; et ma démarche n'avait rien que de naturel, en somme.

HORNUS, ironique, se tournant vers la Supérieure.

Oh! très naturel; on venait surprendre ce pauvre garçon en plein bonheur, lui annoncer brusquement une rupture dont on ne lui donnait même pas le motif.

LE CONSEILLER.

Vous nous aviez priés de le taire, le motif.

HORNUS.

Vous savez bien que vous n'en aviez pas.

LE CONSEILLER.

Pourtant, le fait est incontestable. Le père de M. le marquis d'Alein a été fou, un fou dangereux, isolé pendant plus de quinze ans.

HORNUS.

Dès le premier jour, monsieur, nous avons épuisé cette discussion. Oui, la maladie a existé, mais sans hérédité possible, puisque l'enfant....

LE CONSEILLER, l'interrompant.

Hé, monsieur, l'enfant est aussi déséquilibré

que le père.... Si nous prenions tous les actes de sa vie....

HORNUS.

Je vous défie bien de trouver dans la vie de Didier autre chose que de la bonté, de la vaillance.

LE CONSEILLER.

Voyons, voilà un fils de veuve, un fils unique, qui, pendant son année de service obligatoire et sans le moindre goût pour le métier de soldat, part en Tunisie, comme volontaire.

ESTELLE.

Si cela n'est pas de la fêlure!

LE CONSEILLER.

Il fait la campagne, on le nomme officier; immédiatement il démissionne.

HORNUS.

Puisqu'il n'aimait pas le métier....

LE CONSEILLER.

Pourquoi est-il parti?

HORNUS.

On manquait d'entrain dans son régiment. Didier portait un beau nom, il a voulu donner l'exemple. Vous pouvez appeler cela démence, nous disions héroïsme autrefois.

ESTELLE.

Enfin, monsieur, depuis deux ans que le marquis d'Alein habite notre pays, ses excentricités y sont fameuses. Je ne sais si vous connaissez l'histoire de son garde-chasse.

HORNUS.

Sautecœur? oui, je la connais.

LE CONSEILLER, à la supérieure.

Figurez-vous, ma mère, une famille de bandits, vermine de prisons, braconniers et pillards de père en fils.... Eh bien, c'est un de ces Sautecœur que le marquis vient de prendre pour garder ses bois. Est-ce de l'héroïsme cela, monsieur?

HORNUS.

Ce n'est pas de la folie non plus.... essayer de rompre une hérédité de misère et de honte! Utopie si vous voulez; et encore, je n'en suis pas sûr.

LE CONSEILLER.

Je ne parle pas des duels, des paris extravagants.

ESTELLE.

A Nice, cette mascarade sous le balcon de sa fiancée..., cet hôtel pris d'assaut devant la foule.

LE CONSEILLER.

Un frénétique, un casse-cou, je vous dis.

HORNUS.

Non, monsieur le Conseiller..., un jeune homme!... ce qui devient très rare aujourd'hui.

LE CONSEILLER.

Attendez-le un peu, votre jeune homme, vous m'en donnerez des nouvelles.

ESTELLE.

Je vous assure, monsieur Hornus, que l'autre

jour à Colombières j'ai eu un fou en face de moi, un fou à faire peur.

HORNUS, souriant.

Mais c'est l'amour, cela, ma pauvre demoiselle, l'enragement d'un cœur passionné à qui l'on vient d'enlever ce qu'il aime.

ESTELLE.

Hé bien, si c'est cela l'amour, c'est effrayant.... Mais je ne veux pas le croire.

Elle se tourne vers la Supérieure.

LA SUPÉRIEURE, décroisant ses mains avec un bon sourire.

Ce n'est pas moi qui vous renseignerai.

HORNUS, gaiement.

Le fait est que nous formons ici un singulier tribunal pour juger ces questions de mariage et d'amour. (A la Supérieure.) Vous qui n'êtes qu'à Dieu, ma mère..., moi, un vieux garçon, très vieux.... Mademoiselle de Castillan qui me paraît tout ignorer de l'existence.

ESTELLE, indignée.

Mais le Conseiller mon frère a été fiancé, lui, marié.

HORNUS, bas.

Et même veuf.

ESTELLE.

Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

HORNUS.

En effet, on ne s'imagine pas M. le Conseiller....

LE CONSEILLER.

Le mariage est pour moi un engagement sérieux, qui ne comporte pas d'exaltation romanesque. Du reste, il ne s'agit plus de mariage ici. La décision de Mademoiselle de Rémondy est absolue à ce sujet; nous ne nous occupons que du plus ou moins d'opportunité d'une entrevue...

HORNUS, vivement.

Qu'il est de toute justice de nous accorder.

LE CONSEILLER.

Ce n'est pas mon sentiment.

HORNUS.

Alors, vous donnez raison à toutes nos méfiances, puisque vous craignez de mettre en présence nos jeunes gens.

LE CONSEILLER.

Nous sommes au-dessus de vos méfiances.

ESTELLE, majestueuse.

A cinq cents pieds au-dessus.

LA SUPÉRIEURE.

En tout cas, on pourrait toujours consulter Madeleine.

LE CONSEILLER, avec hésitation, les lèvres serrées.

Madeleine n'est pas majeure et ne saurait agir sans l'assentiment de son tuteur; mais enfin, comme il vous plaira, madame la Supérieure.

LA SUPÉRIEURE, appelant.

Madeleine! Madeleine!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE apparaissant par la galerie à droite.

LA SUPÉRIEURE.

Viens ici, ma fille, et parle-nous bien à cœur ouvert.

MADELEINE.

Oh! mon Dieu..., que veut-on encore de moi?

HORNUS.

Une chose bien simple, mademoiselle... Didier demande à vous revoir.

MADELEINE, effrayée.

Oh! non...

HORNUS.

Pas longtemps... Juste assez pour vous entendre dire que vous ne l'aimez plus.

MADELEINE.

Non, pas cela..., je vous en prie..., jamais..., je ne pourrais pas.

HORNUS.

Enfin, puisque vous ne voulez plus de lui, le pauvre enfant, puisque vous lui reprenez votre amour...

MADELEINE.

Mais je n'ai pas dit..., ou du moins, c'est bien malgré moi; j'ai été assez malheureuse de ce qui arrive...

HORNUS.

Rien ne s'est fait sans votre consentement.

C'est vrai.

MADELEINE.

HORNUS.

Eh! bien, donnez-lui-en l'assurance, il ne demande que cela.

MADELEINE.

C'est au-dessus de mes forces.

HORNUS.

Pourtant, mademoiselle, il faut avoir le courage de ses actes. Qu'avez-vous à craindre d'un bon et loyal garçon, qui vous respecte et qui vous aime de tout son cœur?

MADELEINE.

Je ne peux pas lui dire la cause de mon refus, il faudrait mentir. (A la Supérieure.) Non, non, ma mère; je vous en prie, je vous en prie!

LA SUPÉRIEURE.

Malheureusement, ce jeune homme a ton portrait, tes lettres, et c'est à toi seule qu'il veut les rendre.

MADELEINE.

Hé bien, mais qu'il les garde. Je ne lui réclame rien; trop heureuse si ce souvenir pouvait le consoler du mal bien involontaire que je lui cause.

HORNUS, à part

Tiens! tiens!... mais bravo.

ESTELLE, avec élan.

En effet, nous n'y pensions pas, personne; voilà qui arrangerait tout.

LE CONSEILLER, nerveux.

Sans doute... qui arrangerait tout..., mais un jour peut venir où notre cousine serait gênée de savoir ce portrait, avec la dédicace qui l'accompagne, aux mains de son ancien fiancé.

MADELEINE.

Pourquoi?

LA SUPÉRIEURE.

On suppose le cas, mon enfant, d'un nouveau parti se présentant pour toi.

HORNUS, regard au Conseiller.

Peut-être est-il déjà en route, ce nouveau parti... et c'est justement ce que Didier ne veut pas admettre.

LE CONSEILLER.

Comment cela?

HORNUS.

Tant que mademoiselle de Rémondy ne lui aura pas exprimé sa volonté, il la considère comme engagée avec lui et ne laissera personne toucher à son bien, je vous en réponds.

LE CONSEILLER.

Quelle folie!

HORNUS.

La folie de l'amour, vieille comme le monde... De celle-là, oui, le pauvre enfant est frappé, à fond et cruellement.

LE CONSEILLER.

Donc, si je comprends bien, voilà une jeune fille qui ne pourra plus se marier sous peine d'un éclat, d'un scandale...

MADELEINE.

Il n'y aura pas de scandale, mon tuteur. Dès ce moment, ma résolution est prise. Je ne me marierai jamais.

LA SUPÉRIEURE, gaiement.

En voilà, du nouveau!

MADELEINE

Je suis rentrée dans ce couvent, et je suis décidée à n'en plus sortir.

ESTELLE, vivement.

Ah! mais non, par exemple.

HORNUS, à part.

Elle est sincère au moins celle-là.

LA SUPÉRIEURE, à Estelle.

Rassurez-vous, mademoiselle, les vocations chez nous ne se décident pas aussi vite. (A Madeleine.) Tu comprends bien, ma chère petite, que je ne peux pas, pour le moment, prendre ta parole au sérieux. Nous aurions trop l'air de nous tourner vers le bon Dieu pour nous sortir d'embaras. Seulement, il est temps d'en finir... Voyons, il est bien convenu, n'est-ce pas, que tu ne veux plus ce mariage?

MADELEINE, nerveuse.

Non, ma mère, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire. Il me semble bien, au contraire, que cette union me convenait, que nous aurions pu être heureux ensemble; mais on m'a dit, on m'a fait

comprendre que ce n'était pas possible, on m'a montré un avenir si sombre, si effroyable...

HORNUS, violemment.

On vous a trompée, je vous le jure... Oh! chère petite Madeleine, dire que vous avez eu ce bonheur, que Dieu vous a fait cette grâce de trouver ce qui est si rare aujourd'hui, ce que vous ne rencontrerez plus jamais peut-être, l'amour dans le mariage, et le vrai, le grand amour, jeune, charmant, passionné, fidèle..., ce rêve de l'honnête femme, vous le teniez, et vous le laissez fuir!

LA SUPÉRIEURE, souriant.

Ah! mon Dieu, mon cher Hornus, mais je ne vous reconnais plus... Tant de flamme, de véhémence!...

ESTELLE.

Quelques prédicateurs de ce genre, les couvents seraient vite déserts.

LE CONSEILLER, à Madeleine.

Des phrases, mon enfant, rien que des phrases; et au bout de tout cela l'existence de la marquise d'Alein, quinze ans de martyre et de larmes dans l'épouvante et la solitude.

LA SUPÉRIEURE.

Le fait est que c'est bien terrible aussi. (Serrant Madeleine contre elle.) Chère fille.

LE CONSEILLER.

Mais son tuteur était là, madame, et si mon affection n'avait pas suffi à l'éclairer, j'étais bien

décidé à employer contre ce mariage toute l'autorité que me donne la loi encore pour quelque temps.

LA SUPÉRIEURE.

Alors, mon enfant, tu n'as plus qu'une chose à faire... Accorde à ce malheureux, car il est vraiment à plaindre...

HORNUS.

Oh ! oui, bien à plaindre.

LA SUPÉRIEURE.

Accorde-lui les cinq minutes qu'il te demande, aie ce courage, et vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

LE CONSEILLER.

En y songeant, ma foi, c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple.

HORNUS, railleur.

Voyez, M. le Conseiller lui-même est de cet avis, maintenant.

MADELEINE, après un silence.

Je recevrai ce jeune homme quand vous voudrez, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Mais tout de suite.

MADELEINE, surprise.

Comment ?

LA SUPÉRIEURE.

Il est là... chez moi..., il attend.

MADELEINE

Soit, je suis prête

LA SUPÉRIEURE.

(Elle sonne deux coups à la cloche pendue sous l'un des arceaux, puis s'adressant à Hornus et aux autres.) Nous allons entrer à côté, dans le parloir, si vous voulez bien. (A la Sœur tourière qui est venue à l'appel de la cloche.) Dites à la personne qui est chez moi de se rendre ici, dans le cloître.

ESTELLE, bas, au Conseiller.

Je trouve ma mère bien imprudente... Voyez-vous qu'il lui vienne un de ses accès!

HORNUS, comiquement, pour l'effrayer.

Le terrible, c'est que ça se gagne... (Geste d'épouvante de la vieille fille.) Oui, mademoiselle..., même à distance... (Ils sortent.)

SCÈNE IX

MADELEINE, seule.

Tout de suite comme cela... Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu!

Les élèves de la classe de chant défilent en silence, deux par deux, sous les arceaux du fond, menées par Noëlie.

SCÈNE X

MADELEINE, DIDIER

MADELEINE, regardant venir Didier qui entre par la gauche.

Qu'il est pâle! comme il est changé!... En si peu de jours!... (Il s'est arrêté devant elle. — Un silence, — puis timidement.) Bonjour, Didier.

DIDIER, s'inclinant.

Mademoiselle, je..., pardonnez-moi... Je... je ne peux pas... (Il s'arrête haletant, la gorge serrée, la bouche, les mains toutes tremblantes.) Enfin, c'est affreux... Avoir attendu ce rendez-vous avec tant d'angoisse ! et puis maintenant que j'y suis, que je vous ai là..., l'idée que mon bonheur, ma vie, dépendent de ces quelques minutes, que jamais plus... Voilà que les mots me manquent, quand il me les faudrait si beaux, si éloquents... Oh ! mais ce n'est qu'un moment, je vais pouvoir... Attendez, restez..., je vais pouvoir...

MADELEINE.

Je vous en prie, calmez-vous, apaisez-vous. (Elle le fait asseoir sur le banc et reste debout près de lui.) Aussi, pourquoi venir, pourquoi chercher à vous torturer encore ?

DIDIER.

Pourquoi je suis venu?... je ne sais plus. Je vous vois, je vous entends... Ah ! que je suis bien.

MADELEINE, troublée.

Didier.

DIDIER, la tête levée vers elle.

Mon amie.

MADELEINE, se reculant.

Ne m'appellez plus votre amie. Je vous ai fait trop de mal. Gardez ce nom pour une autre.

DIDIER.

C'est vrai, j'ai bien souffert.... Pensez, notre petit chez nous, là-bas, qui vous attendait... la

maison toute prête, parée pour vous recevoir, et puis on me dit : « Elle ne vient pas, elle ne viendra jamais. » Et j'ai vécu tout seul là-dedans.... Oh! oui, on m'a fait beaucoup de mal. Mais ce n'est pas vous. J'en suis sûr.

MADELEINE, vivement.

Si, Didier; c'est moi, moi seule. Je veux que vous n'accusiez que moi.

DIDIER.

Vrai?... bien vrai?... C'est vous?... Alors, c'est que j'ai commis quelque faute que j'ignore, car enfin, vous êtes juste, vous êtes bonne, et pour me punir aussi sévèrement, il faut que je vous aie paru bien coupable.... Mais de quoi? Depuis quinze jours, je cherche, je me demande.... Voyons, dites-moi, aidez-moi, que je puisse me défendre.... Quand on condamne un homme à mort, c'est bien le moins qu'on lui dise ce qu'il a fait.

MADELEINE.

Vous ne m'avez rien fait. Je n'ai rien à vous reprocher, je vous jure.

DIDIER.

Et pourtant, vous ne voulez plus de moi.... J'avais votre amour, — oh! ne dites pas non, — j'avais votre amour et je l'ai perdu. Vous vous étiez donnée « pour la vie », vous vous êtes reprise, et cela sans raison... Est-ce que c'est possible?

MADELEINE.

Quelque chose en dehors de vous..., de moi..., une fatalité de la vie qui nous sépare.

DIDIER.

Quelle fatalité?... Vous en aimez un autre? Avouez-le-moi donc.... Je préfère tout à cette horrible incertitude.... Madeleine, vous aimez quelqu'un? Qui est-ce? Votre cousin, n'est-ce pas?

MADELEINE, stupéfaite.

M. de Castillan? Jamais.... Quelle idée!

DIDIER.

C'est qu'il vous épouserait bien, lui... et avant que son deuil finisse.

MADELEINE, hésitante.

Lui, croyez-vous?

DIDIER.

Vous ne vous en êtes pas aperçue? C'est assez visible pourtant.

MADELEINE.

Oh! non... non; de sa part, ce serait trop mal.

DIDIER.

Trop mal, pourquoi?... Ah! Je devine, je devine.... Il y a longtemps que j'aurais dû m'en douter. C'est de là que vient la calomnie; c'est cet homme qui m'a chassé de votre cœur. Et qu'il l'ait fait uniquement pour se mettre à ma place, voilà ce qui vous indigne, vous, généreuse et loyale.

MADELEINE.

Non, Didier. Rien de tout cela. Personne ne vous calomnie.... Je n'ai jamais aimé personne que vous, vous le savez bien...

DIDIER, avec un cri.

Ainsi, vous m'aimiez... C'est vous qui le dites.... Vous m'aimiez.

MADELEINE, voulant se reprendre.

Je le croyais du moins.... Il me semblait bien....

DIDIER.

Et maintenant vous ne m'aimez plus.... Est-ce possible, Madeleine? J'ai voulu vous l'entendre dire à vous-même.... Tenez, vous me demandiez pourquoi je suis venu? Maintenant je me rappelle, je suis venu pour cela, exprès pour cela.... Mais vous ne pourrez pas me le dire, que vous ne m'aimez plus...

MADELEINE.

Il le faut pourtant, Didier.... Il le faut.... Je le dois... (Musique religieuse dans le couvent. L'aubade du premier acte transcrite pour l'orgue et des voix d'enfants.)

DIDIER.

Écoutez!

Chœur de fillettes, dans le fond.

O Vierge Marie,
Lis éblouissant,
Ta grâce illumine
Tout le firmament.

DIDIER.

Écoutez... ce que chantent ces enfants.

MADELEINE.

Un cantique à la Vierge.

DIDIER, très ému.

Un cantique?... mais c'est l'air de notre aubade, à Nice.... Souvenez-vous.

MADELEINE, écoutant.

C'est vrai.

DIDIER, bas.

Le chant de nos fiançailles.

MADELEINE.

Oh! mon Dieu. (Elle s'est laissé tomber sur le banc et fredonne en suivant la lointaine ritournelle de l'orgue.)

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

DIDIER, penché sur elle, et parlant tout bas, pendant que la musique continue.

Tout ce qu'il nous rappelle, cet air-là, dites, Madeleine.... Cette terrasse là-bas..., le ciel pur, la mer sans une ride, du bleu partout, et vous que je tenais à pleins bras, que j'appelais ma femme, ma chère femme, à voix haute, devant tous. (Il la serre doucement dans ses bras.) O le beau rêve, le beau rêve!... Recommençons-le, veux-tu?... Ta main, ta petite main dans la mienne. Ta tête sur mon épaule... écoute-la, écoute-la encore l'aubade que te donne le bien-aimé... Mad.... ma petite Mad....

MADÉLEINE, laissant aller sa tête sur son épaule.

Didier (Puis debout brusquement.) Qu'est-ce que je fais?... Mon Dieu! non, non..., laissez-moi.

DIDIER, essayant de la ressaisir.

Madeleine, Madeleine.

MADÉLEINE.

Non, je vous en prie, ce n'est pas possible.

DIDIER.

Mais, pourquoi? Au nom du ciel! Pourquoi? Mais c'est à devenir fou.... Madeleine, voyons, vous m'aimez, tu m'aimes! Ta main me l'a dit..., ton bras..., la brûlure de tout ton être.... Tu m'aimes....

MADÉLEINE.

Ah! vous êtes cruel.... C'est une pitié de me torturer ainsi.

DIDIER, la voix changée, très calme tout à coup.

Cruel, moi?... (Long silence.) Pardon! Je ne voulais pas être cruel..., c'est fini..., je ne vous torture plus.

(Il tire une enveloppe de sa poche.)

MADÉLEINE.

Que faites-vous?

DIDIER.

Votre portrait, vos lettres, tout ce que j'avais de vous, voilà. (Il les pose sur le banc.) Dites-moi maintenant que vous ne m'aimez plus. Si, si, il faut, je veux que vous me le disiez.

MADÉLEINE, détournant la tête.

Je ne vous aime plus.

DIDIER.

Adieu.

Il fait deux pas, chancelle et se laisse tomber sur le banc).

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER, HORNUS,
LA SUPÉRIEURE

MADELEINE, dans les bras de la Supérieure.

Ah! mes amis, qu'est-ce que j'ai fait? Je lui ai dit que je ne l'aime plus; et de cette minute même, je me sens à lui comme jamais.

LE CONSEILLER.

Allons donc! vous savez bien que c'est impossible. (A la Supérieure.) Emmenez-la, ma mère, emmenez-la.

LA SUPÉRIEURE, entraînant la jeune fille.

Viens..., viens.

HORNUS, qui s'est rapproché de Didier et lui met la main sur l'épaule.

Courage, fils... Tu as bien agi; la vie te récompensera..., allons, arrive...

DIDIER.

Attends. (Il se lève brusquement et marche droit au Conseiller.)
Un mot, monsieur de Castillan. (Le doigt levé sur sa figure.) Vous savez, vous. (Madeleine au fond s'arrête et écoute.)
Elle est libre pour tous, mais pas pour vous... Si jamais vous leviez les yeux sur elle... (Mouvement de Madeleine retenue par la Supérieure.)

LE CONSEILLER, très hautain.

Oh! monsieur, les hommes comme vous n'ont

rien de bien effrayant; on les douche et on les enferme.

DIDIER.

Vous dites?

LE CONSEILLER.

Je dis, monsieur le marquis d'Alein, que vous voilà fou comme votre père, et qu'on ne se bat pas avec un fou.

HORNUS, avec un mouvement pour s'élancer.

Monsieur!

DIDIER, le retenant.

Laisse, Hornus, laisse... Enfin, maintenant, j'ai compris.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au second acte.

Le coquet salon blanc, « chez nous », de Colombières. Rien de changé. Les meubles aux mêmes places; la haute porte-fenêtre entr'ouverte au fond sur le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, sur le divan, plusieurs gros livres de médecine à côté de lui, un autre à la main, et lisant à voix haute.

« Ainsi le fils d'un fou semble destiné à la folie... L'homme porte en lui, léguée par ses parents, la carte muette de ses maladies... Et la vie des héréditaires se passe à signifier la mort. »

(Il ferme le livre et le jette sur le divan.) Est-elle sinistre, cette science moderne, avec son hérédité! Ils n'en veulent plus sur le trône et ils l'installent dans la famille, au cœur de nos foyers, comme une menace, une angoisse perpétuelle... (Il se lève et marche.)

Et d'abord, est-ce qu'on connaît l'avenir? Est-ce qu'on peut deviner à l'avance la carte d'une maladie, quand chaque instant de l'existence, chaque passion, chaque geste la modifie, cette carte, et la complique? Moi, tout petit, j'étais — paraît-il — tout le portrait de mon père... Deux ans après, j'ai tourné à ma mère brusquement,

le regard, l'allure, les cheveux... Maintenant à qui est-ce que je ressemble?

Il s'arrête devant la glace et se regarde avec anxiété.

SCÈNE II

DIDIER, HORNUS

HORNUS, dehors, sur le perron.

Didier!

DIDIER, tressaillant.

Ah! c'est toi.

HORNUS.

Allons! un tour dans les vignes... Il fait un temps clair et vif..., l'écorce des platanes craque..., c'est un vrai plaisir de marcher.

DIDIER.

Non, merci.

HORNUS.

Viens donc, j'ai mon Virgile dans ma poche; nous dirons du latin aux abeilles, comme quand tu étais petit.

DIDIER.

Non, pas ce matin.

HORNUS.

Pas de chance, ce n'est jamais ce matin avec toi... Voyons, quand ce ne serait que pour ta mère! Depuis qu'elle a connu ta scène avec ce misérable, ça l'ennuie de te voir seul, absorbé; je ne sais pas ce qu'elle se figure... Arrive donc .. Tu ne veux pas?

DIDIER.

Pas aujourd'hui, je t'en prie..., demain... Je te promets que nous ferons une grande course.

HORNUS.

Allons, va pour demain.

DIDIER.

Bonne promenade, mon vieux maître. (Hornus s'éloigne.)

SCÈNE III

DIDIER, puis LA MARQUISE

DIDIER, seul.

Pauvre mère, c'est vrai que depuis ce jour-là, elle me guette, elle se tourmente... (Regardant ses bouquins.) Ne laissons pas traîner ces gros livres ; si elle les voyait, mon Dieu ! (Il ramasse les livres et va les enfermer dans le tiroir de sa table.) Après tout, ma destinée est faite, ce fatras n'y changera rien... (Fredonnant.)

Au balcon de ma toute belle
J'apporte les bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle...

LA MARQUISE, entrant par le fond.

Tu n'es donc pas sorti avec Hornus ?

DIDIER.

Non, mère.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

DIDIER.

Je ne pouvais pas ce matin... « J'espère, » comme disent les gens d'ici ; j'espère, ce qui signifie : J'attends.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu attends?

DIDIER, souriant,

Le bonheur, mère chérie... Il est en retard; mais j'ai comme une idée qu'il viendra. Aussi, tu vois, je l'attends.

LA MARQUISE.

Mais tu l'as, le bonheur, mon ami, si tu ne voulais pas trop demander à la vie... Enfin, vois, regarde : fortune, santé, jeunesse, le monde ouvert devant toi... (Un temps.) Pourquoi ne fais-tu pas un grand voyage avec Hornus?

DIDIER.

Un voyage?

LA MARQUISE.

Le pauvre homme t'aime tant! Tu l'emmènerais où tu voudrais... Quand je pense que depuis cinq mois, depuis Nice, il ne nous a pas quittés d'un jour.

DIDIER.

Hé bien, et toi, si je voyage, que deviendras-tu?

LA MARQUISE, doux sourire.

Je ferai ce que tu fais ce matin, j'attendrai.

DIDIER, tendrement.

Je ne veux pas, c'est trop énervant... Non, non, ne me parle pas de voyage.

LA MARQUISE.

Alors remue-toi, chasse, monte à cheval, va voir tes vigneron... Reprends ta vie. Si tu

savais comme tu me désolés, toujours enfermé ici, tout seul, à remâcher je ne sais quelles noires lectures... (Elle regarde autour d'elle, puis à voix basse.) Un jour je te les brûlerai, tes livres !

DIDIER, souriant.

Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? (Il regarde la bibliothèque.)

LA MARQUISE.

Ils m'ont fait?... Ils te font du mal.

DIDIER.

Mes livres? Ils en sont bien incapables, regarde donc, je n'ai que des poètes et de la musique...

LA MARQUISE.

Oh! ce n'est pas ceux-là.

DIDIER.

Je n'en ai pas d'autres...

LA MARQUISE.

Si je cherchais!

DIDIER.

Tu trouverais quelques vieux philosophes moroses... Ne te tracasse donc pas, ma pauvre mère.

LA MARQUISE, lui prenant les mains.

Mais c'est toi, malheureux enfant, qui te tortures, qui te rends malade.

DIDIER.

Malade?... (Avec feu.) Je ne le suis pas et n'ai pas envie de l'être, je te jure.

LA MARQUISE.

Pourtant, tu es allé à Montpellier, il n'y a pas huit jours, voir un médecin.

DIDIER, riant.

Ah ! ces mères, quelles bonnes agences de renseignements... Hé bien, oui, je suis allé à Montpellier consulter le vieux Guimard pour des névralgies qui m'empêchent de dormir.

LA MARQUISE.

Il t'a guéri ?

DIDIER.

Ma névralgie, radicalement... (Souriant.) Mais je ne dors pas tout de même.

LA MARQUISE, après un temps.

Il a été médecin de marine, ce Guimard ?

DIDIER, l'air étonné.

Ah ! je ne savais pas.

LA MARQUISE.

Il a navigué avec ton père..., il ne t'en a pas parlé ?

DIDIER.

Non.

LA MARQUISE, nerveusement.

Du reste, il n'aurait pu que confirmer ce que je t'ai dit, après la révélation que t'a faite cet homme. C'est que tu avais déjà deux ans, lorsque ton père...

DIDIER.

Mais je le sais bien, voyons... Hornus et toi me l'avez dit et redit... Laisse donc ces choses du

passé, maman, elles sont trop tristes, trop cruelles.

LA MARQUISE.

Mais alors, pourquoi?...

DIDIER, l'interrompant.

Chut! Écoute...

LA MARQUISE.

Quoi donc?

DIDIER, se penchant à la fenêtre de droite et appelant dehors.

Eh! là-bas, quelqu'un!... Allez donc voir à la grille, il me semble qu'on a sonné.

LE DOMESTIQUE, du dehors.

C'est ouvert, monsieur le marquis.

DIDIER, joyeusement.

Ce doit être le facteur? (Il s'élançe vers le fond.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SAUTECŒUR

SAUTECŒUR, l'air triste.

Non, monsieur Didier, c'est le garde.

DIDIER, dépité.

Ah! bonjour.

SAUTECŒUR, saluant.

Monsieur, madame, la *compagne*.

LA MARQUISE.

Bonjour, Sauteœur.

DIDIER.

Hé bien, comment ça marche-t-il là-bas?...
Les chiens? les bois? le marais?

SAUTECŒUR.

Dieu merci, les bêtes ne vont pas mal... Elles envoient leurs bonnes caresses à monsieur et à madame... Il n'y a que Miraclette qui continue à se languir, à se languir... C'est vrai que M. le marquis n'est pas venu seulement tirer un coup de fusil depuis des mois.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas, Sautecœur?... Dites-lui donc.

SAUTECŒUR.

Ah! madame, rien qu'une battue dans le marais avec son maître, je suis sûr que la pauvre bête se retrouverait sur ses pattes... Ou alors que M. le marquis me permette de la conduire ici de temps en temps, qu'elle le voie. Ça serait une vraie charité de chrétien.

DIDIER, nerveux.

Non, non, pas de chiens ici; surtout en ce moment.

LA MARQUISE.

Tu es dur.

DIDIER, vivement au garde.

C'est tout ce que tu as à me dire, mon vieux?

SAUTECŒUR, gêné, se grattant la tête.

Y a encore quelque chose.

DIDIER.

Qu'est-ce qu'il y a?

SAUTECŒUR.

Du grabuge.

DIDIER.

On panneaute? On te vole ton bois?

SAUTECŒUR.

Oh! ça, pour sûr; ils ne s'en privent pas.

DIDIER, gaiement.

Alors, tu dresses des procès-verbaux, j'espère?

SAUTECŒUR.

Ah! monsieur le marquis, j'en suis malade; chaque fois que je fais un verbal, j'ai envie de m'envoyer un coup de fusil.

DIDIER.

Pourquoi?

SAUTECŒUR.

Parce que... (Il hésite, puis avec violence.) Parce que j'en ai assez de faire le gendarme, que j'ai le braconnage dans le sang, et que cette plaque que vous m'avez donnée, là, sur ma poitrine, où il y a écrit dessus « La Loi », me fait fumer la peau pire qu'un fer rouge.

DIDIER,

Mais, malheureux, tu veux donc aller en prison, comme ton père, tes frères..., crever comme ton oncle Antoine au fond d'une mare, avec une chevrotine dans la tête?

SAUTECŒUR.

Oui, vous avez raison, je me suis dit tout ça et puis le reste, mais qu'est-ce que vous voulez? J'ai essayé... Je peux pas, je peux pas.

LA MARQUISE.

Mais enfin, mon pauvre Sautecœur, quel plaisir peut-on trouver à cette vie errante, misérable?

SAUTECŒUR.

Ah! madame, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

LA MARQUISE, souriant.

En effet.

SAUTECŒUR.

Si vous saviez ce que c'est une course de nuit dans les bois, voir luire un fusil qui vous cherche, se terrer, s'embûcher, aux aguets comme un lièvre, l'oreille en l'air et tout de suite sur ses pattes! (Il fait avec les mains le double geste des oreilles et des pattes.) Je vous en prie, monsieur le marquis, cherchez-vous un autre garde; moi c'est fini, je me languis trop, j'en meurs. Je suis comme Miraclette.

DIDIER.

Et ta femme? Qu'est-ce qu'elle en dit?

SAUTECŒUR.

Ma femme?... C'est une Sautecœur, vous savez, la fille de l'oncle Antoine... Eh ben, je l'ai prise de nuit dans la garenne, posant des collets avec nos deux garçons... La femme et les fils du garde-chasse... Croyez-vous que c'est dans le sang!

DIDIER.

Alors, tu penses qu'il n'y a rien à faire?... Sérieusement, garde, la main sur la conscience..., sur ta plaque, pendant que tu la portes encore?

SAUTECŒUR.

Sérieusement..., rien.

DIDIER, amical et bon.

Hé bien, va-t'en, animal... Rends tes insignes, braconne..., et ne te fais pas pincer.

SAUTECŒUR, avec effusion.

Ah! merci... (Il lui baise les mains, puis saluant, tout joyeux.)
Monsieur, madame et la *compagne*... (Il sort.)

DIDIER, l'appelant.

Attends, attends, je vais avec toi... Il faut que je fasse régler ton compte... (A la marquise.) En voilà un héréditaire!... Et sans moyen de défense, livré comme la brute à tous les instincts de sa race... Crois-tu qu'il est touché, celui-là? (Il sort par le fond, derrière le garde.)

SCÈNE V

LA MARQUISE, seule.

Et toi, mon pauvre enfant, es-tu assez frappé... Toujours cette même idée en tête... l'hérédité! et tout ce dont elle te menace... Non..., non..., ce n'est pas possible, il faut tirer mon fils de là... Si Hornus voulait, pourtant... A nous deux, nous pourrions peut-être..., mais le moyen est si terrible, jamais il ne consentira... Il ne croit pas assez au danger, il ne voit pas comme moi le vertige qui monte dans les yeux de mon pauvre petit... Comment le convaincre? Comment lui fournir la preuve?... (Regardant autour

d'elle.) Si seulement je savais où Didier cache ses affreux livres... Ses philosophes, comme il les appelle..., si je mettais la main dessus... (Regardant dans la bibliothèque.) Alors Hornus me croirait... et peut-être qu'il voudrait bien... (Fermant la bibliothèque.) Non..., pas là... (Elle ouvre un autre meuble, nerveusement.) Là non plus... (Elle le referme.) Ah ! dans sa table... (Elle vient à la table, essaye d'ouvrir le tiroir, n'y parvient pas, et s'acharne des deux mains, penchée, furtive, presque à genoux.)

SCÈNE VI

LA MARQUISE, HORNUS

HORNUS, ouvrant brusquement la porte du fond et apercevant la marquise derrière la table.

Oh ! madame..., pardon.

LA MARQUISE.

Hornus !

HORNUS.

Je croyais que Didier était là.

LA MARQUISE, se relevant, un peu gênée.

Non, c'est moi, mon ami. Didier va revenir.

HORNUS.

Quel miracle qu'un temps pareil ! Il vous met de la joie dans les veines... Vous cherchez quelque chose ?

LA MARQUISE.

Rien..., rien... Ah ! mon cher Hornus, vous devriez bien me donner un peu de votre belle humeur.

HORNUS.

Mais, madame, je vous dirai comme à Didier tout à l'heure, sortez, espacez-vous. Il y en a de la joie, dehors; on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Tout est blanc sous vos amandiers. Le thym et la lavande embaument. Et une lumière...

LA MARQUISE.

Mon enfant ne la voit pas, lui, cette lumière; il ne voit pas les amandiers en fleurs... Alors qu'est-ce que vous voulez que cette splendeur me fasse?...

HORNUS.

Il est donc aveugle maintenant, notre Didier?

LA MARQUISE.

Aveugle et sourd!... Envoûté, fasciné, pris dans une idée fixe où il est en train de se débattre, comme cette mésange que j'ai vue une fois dans un des grands sapins de l'avenue tourbillonner de branche en branche, éperdue, les ailes battantes, avec un petit chant d'angoisse qui, à la fin, s'est changé en cri...

HORNUS.

Il y avait une couleuvre au pied de l'arbre?

LA MARQUISE.

Oui... L'oiseau fasciné, à bout de forces, a lâché brusquement de ses deux petites pattes, replié ses ailes inutiles et s'est laissé tomber, lourd et droit comme un fruit... Vous allez voir... C'est ce qui va arriver à mon enfant.

HORNUS.

Comment? Vous pensez que le souvenir de son amour le hante, le fascine à ce point?

LA MARQUISE, avec un beau sourire de mépris.

L'amour?... Allons donc! Il y a beau temps qu'il n'y pense plus.

HORNUS.

Alors quoi?

LA MARQUISE.

Quand je vous le disais... Il ne faut pas que l'enfant sache, il ne faut pas qu'il se doute jamais... Du jour où ce méchant homme lui a révélé le mal de son père...

HORNUS.

Vous croyez que c'est cela?

LA MARQUISE.

De ce jour, mon fils n'a plus été le même. Mais regardez-le vivre!... Pas une sortie, pas une distraction. Il se cache, tout l'ennuie, une parole à prononcer lui pèse. Son cœur, qui était si tendre, se détache de tout, de ses chiens comme de sa mère... Eh! oui, de sa mère, et de vous aussi, et de tout.

HORNUS.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit le souvenir de Madeleine?

LA MARQUISE, impatientée.

Il n'y a plus de Madeleine. Je vous dis que c'est fini, cette affaire-là.

HORNUS.

Fini... Fini... Voilà bien une jalousie de man. Moi, je vois, au contraire, dans tout ce que vous me signalez, les symptômes d'une passion tenace, d'une plante robuste, de durée, comme il peut en venir sur ce terrain-là... Absorbé? je crois bien..., détaché de nous?... Puisqu'il ne pense qu'à elle... Enfermé ici tout le temps... Mais il n'y a pas un meuble, pas un objet qui ne lui parle d'elle, ici!...

LA MARQUISE.

Non, non. Didier est bien trop fier. Dès qu'il a su qu'elle ne voulait plus de lui...

HORNUS.

Certainement, il est fier; aussi, il renonce, et il souffre..., et il guérira. (Avec intention.) On guérit.

LA MARQUISE.

Oui, si c'était le mal que vous dites..., si c'était l'amour, mais hélas! je suis tellement sûre.... (S'approchant de la table.) Venez ici; vous qui êtes fort, ouvrez ce tiroir, ouvrez-le, je n'ai pas pu.

HORNUS, ouvrant le tiroir.

C'est dur.

LA MARQUISE, sortant du tiroir les livres de médecine dont elle lit les titres à mesure.

« La Folie des enfants » — « L'Hérédité des maladies nerveuses. » — (Elle ouvre un livre.) Et tenez! En voilà un que j'ouvre au passage marqué. (Lisant.) « Ainsi, le fils d'un fou semble destiné à la folie... » (Elle jette le livre.) La folie! la folie! tou-

jours la folie ! En doutez-vous encore ? Et si vous saviez combien d'autres preuves, les questions qu'il me fait sur son père, ses visites aux médecins.

HORNUS.

Hé bien, tout ce que vous lui dites, tout ce qu'il apprend des médecins est fait pour le rassurer.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien que non, qu'il ne pense qu'à son père et à l'hérédité de l'horrible mal.

HORNUS.

Aé bien, en admettant..., que craignez-vous ?

LA MARQUISE.

Ce que j'ai toujours craint, toute ma vie, malgré vous ! Et ce que maintenant vous craignez vous-même, la... (Elle ne prononce pas le mot.)

HORNUS.

Oh ! ne dites pas cela, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut bien que je le dise, puisque cela est. (Baissant la voix.) Ah ! mon pauvre ami, je les connais ces silences, ces sombreurs..., cette apathie, cette indifférence pour tout. (Plus bas encore.) C'est comme ça que le père a commencé.... Et depuis deux jours, le mal augmente. Avez-vous remarqué, hier soir, ce matin, son agitation, ses brusqueries, ses mots sans suite ?...

HORNUS, perdant pied.

Mais, madame, il chantait ce matin; je l'ai entendu.

LA MARQUISE.

Oui, comme la mésange, avant le dernier cri.

HORNUS.

Enfin.... Que faire?

LA MARQUISE.

L'arracher de cette idée, à tout prix.

HORNUS.

Et le moyen?

LA MARQUISE.

Il y en a un. La pensée m'en est venue, depuis longtemps déjà, et par lui, le pauvre enfant, sans qu'il s'en doute.

HORNUS.

Par lui?

LA MARQUISE, après un silence et un long regard craintif autour d'elle.

Supposez qu'il apprenne tout à coup..., qu'il n'est pas le fils de cet homme.

HORNUS.

Comment?

LA MARQUISE.

Alors plus d'hérédité, plus d'idée fixe.

HORNUS.

Mais, madame....

LA MARQUISE.

Il n'est pas l'enfant de cette folie....

Un temps.

HORNUS, effrayé, bégayant presque.

Mais pour que Didier ne fût pas le fils du marquis d'Alein....

LA MARQUISE.

Hé bien, quoi?... J'étais jeune, j'étais belle, le pauvre être n'existait plus....

HORNUS.

Oh!

LA MARQUISE.

Le roman ne serait pas si invraisemblable, en vérité.

HORNUS.

Je plaindrais l'homme qui le raconterait à votre fils, madame.... Et d'abord il ne le croirait pas.

LA MARQUISE.

Si, je sais quelqu'un qui peut tout lui dire, quelqu'un de qui il croira tout.

HORNUS.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Vous.

HORNUS.

Jamais... Jamais cet abominable mensonge...

LA MARQUISE.

Si, Hornus, il le faut... C'est le seul moyen de mettre sa pauvre tête en repos.

HORNUS.

En repos !... Mais c'est lui créer une nouvelle torture. Vous enlevez à votre enfant l'orgueil de sa mère, et c'est vous...

LA MARQUISE.

Oui, moi, pour l'arracher à la folie..., à la mort peut-être.

Un silence, Hornus fait quelques pas, puis revient vers la marquise.

HORNUS, bas, tremblant et comme avec une rage sourde.

Et quel est l'homme que vous avez honoré de cette faute imaginaire?... Quel nom devrai-je dire à votre fils, s'il me le demande?... Quelle preuve pourrai-je donner?

LA MARQUISE.

De preuve, il n'y en a pas.

HORNUS.

Est-ce un vivant? Est-ce un mort?

LA MARQUISE.

Vivant! vivant!... Comme les preuves manquent et que l'enfant sera difficile à persuader, il faut que le père se nomme et qu'il avoue.

HORNUS.

Mais qui consentira jamais?... Vous avez trouvé quelqu'un?

LA MARQUISE, bas.

Oui...

Elle le regarde avec des yeux si parlants que le vieux fait un pas en arrière.

HORNUS, ému aux larmes.

Oh! madame...

Il cache sa figure dans ses mains tremblantes.

LA MARQUISE.

Allons, Hornus..., ceci n'est presque plus un mensonge.

HORNUS, relevant le front.
Comment?

LA MARQUISE.

Avec ça que vous ne m'avez pas toujours aimée?

HORNUS, fièrement.

Mais je ne vous l'ai jamais dit, à vous, ni à personne au monde.

LA MARQUISE.

Vous n'aviez pas besoin de me le dire; je le voyais bien... Et c'est cet amour, que je sentais profond et noble, qui m'a fait vous confier mon fils avec tant de sécurité, certaine que cette passion sans espoir pour l'honnête femme que j'étais, vous la reporteriez en tendresse sur mon enfant... Et je ne me suis pas trompée, Hornus.

HORNUS.

Alors pourquoi voulez-vous que j'abîme, que je salisse ce que j'ai de beau, de pur dans mon existence, ce qui fait ma gloire, ma fierté?

LA MARQUISE.

C'est la vie de mon enfant, de notre enfant, que je vous demande... Je vous jure que cela peut le sauver... Hornus..., mon ami.

HORNUS, suffoquant.

Non, madame, je ne pourrais pas... Ces mots horribles m'étoufferaient au passage. Non, non, pas cela... C'est au-dessus de mes forces.

LA MARQUISE.

Eh bien, si c'est trop pénible pour vous, moi je parlerai.

DIDIER, criant au dehors.

La grille... ouvrez la grille toute grande !

LA MARQUISE.

Ah! le voilà. (Elle ramasse et serre dans le tiroir les livres épars sur le divan.) Je ne vous demande que de ne pas me démentir.

HORNUS, avec effort.

J'essaierai, madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DIDIER

Il entre sans chapeau, les cheveux au vent, dans une agitation extraordinaire; sans prendre garde à sa mère ni à Hornus, il cherche autour de lui dans le salon, ouvre le piano, une partition sur le pupitre, prend dans la bibliothèque quelques jolis livres à reliure blanche qu'il pose sur une petite table avec fièvre et nerfs.

HORNUS.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il t'arrive donc?

DIDIER, surpris, mais sans s'interrompre.

Tiens! Hornus... Je ne te voyais pas.

LA MARQUISE.

Mais qu'as-tu, mon enfant? Que fais-tu?

DIDIER.

Laisse..., laisse..., je prépare... Plus tard... je te dirai...

Regard d'épouvante de la mère à Hornus.

HORNUS, à part.

C'est vrai qu'il est dans un état...

LA MARQUISE, arrêtant son fils par la main.

Didier, Didier, écoute...

DIDIER, distrait.

Ma mère...

LA MARQUISE.

Écoute-moi... Regarde-moi, bien en face.

Elle le prend à pleins bras.

DIDIER, souriant.

Eh bien, je te regarde.

LA MARQUISE.

Ce que j'ai à te dire est si grave, si terrible pour ta mère, d'une telle importance pour toi...

(Mouvement de recul d'Hornus.) N'est-ce pas, mon cher Hornus?

HORNUS, très bas.

Oui, oui...

LA MARQUISE, à Didier.

Tu te souviens qu'un jour, dans un moment de détresse, amené à douter de l'honneur, de l'intégrité du nom que tu portes, tu m'as questionnée sur la vie de ton père...

DIDIER.

Je me souviens, en effet.

LA MARQUISE.

Depuis ce jour, mon enfant, j'ai comme un poids sur le cœur, un remords dont il faut que me débarrasse... De ton père, je n'avais rien à dire. Une vie sans tache, l'honneur intact... Mais pourquoi ton interrogatoire s'est-il arrêté là? Ta mère, il fallait me questionner sur ta mère...

La tare que tu cherchais était peut-être là...
(Baissant la voix.) Ta mère se serait avouée coupable.

DIDIER, avec un cri et un bon rire.

Coupable, toi!... Et de quoi, pauvre chère maman? Voilà une chose qu'on ne me persuadera jamais.

HORNUS, triomphant.

Ah! j'en étais bien sûr qu'il ne voudrait pas vous croire... Vous ne le connaissez donc pas, votre Didier?

DIDIER, fermant la bouche à sa mère qui veut parler.

Tais-toi..., tais-toi. (A Hornus.) Mais enfin, que signifie?

HORNUS.

Un mensonge, mon enfant, un mensonge héroïque qu'elle essayait de te faire pour t'enlever à l'idée fixe qui te harcèle, à cette peur du mal héréditaire...

DIDIER, gaiement.

Mais, grâce à Dieu! je ne l'ai jamais eue, cette peur-là... D'abord, parce que j'ai la tête solide et les yeux bien en place. Je ne connais pas le vertige. Et puis, ces nouveaux catéchismes de la science moderne, je ne les accepte pas aveuglément.

HORNUS.

Bien, mon petit.

DIDIER.

Je pense avec toi, mon vieux maître, que pour lutter contre les puissances mauvaises du sang, de l'hérédité, l'homme porte une force

intérieure qui, s'il veut, peut l'affranchir de ces lois de fatalité.

HORNUS.

Eh ! parbleu,.. C'est ce qui nous différencie de la brute.

LA MARQUISE.

Mais alors, mon enfant, pourquoi la vie que tu mènes, pourquoi ces lectures sinistres où tu t'abîmes, tes visites mystérieuses à ceux qui ont connu ton père ?

DIDIER.

Rien de plus simple. L'enquête dont on nous avait menacés, je l'ai faite, moi, et sérieusement.

LA MARQUISE.

Tu vois !

DIDIER.

Je devais la faire, cette enquête, ma mère... Il me fallait la preuve, acquise maintenant et dûment certifiée, qu'il n'existait aucun danger, non pas pour moi, — j'étais bien tranquille, je te le répète, — mais pour le repos, la sécurité de celle qui, un jour, consentirait à être ma femme, et qui, à cette heure même... (Élevant la voix.) Mère, je te disais ce matin que le bonheur était proche, que je l'espérais... Tiens..., regarde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE au fond, montant le perron

LA MARQUISE.

Madeleine !

DIDIER, s'élançant vers la jeune fille.

Arrivez, arrivez, ma chérie..., la maison attend, tout est en place... Chez nous..., vous voilà chez nous.

MADELEINE, très émue, allant vers la marquise.

Voulez-vous me permettre de vous appeler encore maman?

DIDIER, à sa mère.

Embrasse-la... Si tu savais comme elle a été vaillante. (La marquise serre la jeune fille dans ses bras.)

LA MARQUISE, gaiement.

Oui, je l'embrasse..., mais qu'on me dise au moins ce qui s'est passé.

MADELEINE.

Il s'est passé, mère, qu'après lui avoir dit que je ne l'aimais plus, j'ai pleuré toute la nuit du chagrin que je lui avais fait. Je le voyais toujours devant moi comme à son entrée dans le cloître, si pâle, avec sa bouche qui tremblait. Pauvre ami. (Se serrant contre madame d'Alein.) Ah! je vous en prie, maman, gardez-moi contre votre cœur. J'y serai mieux pour ce que je veux lui dire et qu'il faut que vous entendiez bien tous. (Émue, mais la voix très ferme.) Didier, mon cher Didier, je n'aurai pas assez de toute une vie de dévouement, de tendresse, pour vous payer des peines cruelles que je vous ai causées; et comme vous là-bas, dans le soleil de Nice, à mon tour je voudrais crier à toute la terre que vous êtes mon

mari, mon cher mari, que j'aime éperdument, de toute la force de mon âme. (Elle se cache dans les bras de la marquise, pendant que Didier se jette sur sa main et la couvre de baisers.)

LA MARQUISE.

Tout ça ne me dit pas pourquoi l'on s'est méfié de moi.... Méchants enfants, si longtemps vous cacher de votre mère....

MADELEINE.

Notre bonheur en dépendait. Songez que j'étais aux mains d'un méchant et d'un habile, à qui ma dot faisait décidément envie, qu'ayant la loi pour lui, il pouvait me retirer du couvent, m'emmener Dieu sait où, tendre à notre Didier quelque mauvais piège.... Voilà pourquoi j'ai tenu ma volonté secrète; et c'est seulement ce matin que mademoiselle de Rémondy, majeure et maîtresse de ses actes, a signifié à M. le Conseiller, fort surpris, son prochain mariage avec le marquis Didier d'Alein. Vous me pardonnez, maman?

LA MARQUISE.

Ah! chère fille...

DIDIER.

Qu'en dis-tu, vieil Hornus?

HORNUS.

L'obstacle, parbleu, le divin obstacle! La jeune fille est devenue une vraie femme....

LA MARQUISE.

Oui, mais en attendant le mariage, qu'allons-nous en faire, de cette petite femme-là?... Je ne peux pas la garder ici....

MADELEINE, souriant.

Oh! j'y ai songé.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA SŒUR TOURIÈRE

LA TOURIÈRE, droite sur le perron, robe bleue et cornette claire, avec un claquement de mains ecclésiastique.

Mademoiselle Madeleine.... Allons!

MADELEINE.

Oui, ma sœur.... (A la marquise.) Vous voyez, je suis encore au couvent jusqu'à mon mariage.

LA MARQUISE, riant, à Didier.

Et tu ne l'y laisseras pas longtemps!

NUMA ROUMESTAN

PIÈCE

EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

Représentée pour la première fois, le 15 février 1887,

Paris, au Théâtre national de l'ODÉON

et reprise au GYMNASÉ.

PERSONNAGES

NUMA ROUMESTAN, député, avocat, 45 ans	MM. PAUL MOUNET.
LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, son beau-père, 65 ans	ALBERT LAMBERT, père.
DAVIN-BOUCHEREAU, premier secrétaire de Numa, 30 ans	DUMENY.
DE LAPPARA, deuxième secrétaire, 27 ans	COLOMBEY.
VALMAJOUR, tambourinaire, 25 ans.	REBEL.
DOCTEUR BOUCHEREAU, sénateur, oncle de Davin, 60 ans	CORNAGLIA.
LE GÉNÉRAL MARQUIS D'ESPAILLON	ANDRÉ CALMETTES.
BARON VAN BERG, banquier	FRÉVILLE.
D'ESPINASSOUS, maire de la ville d'Aps	DUPARC.
PAPA BACHELLERY	SUJOL.
CABENTOUS, pilote	PICARD. .
DOMINIQUE, valet de chambre de Numa	KÉRAVAL.
HABITANTS D'APS, INVITÉS, PARISIENS, MAÎTRES D'HOTEL, FONCTIONNAIRES, DÉPUTÉS, etc.	
ROSALIE ROUMESTAN, 30 ans.	M ^{mes} R. SISOS.
LA PETITE BACHELLERY, 18 ans.	CERNY.
HORTENSE LE QUESNOY, 17 ans.	LAINÉ.
MADAME LE QUESNOY	FAVART.
TANTE PORTAL	CROSNIER.
MAMAN BACHELLERY	RAUCOURT.
AUDIBERTE VALMAJOUR	LYNNÈS.
UNE NOURRICE	NOÉMIE.
PAYSANNES, BOURGEOISES D'APS, FEMMES DU MONDE, etc.	

La scène, de nos jours, à Paris et en Provence.

NUMA ROUMESTAN

ACTE PREMIER

Grande fête aux arènes d'Aps en Provence. Intérieur d'une tente ronde en coutil rayé clair, s'ouvrant au fond, vers la gauche, sous un écusson aux armes de la ville et des drapeaux croisés, mais encore fermée au lever du rideau. Large divan, fauteuils officiels dorés et rouges. Guéridon chargé de carafes, verres, citronnades, limonades. Au milieu, dans une poterie vernissée, un grand bouquet de fleurs de grenade toutes rouges. Dans un fauteuil face au public, Lappara endormi, très chic, jambes allongées, pantalon gris tendre, sur les yeux son petit chapeau bleu tortillé d'une longue gaze. — Quand le rideau se lève, clameur épouvantable, hurlements à toute gorge poussés par un peuple entier : « *Vive Roumestan! Vive Roumestan!* » puis rumeurs de foule, musiques, piailllements d'enfants et de femmes, cris aigus des vendeurs d'eau fraîche, d'oranges, de berlingots, de pains au lait : « *Li pan ou la! Li pan ou la!... La minorco! La maiorco!... Li berlingot à la mento, à la roso, à l'anis! ... Quaòu voou* » « *beoure, l'aïgo es fresco!... Avant! Avant!* »

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE ROUMESTAN,

MONSIEUR D'ESPINASSOUS, LAPPARA, toujours endormi.

D'ESPINASSOUS, forte barbe noire, habit noir, écharpe municipale, pointe d'accent local. Écartant la tente et faisant entrer Rosalie.

Voici, madame... de quoi s'abriter et se rafraîchir... un petit refuge installé sur l'estrade mu-

nicipale pour notre grand orateur et ses toutes charmantes Parisiennes.

ROSALIE, fermant son ombrelle.

Merci, monsieur... Ah ! je suis éblouie... Ces cris, cette foule, ces arènes en plein soleil !

(Elle se laisse aller sur le divan et jette son ombrelle sur le fauteuil de Lappara qu'elle n'a pas vu.)

LAPPARA.

Hein ! plaît-il?... Ah ! pardon, madame.

ROSALIE.

Tiens ! c'est vous, Lappara ?

LAPPARA.

Oui... (A demi-voix, pour elle.) J'esquissais une petite sieste... Ce climat m'écrase. (A moitié endormi, il salue d'Espinassous. — Hurlements au dehors.)

ROSALIE, souriant.

Une sieste avec ce train-là ? Mon compliment... (Présentant les deux hommes.) Monsieur de Lappara, secrétaire de mon mari... Monsieur d'Espinassous...

LAPPARA.

J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à monsieur le maire... Votre fête aux arènes est superbe, monsieur... (Il bâille.) d'un éclat, d'un pittoresque...

D'ESPINASSOUS, préparant un verre de sirop sur le guéridon.

Oh ! je n'y suis pour rien... Quand il s'agit de Roumestan, je n'organise pas, je laisse faire ; le grand homme est arrivé, tout son peuple vient le

voir et l'acclame... Chaque fois, c'est la même chose. Notre Provence, madame, a pour votre mari, éloquent et illustre entre ses fils, une tendresse inépuisable, des effusions maternelles, un peu bruyantes, un peu gesticulantes, mais toutes nos mamans du Midi sont comme ça... (Remuant la cuillère dans le verre qu'il lui apporte.) Vous offrirai-je un verre de sirop ?

LAPPARA, bas à Rosalie.

N'en prenez pas, madame... il y a des mouches.

ROSALIE, à d'Espinassous.

Non, merci, je n'ai besoin de rien... Ne vous occupez plus de moi, messieurs, je vous en prie, et reprenez vos places sur l'estrade... Vous m'entendez, Lappara. (Souriant.) Le spectacle est trop pittoresque, je ne veux en priver personne.

D'ÉSPINASSOUS, saluant.

Madame... (Il sort, Lappara fait mine de le suivre, puis s'arrête au seuil de la tente entr'ouverte.)

SCÈNE II

LAPPARA, ROSALIE

LAPPARA, regardant dehors.

Sapristi! quel soleil. Tout le cirque fume comme une cuve; et de la poussière!... j'y perdrai mon gris perle, bien sûr.

ROSALIE.

Allons! Lappara, du courage.

LAPPARA', qui a passé la tête dehors, rentre et referme brusquement.

Oh! c'est trop fort, madame.

ROSALIE.

Quoi donc?

LAPPARA

Il parle encore.

ROSALIE.

Qui?

LAPPARA.

Le patron. (Se reprenant.) Monsicur Roumestan ! C'est le troisième discours qu'il abat en moins d'une heure.

LA VOIX DE ROUMESTAN, au dehors.

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. »

LAPPARA.

Et d'une verve... Jamais je ne l'ai vu si entraînant. (Il revient vers le guéridon.)

ROSALIE.

Ah! il est chez lui, sur sa terre, il se retrouve. Moi, je suis absolument perdue.

LAPPARA.

Le fait est que pour des Parisiens arrivés d'hier, c'est un peu déroutant... Ces gens du Midi sont comme leurs cigales; quand on en trouve une ici ou là, on ne se douterait jamais du train qu'elles font lorsqu'elles sont en masse; de même avant d'avoir vu tant de nez romains à la fois, tant de profils chevalins, tant de sourcils flambants et de barbes en palissandre, je n'aurais pu soupçonner l'effet produit. Il est énorme.

(Cris au dehors.)

ROSALIE.

Dire que ma sœur a le courage de rester là.

LAPPARA.

Mademoiselle Hortense? mais elle est ravie... mais elle s'y délecte, dans cette chaudière à vapeur... elle y nage, le Midi l'a grisée.

ROSALIE.

Oh! surtout le premier voyage...

LAPPARA.

Non, je vous assure, tout l'exalte dans ce pays, les types, l'accent, leur charabia... C'est pourtant une vraie Parisienne comme vous, n'est-ce pas, madame?

ROSALIE.

Parisienne pur sang, née place Royale, baptisée à Saint-Paul, dix ans après moi; seulement notre mère est du Midi, et ma sœur lui ressemble beaucoup, tandis que moi je tiens de mon père, qui est du Nord, lui.

LAPPARA.

Oh! du plein Nord, le Président Le Quesnoy... Et cette bonne dame, un peu singulière, chez qui nous sommes descendus ici, comment vous est-elle parente?

ROSALIE.

Madame Portal? Mais c'est la tante de Numa, sa mère adoptive, qui l'a élevé...

LAPPARA.

Je vous avoue que je m'y embrouille un peu.

Elle parle si vite, si drôlement... Et tous ces tas de petits mots qu'elle fourre entre ses phrases comme des copeaux... té, vé, qué, zou!...

ROSALIE.

Chut! la voilà...

SCÈNE III

LES MÊMES, TANTE PORTAL

TANTE PORTAL, grand chapeau cabriolet à rubans jaunes; petit sac au bras, tête majestueuse et vieux portrait que dérangent une accentuation féroce, des gestes, un débit frénétique.

Diou! mon enfant, qu'est-ce qu'on me conte? vous êtes *andisposée*? Il n'est bruit que de ça, dessus l'estrade.

ROSALIE.

Mais non, ma tante...

TANTE PORTAL.

Peuchère! pauvre petite, vite un peu de vulnéraire, j'en ai toujours dans ma saquette...

ROSALIE.

Je vous jure...

TANTE PORTAL.

Ah! vaï, laissez-moi faire, je sais les *lourdiges* de tête qu'il vous donne ce grand coquin de soleil, quand on n'a pas l'habitude; vous aviez votre *ombrette*, au moins? Il faut toujours avoir l'*ombrette*...

LAPPARA.

Elle est bonne avec son ombrette.

TANTE PORTAL, qui a versé le vulnéraire dans un verre.

Passez-moi *le* cuiller, monsieur de Lappara.
 (Remuant le vulnéraire.) C'est peut-être aussi le déjeuner : les pommes d'amour, la pastèque ou la morue à la brandade... Moi je suis du Midi, *vé!* Mais je les abomine, tous ces fricots de par ici, c'est pour Numa que j'en fais faire. (Confidentielle.) Ainsi, je vous dirai une chose, je mange l'ail, mais il me passe pas... Tenez, buvez ça...

ROSALIE.

Ma tante.

TANTE PORTAL.

Si, si, il faut, quand vous l'auriez juré...
 (Rosalie boit de force.) Vous êtes mieux, *qué?* J'en étais sûre, jamais le vulnéraire manque son effet.
 (Cris au dehors.) *Té*, vous les entendez, ces cannibales, s'il n'y a pas de quoi vous donner le tétanos.
 (De toute sa voix.) Ne criez donc pas tant, espèces de sauvages! (Radoucié.) Ah! mes pauvres enfants, que je vous plains, que vous devez le regretter, votre Paris, si poli, si galant... car monsieur Lappara ne sait pas sans doute que je suis Parisienne de cœur, sinon par la naissance...

LAPPARA.

Vous avez habité Paris, madame?

TANTE PORTAL.

Diou! je crois bien, du temps que Numa faisait son droit, j'allais, je venais... Ah! mon joli passage du Saumon! Qu'est-ce que je donnerais pas pour y être encore.

LAPPARA.

Le passage du Saumon?

TANTE PORTAL.

C'est là que je descendais... Je n'en sortais guère, vous pensez bien, c'est si plaisant...

LAPPARA.

Le fait est que quand on a vu ça...

ROSALIE.

Lappara, j'ai peur que mon mari s'inquiète de me voir si longtemps absente... Allez donc le rassurer, je vous prie... (Mouvement de Lappara.)

LAPPARA.

Oh! madame...

ROSALIE.

Allez!

LAPPARA, tragi-comique.

Ah! vous êtes dure. (Il déroule la gaze de son chapeau, s'enveloppe la figure et sort.)

SCÈNE IV

ROSALIE, TANTE PORTAL

TANTE PORTAL.

Il est très bien, ce jeune homme, et un noble, dites? De Lappara.

ROSALIE.

Oui, je crois.

TANTE PORTAL.

Oh! de ce Numa, pas moins! il prend ses commis dans la noblesse... Qui nous aurait dit

ça? (Baissant la voix et penchée sur Rosalie, les yeux en boule.) Un mari pour Hortense, *qué?*

ROSALIE, vivement.

Lappara! pour ma sœur? (Gaiement.) Ah! non, par exemple, mais ce n'est rien, Lappara; bon enfant, mais si léger, si vide, un grelot.

TANTE PORTAL.

Le vrai Parisien, allons!

ROSALIE.

Oh! il y en a d'autres... celui-ci, c'est l'article Paris, ce qui est bien différent.

TANTE PORTAL.

Alors, pourquoi Numa l'a-t-il pris avec lui. Ah! oui, je comprends, pour le nom, pour le titre, comme le grand Napoléon prenait ses chambellans. Mais son vrai secrétaire, c'est monsieur... comment donc?... le grand qu'il nous amena l'année dernière.

ROSALIE.

Monsieur Davin?... Ah! le bon, le loyal garçon... Voilà le mari que je voudrais pour Hortense.

TANTE PORTAL.

Diou! ma petite, vous le trouvez pas bien *ré-fréjon?*... Il parle pas, il bouge pas, c'est le véritable ours du Nord; moi rien que de le regarder, il me donnait froid comme un glaçon.

ROSALIE, souriant.

Mon pauvre Davin, lui qui est si tendre.

TANTE PORTAL.

D'ailleurs, vous ne serez pas en peine de la marier, cette petite sœur; fille du président de la Cour de cassation, le premier magistrat de France, belle-sœur du grand Numa, député, futur ministre. En plus, une dot de princesse...

ROSALIE, sur un ton de reproche.

Et gentille, voyons?

TANTE PORTAL.

Oh! certainement qu'elle est plaisante, et tout à fait bravette, mais je la voudrais un peu moins *ric rac*. (Étonnement de Rosalie.) Oui, enfin, plus demoiselle, pas tant dragon. Votre maman l'a un peu gâtée, *vé*.

ROSALIE.

Et c'était bien naturel, une enfance si délicate... On craignait tout le temps pour elle, surtout après l'avertissement terrible...

TANTE PORTAL.

C'est vrai que vos parents avaient déjà perdu un enfant... un garçon, je crois... de la poitrine. Mais, est-ce que vous pensez qu'Hortense?...

ROSALIE.

Oh! non, grâce à Dieu, c'est fini depuis des années... Seulement, nous avons eu bien peur... Pour ces petits-là, la couvée est toujours plus tendre.

TANTE PORTAL.

Peuchère! à qui le dites-vous? Moi qui n'ai pu en sauver un, sur tant d'enfants que j'avais

eus, obligée d'adopter Numa, pour me figurer qu'il me restait un garçon. (Elle se mouche et s'essuie les yeux. — Entendant les galoubets et les tambourins au dehors, et redevenue subitement très gaie.) *Té!* voilà les tambourinaires, les tu-tu pan-pan comme je les appelle; d'une main, ils font le flûtet : tu-tu, et de l'autre, ils battent la caisse : pan-pan; vous comprenez? Entre nous, c'est de la musique pour les chèvres; les personnes bien, d'ici, ne goûtent pas ça. Moi, d'abord, rien ne me plaît de ce pays, et je n'en suis pas, pour ainsi dire; vous devez vous en apercevoir, *qué?* Ah! ce n'est pas comme Numa; il aime tout de son Midi : le vent, le soleil, les moustiques; et son Midi le lui rend bien... Ils l'adorent... Vous avez vu ces arènes bondées? Rien que pour le voir ils sont venus, combien? plus de cent mille! (Sourire de Rosalie.) Pas tant, vous croyez? J'exagère toujours un peu, c'est le sang qui me chauffe. Numa était de même, dans le temps; mais vous avez dû le changer, là-haut, dans le Nord... il est si souple, si câlin. Monsieur Désir-de-plaire... Déjà, tout petit, il avait une façon de prendre le monde... Avec ça, une jolie voix, bien de gorge... il chantait la romance! J'aurais cru qu'il se ferait ténor... Ah! le séducteur... comme je lui disais quelquefois : « Tu ne feras pas mentir le proverbe : Joie de rue, douleur de maison. »

ROSALIE.

Tiens! c'est joli, ça : joie de rue, douleur de maison.

Oh ! des dictons, vous savez... de ces vieilleries qui traînent... C'est égal, vous l'avez pris, vous, le preneur de cœurs, et vous avez su le tenir... je me demande par quel miracle... capricieux, changeant comme je connaissais mon Numa... d'autant que dans le Midi, peuchère ! la femme ne compte pas... Vous parlez de dicton, il y en a un chez nous : « Les femmes ne sont pas des gens... » Ça fait frémir, *qué?*... Aussi, quand mon neveu m'annonça son mariage, je me dis : « Ah ! la pauvre petite ! » Et je croyais naturellement qu'il s'agissait d'un mariage d'intérêt, d'ambition... Votre grande fortune, la place de votre papa... Mais, pas du tout. C'est qu'un jour je reçois une lettre... (Au dehors, solo de flûtet, tambourins, sérénade lente et mélancolique qui va jusqu'au bout de la scène.) Oh ! mais une lettre !... Je l'ai gardée ; je vous la montrerai. Il me raconte son premier repas, place Royale, chez vos parents, et que, après le dîner, vous êtes passés tous deux dans le salon pour voir un vieux dessus de porte, une peinture de l'ancien temps... ça représentait, attendez... une Diane à la chasse, avec ses chiens, son carquois, le croissant au front... Mais lui ne regardait que vous, et, avec votre jolie taille tendue, vos cheveux fins envolés autour de votre jolie figure, il vous trouvait bien plus Diane que la déesse ; et alors, comment dit-il ça?... C'est quelque chose de magnifique... Alors l'envie lui vint, une envie folle de vous

prendre contre son cœur, de vous emporter bien loin tout de suite, pour faire de vous le charme et le bonheur de toute sa vie. (Avec malice.) Vous l'avez échappé belle, ma petite, ce soir-là.

ROSALIE, rêveuse.

Oh! qu'il y a longtemps de ça...

TANTE PORTAL.

Pas si longtemps... dix ans, à peine. (Hourras, bravos, trépignements au dehors.)

SCÈNE V

LES MÊMES, HORTENSE

HORTENSE, elle entre vivement, animée et jolie, et lance, avec un geste, la phrase entendue de Numa.

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. » Comment, Rosalie, ton Numa parle et tu restes là?

ROSALIE.

J'avais trop chaud, ma chérie.

HORTENSE.

Et le défilé que tu as manqué... ce joli défilé de mules à l'espagnole, toutes harnachées de clochettes d'argent, de nœuds, de pompons, de bouffettes. Et le concours de tambourinaires, en voilà de vrais artistes! Un surtout, celui qui a eu le prix. Un gars superbe, de beaux traits... un teint de bistre relevé par une ceinture écarlate... Si j'avais eu mon album... Ah! je le tenais bien.

TANTE PORTAL, scandalisée.

Ma petite, voyons...

HORTENSE.

Mais vous devez le connaître, madame ? Il est fameux par ici, Valmajour...

TANTE PORTAL.

Diou! mon enfant, comment voulez-vous que je connaisse ça, un paysan, un joueur de galoubet?...

HORTENSE.

Il descend, paraît-il, des comtes de Valmajour... une vieille famille de Provence alliée aux princes des Baux.

TANTE PORTAL.

Un prince?... ce saltimbanque!

HORTENSE.

Leur pays s'appelle même Valmajour, du nom de l'ancien château... C'est Numa qui le disait tout à l'heure.

TANTE PORTAL.

Ah! si vous vous fiez à Numa... Il en a celui-là, de l'imagination!

HORTENSE.

Eh! c'est ce que j'aime en lui... Tout ce qu'il touche, il le dore et le transfigure... Et comme il parle à ce peuple la langue qu'il lui faut! comme on l'écoute, comme on l'aime! (A Rosalie.) Tous les yeux de ces belles Provençales le dévorent, ton mari... Il y en avait une en face de moi, droite

sous une voûte, qui lui a jeté un baiser avec un joli geste... « Té! bel astre! » Ça sonnait dans l'air comme un cri d'oiseau.

TANTE PORTAL.

Mais, ma petite, quelles horreurs nous racontez-vous là?

HORTENSE.

Oh! vous, d'abord, tante Portal, on sait que vous êtes une renégate, que vous détestez votre pays; mais vous aurez beau vous en défendre, vous en êtes, et c'est pour cela que je vous aime, vous en êtes malgré vous, de ce Midi que vous méprisez, et, pour vous punir, il se reflète en vous démesurément, comme... dans une boule de jardin.

TANTE PORTAL, tressaillant.

Boule de jardin! Qu'est-ce qu'elle me dit?

ROSALIE, doucement.

Hortense... Hortense...

HORTENSE, gaiement.

Ah! que veux-tu?... Moi je l'adore leur Provence, et je ne permets pas qu'on en dise du mal... C'est ta faute; ce voyage que tu m'as fait faire m'a révélé ma vraie patrie... Je demande à être naturalisée Bouches-du-Rhône. (Rumeurs au dehors.) Écoute ça... Non, ce que ces gens-là m'amuse avec leurs démonstrations de cris, de gestes. Et cette façon d'appeler les petits pains : Li pan ou la! Li pan ou la!

ROSALIE.

Tais-toi, tu me rends ma migraine.

HORTENSE.

Tu sais, maintenant c'est décidé... je n'épouserai qu'un homme du Midi.

ROSALIE.

Alors, mon candidat?...

HORTENSE.

Monsieur Davin? Jamais de la vie...

ROSALIE.

Il t'aime pourtant, lui... et profondément.

HORTENSE.

Oui, mais il ne sait pas me le dire... ça ne sort pas... Je préférerais que ce fût moins profond...

ROSALIE.

Ah! jeunesse...

HORTENSE.

Et puis, moi, pour me prendre, il faut parler à mon imagination, et ton candidat ne lui dit rien du tout.

TANTE PORTAL.

Et monsieur de Lappara?

HORTENSE.

Oh! une réclame de tailleur... (A genoux devant sa sœur et câlinement.) Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce Midi que tu railles? Est-ce que tu ne lui dois pas ton Numa, la gloire et le bonheur de ta vie de femme?... Depuis dix ans que vous êtes

mariés, pas une ombre entre vous, pas un nuage sur votre amour... Quand il parle de toi, c'est avec un respect, une tendresse... il trouve des mots enchanteurs...

TANTE PORTAL.

Ah! le bandit...

HORTENSE.

Lui, ce grand monsieur, un des rois de Paris, qui tient tout, le Palais, la Chambre... devant toi c'est comme un enfant... toujours à guetter tes yeux, à chercher si tu es contente... il n'y a pas un ménage comme le vôtre...

ROSALIE.

C'est vrai...

HORTENSE.

Et pourtant, il est bien du Midi, celui-là... c'est tout le Midi même... Et tu ne comprends pas que je t'envie...

ROSALIE.

Elle a raison... Allons! tante Portal, il faut lui trouver un autre Numa.

HORTENSE.

Chut! Écoutez... c'est lui, il parle.

ROSALIE, riant.

Encore!

TANTE PORTAL.

Allons l'entendre. (Elle se lève vivement. Hortense va vers le fond.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, NUMA, puis, un peu après, LAPPARA.
 Numa entre radieux, s'épongeant le front. Acclamations au dehors.

HORTENSE.

Comment, c'est déjà fini?

NUMA.

Fini de parler? jamais... Non, non, sœurte.
 (Tapant sur sa poitrine.) Le creux du Midi est inépuisable... On va recommencer tout à l'heure... Vraiment c'est plaisir, un auditoire pareil, il répond, il vibre... Puis il y en a... il y en a jusqu'en haut... On peut crier... Et quelle salle, tout le ciel de l'acropole pour plafond, plafond d'azur rayé de cris d'hirondelles... ça vous part entre les phrases... ts! ts!... Regarde l'orateur, ma femme... je ruisselle, ma peau craque, c'est bon... Lappara, prêtez-moi votre mouchoir... (Il arrache des mains de Lappara le mouchoir avec lequel son secrétaire s'éventait derrière lui.)

TANTE PORTAL, ravie.

Oh! de ce Numa...

LAPPARA, indigné, à part.

Un mouchoir brodé... quel buffle!...

NUMA, faisant sauter le bouchon d'une bouteille de limonade.

Allons! un coup de limonade... de gazeuse, comme disent nos paysans... C'est avec cela que le Midi se grise, il ne lui en faut pas plus... le vent et le soleil se chargent du reste, et tout bon

Provençal en naissant a déjà sa petite pointe...
A la vôtre, mes enfants... (Il boit.)

HORTENSE, lui jetant un baiser de la main.

Té! bel astre...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MAIRE D'ESPINASSOUS, LE
GÉNÉRAL, CABENTOUS, PAPA BACHELLERY
DES MESSIEURS, DES DAMES.

D'ESPINASSOUS.

Mon cher maître, permettez-moi de vous présenter quelques-uns de nos amis... heureux de saluer leur illustre porte-parole .. d'abord le Général...

NUMA.

Mais nous sommes d'anciennes connaissances... Bonjour, Général...

LE GÉNÉRAL.

Cré nom! vous avez du souffle, vous... quel coup de trompette.

NUMA.

A votre service, Général... Quand vous voudrez que je vous sonne la charge... (Le passant à sa femme.) Rosalie, monsieur le Général marquis d'Espaillon, mon ancien collègue à la Chambre... et il y reviendra... (S'en allant.) Nous vous attendons...

D'ESPINASSOUS, présentant.

Monsieur Bédarrides, juge au tribunal. (Pendant

qu'il organise la file de ses présentations. — « Non, pas vous : lui; ici, les deux autres. » (Bédarrides parle à l'oreille de Numa.)

NUMA.

Comment donc! mais c'est tout simple, j'en parlerai au ministre, comptez sur moi...

D'ESPINASSOUS.

Monsieur et madame Roumavage, mon premier adjoint...

NUMA.

Madame... Bonjour, ami...

D'ESPINASSOUS.

Masbadina, greffier en chef...

NUMA, vivement.

Pas possible! il est là? (Regardant le greffier.) Ah! pardon, ce n'est pas vous. (Le greffier lui parle bas.) C'est vrai, l'autre est mort depuis longtemps, mais votre cause est la mienne, je la prends en mains, j'en fais mon affaire...

D'ESPINASSOUS, d'une voix pleurarde.

Et notre vieux pilote?...

NUMA.

Té! Cabentous!... (Attendri.) Toute ma jeunesse... la pêche aux oursins... la bouillabaisse dans les roches... (Cabentous, tortillant son bonnet de pêcheur, lui murmure quelques mots à l'oreille, pendant qu'on entend la voix de Bachellery, bousculant le maire.)

LA VOIX DE BACHELLERY.

Laissez, laissez, je suis assez grand garçon.

NUMA, à Cabentous.

Pas encore médaillé, mon pauvre vieux, après vingt sauvetages?... Envoie-moi tes papiers... on m'adore à la marine.

PAPA BACHELLERY, repoussant Cabentous et se plantant devant Numa.

Monsieur Numa, je me présente moi-même... Bachellery... (Étonnement de Numa.) Bachellery, vous savez bien... c'est moi qui tiens le *café de la Comédie*... l'ancienne basse... Gulistan, allons?...

NUMA.

Ah! j'y suis... très bien... je vous dois beaucoup, mon brave...

PAPA BACHELLERY.

Et vous pouvez vous acquitter... J'ai ma petite à Paris, avec la maman, vous vous rappelez, ma femme, la chanteuse légère... Elle a pris du corps, depuis vous... Notre petite chante, elle aussi... elle est aux Folies-Trévisé en attendant mieux. C'est tout jeune encore, un bébé, mais une voix... une méthode!... C'est mon élève... Si vous pouviez me la faire entrer à l'Opéra-Comique...

NUMA.

Rien de plus facile... Justement c'est moi qui fais le rapport sur les théâtres, Commission du budget... J'ai les directeurs dans ma poche... Lappara!... prenez le nom de Monsieur, et l'adresse de ces dames à Paris.

Oh! elles viendront vous voir... Merci, au moins, monsieur Numa. (Il va causer avec Lappara, qui écrit au crayon sur un carnet. Des gens sortent, d'autres rentrent. Bousculade à l'ouverture de la tente.)

D'ESPINASSOUS, au fond.

Ne poussez pas... chacun son tour...

HORTENSE, à Numa, en riant; il est sur le devant de la scène, près de Rosalie.

Mais, mon bon Numa, où prendrez-vous toutes les places que vous leur promettez?...

NUMA.

C'est promis, sœurlette, ce n'est pas donné...

ROSALIE.

Pourtant, les mots signifient quelque chose.

NUMA, souriant.

Ça dépend des latitudes, ma petite fille... N'oublions pas que nous sommes dans le Midi, entre compatriotes parlant la même langue. Tous ces braves garçons savent ce que vaut une promesse et n'espèrent pas leur bureau de tabac ou de poste plus positivement que moi je ne compte le leur donner... Seulement, ils en parlent, ça les amuse, leur imagination voyage...

HORTENSE.

C'est moi qui comprends ça...

NUMA.

Du reste, voyez-vous, entre Méridionaux, les paroles n'ont jamais qu'un sens relatif... C'est

une affaire de mise au point... Oui, c'est bien le mot... de mise au point... N'est-ce pas, ma tante?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALMAJOUR et sa sœur AUDIBERTE

D'ESPINASSOUS, aux Valmajour.

A vous, maintenant... avance donc...

HORTENSE, apercevant Valmajour.

Bravo! bravo! (A Numa.) Numa, c'est Valmajour.

NUMA, allant à lui, les bras tendus.

Ah! voilà le grand vainqueur... l'artiste incomparable! Tu m'as fait pleurer, mon enfant... Viens, que je te montre à ma Parisienne... Tiens, Rosalie...

VALMAJOUR, fièrement, la main au chapeau.

Bonjour, madame... (Il a la veste sur l'épaule, la taylorie rouge. Une floche de rubans et de fils d'or pend aux cordelettes de son tambourin, qui a eu le prix.)

NUMA.

Tu ne l'as pas entendu?... Une merveille!... C'est inouï, ce qu'il tire de ce vieux tambourin, et de ce petit morceau de buis percé de trois trous.

VALMAJOUR.

Les autres tambourinaires en ont sept à leur flûtet, moi j'en ai que trois, comme nos anciens... Voyez... (Il montre son galoubet.)

LAPPARA, bas, à Hortense.

Qu'est-ce que ça fait, que son flageolet ait trois trous, au lieu de sept?...

HORTENSE.

C'est bien plus difficile.

LAPPARA.

Mais puisque ça ne se voit pas... Il a bien tort de se gêner; moi, à sa place...

HORTENSE.

Aussi, lui est un artiste... et vous... (Lui prenant son crayon et son carnet qu'il tient encore à la main.) Tenez, prêtez-moi ça... (Elle s'accote au guéridon et commence un croquis du tambourinaire.)

NUMA, rendant au musicien la petite flûte qu'il avait prise pour la montrer à sa femme.

C'est un joli tour de force... Comment en as-tu eu l'idée?

VALMAJOUR, très grave.

Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol... Je pensais en moi-même: Voyons, Valmajour, l'oiseau du mois de mai n'a qu'un gosier pour toutes ses roulades, et tu serais pas aussi fin artisan que lui?...

NUMA, transporté.

Est-ce tourné?... Quelle grâce... quelle noblesse!...

HORTENSE, continuant à dessiner.

Charmant. (A Lappara, debout derrière elle.) Et la main fine sous le hâle... On sent bien la race...

LAPPARA.

Oui, il a de vrais gants...

NUMA, frappant sur l'épaule à Valmajour.

Mon garçon, je n'ai qu'à te dire une chose :
Viens à Paris, ta fortune est faite.

VALMAJOUR.

A Paris?...

TANTE PORTAL, effarée,

Mais tu badines?... A Paris!...

ROSALIE, à demi-voix.

Numa... Numa... prends garde... il ne saura
peut-être pas mettre au point.

NUMA.

Mettre au point?... Ah! oui... moqueuse... non,
non, je parle très sérieusement, et je dis qu'avec
la fringale de nouveautés qui dévore les Pari-
siens... ce beau garçon... cette musique origi-
nale...

ROSALIE.

Bien exotique pour eux...

NUMA.

Mais pas du tout... C'est de la vieille France...
quelque chose de léger, de galant comme un
Fragonard...

HORTENSE, de sa place.

Tu ne te figures pas, Rosalie?...

NUMA.

Je le vois à Paris sur la scène ou dans un
salon, comme il est là, fier campé, commençant
par le petit discours qu'il vient de faire : « Ce

m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol. » Puis une roulade... On se l'arrachera, je te dis.

AUDIBERTE, s'avançant fière et droite comme son frère.

Qu'est-ce que vous pensez qu'il pourrait gagner tout au juste avec sa musique?

NUMA.

Hein?

VALMAJOUR.

C'est ma sœur, monsieur le député.

HORTENSE, bas.

Elle est distinguée.

LAPPARA.

Pas l'air commode.

NUMA.

Ce qu'il pourra gagner, mon Dieu! je n'en sais rien... dans les cent cinquante à deux cents francs.

AUDIBERTE, vivement.

Par mois?

NUMA.

Eh! non... par jour... (Les deux paysans se regardent.)

AUDIBERTE.

Moi, je veux bien, alors; mais il faudrait décider le papa...

NUMA.

Je m'en charge... J'irai vous voir demain... J'enlèverai l'affaire.

HORTENSE.

J'irai avec vous, Numa. (Elle a fini son croquis.)

TANTE PORTAL, bas, à Rosalie.

Dites, mon enfant, vous ne le laisserez pas conduire votre sœur chez ces bohémiens?

ROSALIE.

Ah! d'ici à demain, il n'y pensera plus. (Rumeurs, cris au dehors : « VALMAJOUR ! VALMAJOUR ! LES TAMBOURINS. »)

D'ESPINASSOUS, se précipitant.

Vite, Valmajour. On se place. (A Numa et aux dames.) Je vous demande pardon, c'est lui qui mène la pégoulade.

NUMA, à Rosalie.

Ah! oui, la danse aux flambeaux avec les tambourins. C'est très joli, tu vas voir. (Roulements de tambour au dehors. — Des feux s'allument derrière la toile. — Valmajour sans se presser prend son tambour. Sa sœur fait une révérence. Ils vont sortir, mais Hortense les arrête.)

HORTENSE.

Tenez, monsieur. (Elle a pris dans le vase une fleur de grenade qu'elle offre à Valmajour. — Timidement.) Voici mon prix à moi... une fleur de grenade... pour fleurir votre tambourin...

AUDIBERTE.

Eh bé! tu ne dis rien?

VALMAJOUR.

Merci, madame.

AUDIBERTE, câlinement.

Mais c'est une demoiselle... Ça se voit de reste... Merci mille fois, mademoiselle. (Ils sortent. — On voit dehors le jour qui tombe, les arcades des arènes se remplissant de nuit, et des torches qui s'agitent çà et là sur le grouillement de la foule.)

HORTENSE.

Oh! que c'est beau, venez voir. (Elle tient la toile relevée.)

LAPPARA, sortant sur l'estrade.

Très chic! On se croirait à l'Éden.

TANTE PORTAL, se levant.

Hortense, mon enfant, *allez doucement d'avoir froid*. Nos soirées sont fraîches... (A Rosalie.) Vous venez, ma nièce?

ROSALIE, levée.

Voilà. (Elle va pour remonter la scène, Numa la retient.)

NUMA.

Attends, il faut que je te parle. (Criant vers le fond.)

Tout de suite, tante Portal.

SCÈNE IX

NUMA, ROSALIE. Tout le monde est sorti, ils sont seuls, la nuit vient, des jets de flamme passent derrière la toile.

NUMA, amenant doucement sa femme vers le fauteuil et lui tenant les deux mains.

Viens ici... Regarde-moi... Tu m'en veux donc toujours?... C'est fini, je t'ai perdue, je ne peux plus te reconquérir?

ROSALIE.

Mais, mon ami,... je ne comprends pas...

NUMA, vivement.

Ah! voilà ton premier mensonge... (Souriant.) l'air du Midi, sans doute?... Si, si, tu sais bien ce que

je veux dire, et le chagrin que me cause la froideur désespérante de tes yeux... Eh! oui, j'ai été fou, j'ai été coupable, surtout bête... Je t'aimais et je t'ai trompée... J'ai joué notre bonheur de la façon la plus misérable, sans passion, sans joie, par veulerie. Et toi, vaillante, généreuse, tu n'as rien dit... tu ne t'es plainte à personne, pas même à ta mère, aux amis les plus près de ton cœur... tu as gardé l'outrage et la douleur pour toi seule...

ROSALIE.

Eh bien, alors, que te faut-il de plus ?...

NUMA, passionnément.

Ma grâce pleine et entière. Je l'ai bien gagnée, va... D'abord par le mal que m'ont fait tes larmes. Oh! voir souffrir ceux qu'on aime et se dire : « c'est ma faute... » mais il y a des jours, quand tu pleurais, je me cachais pour pleurer, moi aussi... Et enfin, regarde ma vie depuis deux ans, depuis ma faute...

ROSALIE.

Est-ce que je la connais ta vie?

NUMA.

Tu ne la connais pas, parce qu'elle ne t'intéresse plus... parce que nous sommes à cent lieues l'un de l'autre quoique vivant ensemble, et c'est cela surtout dont je souffre, de ne plus te sentir à moi... J'ai besoin de ton dévouement, de ta tendresse, de l'approbation de ton sourire, j'ai froid sans ça...

ROSALIE.

Tu me paraissais pourtant bien réchauffé tout à l'heure.

NUMA.

Non, je te jure... même ici, sous ce ciel qui m'exalte, il y a une ombre entre le soleil et moi, une ombre lourde comme une pierre et qui m'opprime et qui m'étouffe... Je t'en supplie, pardonne-moi, aime-moi encore... (Bon enfant, triste.) Allons, voyons, Rosalie... tu ne veux pas, dis ?

ROSALIE, très émue, très nerveuse.

Si... je veux... mais écoute. (L'attirant vers elle passionnément.) Écoute, enjôleur... chanteur de cava-tines, écoute, cher compagnon que j'aime et que je voudrais aimer encore davantage... Ce ménage éclopé que nous essayons de tenir debout, pour nos parents, pour le monde. Tu en as assez?... moi aussi... Tu es las de la vie à deux, sans amour et sans confiance?... moi, elle m'écoeure... Soit! Effaçons tout et recommençons.

NUMA, avec effusion.

Oh! que tu es bonne...

ROSALIE.

Rappelle-toi bien seulement que je n'ai de pardon que pour une fois... Plus jamais, tu m'entends, Numa, plus jamais... Ou alors, le foyer à bas, nos deux existences séparées, radicalement, pour toujours et devant tous.

NUMA.

C'est juré... (Debout, la tenant dans ses bras.) Embrasse-moi, je t'aime.

ROSALIE.

Et moi aussi, je vous aime, mon cher mari.

SCÈNE X

LES MÊMES, HORTENSE, au seuil de la tente qu'elle ouvre
toute grande.

HORTENSE.

Regardez ça!... Est-ce beau?... (Au rythme sourd des tambourins, à la vive cadence des petites flûtes, on voit des girandoles de feux mouvants, torches, lanternes de couleurs. comme dans les fêtes japonaises, monter et s'agiter à tous les étages des arènes. Tout le vieux Colysée est en feu et danse; au-dessus, nuit d'été, croissant de lune claire.)

ROSALIE.

Superbe... (Elle s'appuie à l'épaule de son mari.)

NUMA, très amoureux.

Oh! cent fois plus beau que tout à l'heure...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Numa Roumestan, à Paris. — Ameublement luxueux et sévère. Tentures sombres, bronzes d'art, bibliothèque; sur la cheminée, à droite, buste du maître. — Du même côté, deux portes, l'une au premier plan, allant dans l'appartement; l'autre après la cheminée, dans un pan coupé ouvrant sur une vaste antichambre. — A gauche, un grand bureau avec une énorme chancellerie au-dessous. Second plan, porte communiquant aux salons de réception. — Au fond, le cabinet des secrétaires de Numa, grand ouvert, tapissé de casiers, de cartons à procédures. — C'est l'hiver : feu de bois dans la cheminée du cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA ROUMESTAN, DAVIN, LAPPARA, DOMINIQUE. Davin est assis au bureau de son patron qui lui dicte, en marchant à petits pas avec de grands gestes, jusqu'au fond de la scène, dans le cabinet des secrétaires, où l'on voit Lappara monté sur une échelle double et fouillant des cartons.

NUMA, dictant.

« Osons le dire, messieurs. » (Il prend une carte de visite que son huissier Dominique lui présente.) C'est bon, c'est bon, tout à l'heure. (Il reprend.) « Osons le dire, messieurs, dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... »

DAVIN.

Vraiment, mon maître, vous croyez que nous sommes si bas ?

NUMA, devant le bureau.

Je crois... je crois... je le dis toujours !

DAVIN.

Allons. (Répétant.) « Écroulement de nos grandes scènes françaises... »

NUMA, marchant et dictant.

« Une seule reste debout docile à sa tradition... » (Voyant entrer Dominique par la porte du fond.) Encore... Je n'y suis pas, qu'on revienne... (L'huisier, sans s'émouvoir, lui donne une carte.)

DOMINIQUE.

Ce monsieur dit qu'il a rendez-vous.

NUMA, regardant la carte.

C'est juste; faites entrer dans le petit salon.

DOMINIQUE, posant un paquet de lettres sur le bureau, devant Davin.

Il est plein, le petit salon...

NUMA.

Alors, dans la bibliothèque, et fiche-nous la paix... (Sortie de Dominique.) Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils viennent tous, ce matin.

DAVIN, dépouillant la correspondance.

Encore une lettre de ce malheureux Cabentous. Il demande qu'à défaut de médaille, on lui rende au moins ses papiers...

NUMA.

Quelle scie! Mais voilà huit jours que je les réclame à Lappara, ces papiers... (Allant vers le fond.) Voyons, Lappara, le dossier de ce pilote, qu'en avons-nous fait?

LAPPARA, descendant de son échelle avec un carton.

Justement, monsieur, je le cherche.

NUMA.

Vous cherchez... vous cherchez... Je sais bien comment ; avec la peur de chiffonner votre cravate et de faire des genoux à vos pantalons... (Il lui prend le carton des mains, le pose à terre, et, assis devant une chaise basse, il éparpille tous les papiers.)

DAVIN, qui pendant ce temps a lu le courrier, pose toutes les lettres ouvertes, à l'exception de celle de Cabentous, sur une haute pile de correspondance déjà dépouillée. — A Numa.

Et votre rapport ? N'oubliez pas que vous le lisez cette après-midi.

NUMA.

C'est vrai. (A Lappara.) Enlevez ça, et trouvez-moi ces papiers... Qu'on en finisse avec ce pilote... (Lappara enlève le carton, les paperasses, très préoccupé de ne pas se mettre de poussière. — Numa, revenant vers Davin.) Où en sommes-nous?... Ah ! oui, je sais... « Docile à sa tradition, fidèle à ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... » (Bruit de marteaux dans les salons à gauche.) Mais qu'est-ce qui tape donc comme ça. (Entr'ouvrant la porte.) Aurez-vous bientôt fini ? En voilà un vacarme...

VOIX, au dehors.

Monsieur, nous clouons la tenture.

NUMA, regardant Davin.

Quelle tenture ?

DAVIN.

Mais oui, dans la galerie... pour votre concert...

NUMA, à la cantonade.

Tant pis ! je travaille, vous finirez plus tard. (Il a fermé la porte et vient vers la cheminée.) Au diable le con-

cert ! il ne me manquait plus que ce cassement de tête...

DAVIN, répétant.

« Ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... le cahier des charges... » Eh bien ! patron, à quoi pensez-vous ?

NUMA, assis devant le feu, dont il range les bûches, se retourne, les pincettes à la main.

Moi ? A rien... C'est une chose étonnante, mon cher ami, quand je ne parle pas, je ne pense pas... C'est positif, je pourrais rester là une heure à regarder le feu... (Se levant.) Nous sommes tous ainsi dans mon pays... obligés de lancer les mots devant nous, en rabatteurs, pour faire lever les idées...

DAVIN.

« Elles m'arrivent toujours au branle de ma voix, disait le vieux Montaigne, comme la foudre au son des cloches. »

NUMA.

Té ! vous voyez... Encore un Midi, papa Montaigne, un des nôtres... Eh bien, je suis comme lui, moi... il faut que je dicte, que je parle...

DAVIN, souriant,

Parlez, alors... (Geste oratoire de Numa qui prend son élan.)

DOMINIQUE, derrière lui.

Monsieur ?

NUMA, furieux.

Eh bien, quoi ?

DOMINIQUE.

C'est le directeur de...

NUMA, vivement.

Bien! bien, j'y vais... (Montrant le fond.) Faites entrer chez ces messieurs. (A Lappara.) Lappara, laissez-moi votre cabinet pour un moment.

LAPPARA, qui entre en s'époussetant.

Voilà.

NUMA, à Davin.

Mon petit Davin, continuez-moi ce rapport, vous voyez la note... (Il passe dans le cabinet des secrétaires et ferme la porte derrière lui.)

SCÈNE II

DAVIN, LAPPARA

LAPPARA, debout devant le bureau et se ponçant les ongles.

Savez-vous qui vient d'arriver?

DAVIN, écrivant.

Non...

LAPPARA, solennel.

C'est le directeur du seul théâtre subventionné, resté fidèle à la tradition... Il s'agit de l'engagement de ma petite Bache...

DAVIN.

La petite Bache?

LAPPARA.

Eh! oui, Bachellery, le petit mitron des Folies-Trévisé, celle qui chante : « Chaud! chaud! les petits pains de gruau... » Vous ne connaissez pas? Il n'y a que vous, mon bon... Le patron, lui, y va tous les soirs... Voici l'histoire : Le papa

Bachellery, rencontré aux pays chauds, nous avait priés de pousser sa petite vers les grands théâtres... Je m'en étais chargé, et, ma foi, je commençais à la pousser pas mal, lorsqu'un jour qu'elle sortait de mon cabinet, — oh! avec sa maman, — Roumestan, qui descendait de voiture, la voit passer dans la cour de l'hôtel, sautillant pour franchir les flaques... Seize ans, de grands cils recourbés au-dessus d'un nez fripon, des cheveux blonds dans le dos, à l'américaine, une jambe pleine et fine, d'aplomb sur de hauts talons un peu tournés... Tout de suite le patron prend l'affaire en main... me défend de plus m'en mêler. — Compte là-dessus. (Solennel.) Et voilà pourquoi : « Dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... » (Avec l'accent de Numa.) Vous voyez la note.... La Direction reconnaissante engagera la demoiselle, et la demoiselle reconnaissante... Ah! il est malin, le patron... Il est fort!

DAVIN.

Vous le croyez très malin, vous?

LAPPARA.

C'est bien connu, voyons... Adresse et volonté, tout Roumestan est là.

DAVIN.

Oui, je sais, c'est l'opinion générale sur lui; mais pour moi qui me vante de connaître un peu les tempéraments méridionaux, en fait d'adresse Roumestan n'a que son instinct, en fait de

volonté, son étoile... Pour lui, comme pour tant d'autres glorieux de son pays, la vie est un songe perpétuel... Le mot qui fixe leur destinée, leur jaillit presque sans qu'ils y pensent; le geste décisif qui les élève ou les précipite, ils le font comme dans un rêve. Et ce qui leur tient lieu de volonté, à tous ces grands hommes du Midi, depuis Mirabeau jusqu'à celui-là, c'est le calorique qu'ils dégagent et communiquent autour d'eux.

LAPPARA.

Màtin! Vous êtes scientifique, aujourd'hui. On voit bien que votre oncle, le savant Bouchereau, sort d'ici... (Baissant la voix.) En tout cas, le patron en répand un fameux « calorique » en ce moment... Mais qu'il prenne garde, je connais la demoiselle... Cette jeune personne, qui la fait à l'enfant, s'annonce comme une forte mangeuse... Elle te le mènera... (Claquement de langue.) bien rassemblé et la main haute.

DAVIN.

Laissez donc... Numa n'est pas fou, ce n'est pas à son âge que ce petit museau...

LAPPARA.

Je vous demande pardon, c'est, au contraire, à son âge...

DAVIN.

Et puis sa femme est charmante et il l'adore...

LAPPARA.

Mon cher collègue et très scientifique ami, vous oubliez qu'il y a ici une question de race.

La petite chanteuse est du Midi, tandis que Madame... Cuisine au beurre et cuisine à l'huile...
(Geste du Palais.) tout le débat, messieurs les jurés!...

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSALIE ROUMESTAN. Rosalie habillée et coiffée pour sortir.

ROSALIE, ouvrant discrètement la petite porte de droite et appelant à demi-voix.

Numa... Numa... (Davin, assis au bureau en face d'elle, la voit et se lève vivement.)

DAVIN.

Madame?...

LAPPARA, se retourne et tressaille, à part.

Diable! si elle m'a entendu...

ROSALIE, souriante.

Pardon, messieurs, mon mari n'est pas là?... On parlait de cuisine provençale, et je croyais que Numa seul...

LAPPARA.

Il n'est pas loin, madame... Je vais l'avertir...
(Il remonte vers le fond, très content de s'en aller.)

ROSALIE.

Oh! ne le dérangez pas...

LAPPARA, même jeu.

Mais si... mais si...

ROSALIE.

Prévenez-le seulement que je déjeune chez mon père, ce matin.

LAPPARA, montant toujours.

Bien, madame.

ROSALIE.

Qu'il ne m'attende pas...

LAPPARA, à moitié sorti.

...N'attende pas, parfaitement... (Il s'esquive par le fond.)

SCÈNE IV

ROSALIE, DAVIN, Rosalie est debout devant le bureau, où Davin range des lettres, sans la regarder.

DAVIN.

Il n'y a personne de malade, madame ?

ROSALIE.

Où donc ?

DAVIN, gêné.

Place Royale.

ROSALIE.

Non... Dieu merci, mon cher Davin ; personne... Hortense tousse un peu ; mais ce n'est rien, la première surprise de l'hiver. Ces deux mois de soleil l'ont rendue frileuse. (Court silence ; elle reprend, avec un petit sourire.) Vous n'avez pas de commission à me donner ?

DAVIN, bas.

Pour qui ?

ROSALIE.

Dame ! pour la place Royale... On ne vous y voit plus maintenant.

DAVIN.

Qu'irais-je faire?... Je sais bien que je ne plais

pas, qu'on ne m'aimera jamais... (S'animant.) La dernière fois que je m'y suis présenté, on m'a montré le croquis qu'on avait fait du dernier des Abencérages, ce délicieux Valmajour que nous allons avoir l'honneur d'entendre, paraît-il. De toute la soirée, on ne m'a pas parlé d'autre chose... Comme tambourinaire, j'avoue mon infériorité.

ROSALIE.

Vraiment? Est-ce possible?... Vous avez pris cet enfantillage au sérieux?... Mais c'est un paysan, ce Valmajour, un ménétrier de village... et vous voulez que cette Parisienne distinguée, délicate... Du reste, vous allez le voir, le beau Provençal, et elle le verra, elle aussi... non plus dans le soleil et les horizons bleus de son pays, mais devant un piano, entre deux bougies... (Souriant.) Je compte beaucoup sur cette apparition... (S'avançant vers lui, très cordiale, et la main tendue.) Croyez-moi, mon cher Davin, vous perdez trop tôt courage; montrez-vous, soyez patient, c'est une force en amour... Je serais si heureuse, je sentirais ma sœur si bien abritée auprès d'un mari tel que vous...

DAVIN, ému.

Je l'aime beaucoup, c'est vrai.

ROSALIE.

Puis, on a besoin de vous ici... mon grand homme m'effraye toujours un peu... et à mesure que je vois monter sa fortune politique, vos conseils, votre sang-froid me deviennent plus

précieux... C'est de l'égoïsme, mais je craindrais moins de vous voir partir, si vous étiez de la famille...

DAVIN, avec effusion.

Vous savez bien que j'en suis déjà, madame.

SCÈNE V

LES MÊMES, NUMA, arrivant du fond, empressé, des lettres ouvertes à la main; puis DOMINIQUE

NUMA, de belle et tendre humeur, à sa femme.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? coureuse... (Il lui prend la main gentiment.) On lâche son mari, sa maison...

ROSALIE.

Oui, je déjeune avec eux... (Souriant.) Tu veux bien?

NUMA.

Comment donc!... Nous allons manger là, tous deux, Davin et moi, sur un coin de table, en finissant notre rapport... n'est-ce pas, Davin?... (A sa femme.) J'ai tant de besogne, figure-toi... Par là-dessus, cette fête à organiser... Ah! je la bénis, ta sœur... avec ce Valmajour qu'elle a voulu révéler aux Parisiens...

ROSALIE.

Mais il fallait bien, mon ami... Ce malheureux que tu as fait venir, qui débarque à l'hôtel avec toute sa famille...

NUMA.

Moi, je l'ai fait venir?

ROSALIE.

Mais oui, c'est toi... quand je te disais qu'il ne saurait pas mettre au point...

NUMA.

Enfin, il n'aura pas à se plaindre... car tout Paris sera là pour l'entendre. Les arts, la politique, l'Institut... jusqu'au grand Bouchereau qui demande une invitation pour lui et sa fille.

DAVIN.

Oui, mon oncle est passionné de musique...

ROSALIE.

Mais est-ce que le tambourin fera seul les frais?...

NUMA, souriant.

Oh! non, n'aie pas peur... je l'ai enguirlandé de quelques illustrations lyriques... Madame Vauters, Mayol, puis la petite... (Il s'arrête un peu gêné.) Enfin, des surprises... Ce qui m'inquiète, c'est de savoir où nous mettrons tout notre monde.

ROSALIE.

Tu as la galerie, les deux salons... l'hôtel est assez grand, je pense...

NUMA.

Mais, ma fille, tu n'as pas idée des demandes que je reçois... c'est une rage... (Passant à Davin les lettres qu'il tient à la main.) Tenez, voilà encore des lettres, il n'y a plus à répondre... quand ce serait le Pape...

DAVIN, regardant les lettres qu'il lui a passées.

C'est pourtant bien difficile de refuser... vous avez promis...

Moi ?

NUMA, stupéfait.

DAVIN.

Voyez. (Il lit.) « Mon cher député, je viens vous rappeler votre bonne parole... Mon cher collègue, on me communique à l'instant votre invitation... Le Général, mon cher maître, m'apprend que vous avez bien voulu lui offrir... »

ROSALIE.

Ce sont des engagements...

DAVIN.

Et voyez le tas ! (Il montre en souriant la pile de lettre étalée sur son bureau.)

NUMA.

Des engagements... des engagements... Bientôt on ne pourra plus dire un mot... (Davin rit.) Vous riez... Pardi ! ça vous est facile de ne pas vous emballer, vous, le véritable ours du Nord, comme dit tante Portal... Vous n'éprouvez jamais ce délire de bienveillance, ce besoin de voir se dérider les figures... Moi, j'ai cette faiblesse...

ROSALIE.

Elle n'est pas bien coupable...

NUMA,

Pas vrai, ma femme ? (Apercevant Dominique.) Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DOMINIQUE, s'avançant.

Le baron Van Berg est là, monsieur. (Il pose encore un paquet de lettres devant Davin, qui les empile en souriant.)

ROSALIE.

Van Berg ? celui de la Banque catholique... qui

a ruiné tous ces malheureux desservants de campagne pris à la glu de ses grimaces... Que vient-il faire ici?

NUMA.

Je ne sais pas, ça m'étonne...

ROSALIE.

J'espère que tu ne vas pas plaider pour lui.

NUMA, indigné.

Par exemple!

ROSALIE.

Alors, qu'est-ce que c'est que ça? (Lui montrant un dossier sur la table.)

NUMA, montrant une pile de lettres à côté du dossier, l'air ingénu.

Ça?

ROSALIE.

Non, ça... (Lisant sur le dossier :) « Affaire Van Berg... » Ça me crève l'œil depuis une heure, voyons. (D'un ton de reproche.) Ah! Numa, Numa...

NUMA.

Eh bien! oui, c'est vrai. Toujours ma faiblesse... Ne pas savoir dire non, moi qui sais dire tant de choses?... On me l'a recommandé, je me suis laissé aller à promettre... D'abord, je t'assure, tu le juges bien sévèrement, c'est un convaincu, le baron... Il a fait de mauvaises affaires, mais c'est un convaincu...

ROSALIE.

Allons donc! Un menteur et un hypocrite, tu le sais aussi bien que moi.

DAVIN.

Bravo, madame.

NUMA, souriant.

Pardi!... là, mes deux larrons qui s'entendent... En tout cas, si c'est un menteur, ce Van Berg, il est sans excuse... il n'est pas du Midi, il ne s'emballe pas, il ne dit pas un mot... Si avec ça il trouve le moyen de mentir... ben, vrai!

ROSALIE.

Qu'est-ce que tu vas faire?

NUMA.

C'est que... J'ai promis.

ROSALIE.

Reprends ta parole...

NUMA, riant.

Tu as l'air de dire : ça ne sera pas la première fois...

ROSALIE.

Je t'en prie, Numa... (Tendrement.) Pour moi.

NUMA, avec passion.

Pour toi?... Oh! alors... tout! (A Dominique.) Faites entrer le baron Van Berg... (A son secrétaire qui veut s'en aller.) Non, non, Davin, ne bougez pas... (A sa femme.) Toi, reste là, derrière cette porte... (Il montre la droite.) Je veux que vous soyez témoins... Nous allons un peu voir si je ne sais pas dire « non » — quand il le faut... (Il marche et gesticule comme s'il parlait déjà au banquier.)

SCÈNE VI

NUMA, LE BARON VAN BERG, gilet blanc, bedon majestueux, des guêtres, une serviette sous le bras. DAVIN à la table.

NUMA, très affairé.

Mon cher baron, vous voyez un homme éperdu... Discours à la Chambre, rapport dans les bureaux, trois grosses plaidoiries en train... des consultations, des audiences, du monde toute la journée... vous avez vu l'antichambre. Mais ce n'est rien... J'en ai jusque dans les placards, à ne plus savoir où donner de la tête. Vous avouerez que, dans ces conditions, si vif que soit mon désir de... ma sympathie pour... (Brusquement.) il m'est impossible de me charger de votre affaire. (Le baron a un geste d'étonnement froid.)

DAVIN, à Numa, qui est devant le bureau.

Pas mal...

NUMA, au baron.

Vous voyez, votre dossier est là, sur ma table, et j'avais bien l'intention... mais comment faire? Le temps me manque... Reprenez ça, je vous en prie, délivrez-moi de ce remords. (Il lui remet le dossier. — Le baron s'incline gravement et ouvre sa serviette pour y remettre le dossier. — Numa, qui le regarde, s'approche de lui.) Vous comprenez, cher ami, c'est pour vous encore plus que pour moi...

DAVIN, bas.

Aïe! Aïe!

NUMA.

L'appel vient dans huit jours... il faudrait

remettre encore... Et dans une cause aussi brûlante, où votre honneur est en jeu, dans l'état de fièvre et de trépidation où je vous vois... (Le baron reste immobile et gelé.) Je pense qu'il vaut mieux... confier vos intérêts... (Le baron a un geste froid comme pour dire : « Il en sera ce que vous voudrez. » — Numa, gêné, reprend vivement.) Certes, je comprends l'embarras cruel où je vous mets, à la veille de la bataille... après une parole formelle... Je sens que je vous dois une compensation, et je voudrais vous la donner. (Le baron, de plus en plus froid, sans parler : « Comme il vous plaira, monsieur ! »)

DAVIN, bas.

Ah! mon Dieu. (Il regarde la porte en face de lui.)

NUMA.

Voyons, je vais toujours vous chercher un bon avocat... à défaut de moi, j'ai là mon collaborateur et ami, monsieur Davin. (Le baron salue.) Il a l'oreille du Tribunal, puis, je serai derrière lui...

DAVIN, à mi-voix, à Numa.

Ah! non, non, pas moi.

NUMA.

Et si Davin n'a pas le temps, nous trouverons bien quelqu'un... Tenez, rendez-moi ce dossier; si, si, je veux, rendez-le-moi... Je m'en charge...

DAVIN.

Patatras!...

NUMA.

Je connais l'affaire, j'indiquerai la marche à suivre... fiez-vous à moi. (Le baron, toujours gelé, rend le dossier, referme la serviette et salue pour sortir. — Numa pose le dossier

sur le bureau, prend une de ses cartes, écrit un mot dessus et rappelle le banquier.) Attendez, baron. Il ne sera pas dit que Roumestan aura laissé un de ses clients dans la nasse. Vous irez trouver le Président, de ma part, avec cette carte. Et puis, je le verrai, moi aussi... Vous ne m'en voulez pas, au moins? (Le reconduisant.) Vous savez ma sympathie pour vous et que si j'avais pu... (Le baron fait un geste.) Voyons, prouvez-moi que vous ne m'en voulez pas; soyez des nôtres, la semaine prochaine... Ces dames organisent une petite fête...

DAVIN, avec un geste de désespoir comique, vers la porte que Rosalie entr'ouvre.

Le voilà parti...

NUMA, vers le fond.

Je compte sur vous, n'est-ce pas? A neuf heures. (Le baron salue jusqu'à terre et sort par la porte du fond, à droite. Numa, le rappelant, dans l'antichambre.) Baron... Baron... Venez donc dîner avec nous, ce soir-là... entre intimes... Ma femme sera si contente...

DAVIN, levant les bras au ciel. — A Rosalie qui vient d'entrer.

Ça, c'est le comble!...

SCÈNE VII

DAVIN, ROSALIE, NUMA, qui revient du fond, triomphant.

NUMA, à sa femme.

Eh bien! tu vois? (Davin et Rosalie se mettent à rire. — Il les regarde l'un et l'autre étonné.)

ROSALIE, bon enfant.

Mais, malheureux, je vois que son dossier est là... que tu l'as invité à dîner... qu'il n'avait qu'une promesse en entrant et qu'il en emporte au moins une douzaine.

NUMA.

Pas possible!... Alors, je suis somnambule... (Avec un désespoir comique.) Ah! terrible Midi, je ne pourrai jamais t'échapper.

ROSALIE.

Enfin, tu as fait l'effort... on vous sait gré tout de même, *moussu* Numa... (Elle lui tend la main; Numa veut l'attirer vers lui pour l'embrasser, elle se dégage doucement.) Al-lons, il est tard, il faut que je me sauve. (Riant.) Mon Dieu! que tu avais l'air de souffrir, mon pauvre ami; comme tu étais drôle!... (Numa veut la rattraper, elle s'échappe.) A revoir, messieurs.

SCÈNE VIII

NUMA, DAVIN

NUMA, ému, regardant la porte par où Rosalie vient de sortir.

Ange, va. (Il jette un baiser vers la porte. — Revenant vers Davin.) Voyez-vous, mon ami, quand on a le bonheur de posséder une femme pareille... le mariage, c'est le paradis sur la terre... Et, vous savez, les deux sœurs se valent... Dépêchez-vous de vous marier, Davin.

DAVIN.

Oh! moi... (Geste découragé.)

NUMA.

Comment ! vos affaires ne vont pas ?... Voulez-vous que je dise un mot... je m'entends à merveille avec ma petite belle-sœur, je parie que je la décide... Je vous connais ; vous manquez un peu d'élan... Si vous m'aviez vu, moi, prendre d'assaut ce vieux salon de la place Royale... Je voulais ma femme, je l'ai eue... Et quelle femme, mon ami !... Ce qu'elle a été bonne, pardonnante... Quand je pense que j'ai pu, — ceci entre nous, Davin, car la chère créature l'a caché à tout le monde... — Figurez-vous qu'un jour... il y a deux ans...

DAVIN, doucement

Pourquoi, me dire ça, puisqu'elle n'en parle à personne.

NUMA.

Oui, vous avez raison, je n'ai pas le droit... mais, ce qu'il m'est permis de dire, et bien haut, c'est que je lui dois d'être ce que je suis... Parbleu ! Elle ne m'a pas donné l'éloquence, mais ma tenue dans la vie, ma carrure d'homme politique... tout cela me vient de ma femme et rien que d'elle... Au fond, moi, avant de la connaître, sur les choses comme sur les hommes, je changeais d'idée tous les cinq ans... j'ai compté... Ce n'est pas ma faute, j'étais fait ainsi... emporté et mobile comme le vent du Rhône... en politique, ce n'est pas permis... Ma femme m'a transformé, donné du poids, maintenu sur les rails. Elle est si droite elle-même, et si séduisante,

avec ça... Vous avez vu ses bras?... Les plus jolis bras de Paris. Ah! si je ne l'aimais pas, je serais bien coupable...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LAPPARA, qui s'est avancé derrière Numa, discrètement.

LAPPARA, à demi-voix.

Ces dames sont arrivées...

NUMA, gêné devant Davin, bas, à Lappara.

Il y a toujours du monde dans le petit salon?

LAPPARA.

Plein partout.

NUMA.

Faites entrer ces dames chez vous...

LAPPARA.

J'ai déjà l'évêque de Nîmes... je ne peux guère...

NUMA.

Evidemment... Alors ici. Dites donc, Davin (Montrant la porte à droite.), entrez là un petit moment, voulez-vous?

DAVIN, se levant.

Bien.

NUMA.

Emportez notre rapport, vous le finirez...

DAVIN, souriant.

En effet, il sera temps. (Il prend les papiers et sort par la gauche.)

NUMA, très grave, à Lappara.

Faites entrer ces dames. (Lappara sort par la porte de gauche, au fond.)

SCÈNE X

NUMA, seul, regardant Lappara s'en aller.

NUMA.

Où s'habille-t-il, ce matin-là? Où trouve-t-il cette taille?... (Debout devant la glace.) Moi, mes jaquettes me font un dos!... (Se regardant attentivement.) Ah! la politique vieillit... C'est égal, je vais passer une redingote, c'est plus convenable.

SCÈNE XI

LA PETITE BACHELLERY, manchon, rouleau de musique,
LA MAMAN et LAPPARA, qui sort tout de suite.

LAPPARA, solennel.

Entrez, mesdames. (Bas et amical.) Bonne chance...

LA PETITE BACHE, regardant autour d'elle.

Quel cabinet!... En voilà un chic...

MADAME BACHELLERY.

Ah! c'est cossu... comme tout l'hôtel, du reste... Tu as vu l'escalier?...

LA PETITE BACHE.

Mo-nu-men-tal... C'est dans ce goût-là que je m'en paierai un...

MADAME BACHELLERY.

Un escalier?... pourquoi faire?...

LA PETITE BACHE.

Avec l'hôtel au bout... Oh! je l'aurai... (Flairant.)
je le sens venir...

MADAME BACHELLERY.

En attendant, tu ferais bien mieux de nous
acheter des bottines...

LA PETITE BACHE.

Ah! on peut dire que tu ne vois pas grand...

MADAME BACHELLERY.

Merci!... de la rue du Château-d'Eau au bou-
levard Malesherbes à pied, d'un temps pareil...
Il faudrait du fer pour résister à ça... Mais enfin
pourquoi te fait-il venir? Quelle est cette surprise
dont parle sa lettre?

LA PETITE BACHE.

Parbleu! c'est bien malin... Il va m'inviter à
chanter chez lui, le Directeur sera là... Il me
trouvera divine... et on signera.

MADAME BACHELLERY.

Tu crois?

LA PETITE BACHE.

Dieu! que j'ai donc une petite maman chérie
qui n'est pas maline. Si je crois!... Seulement,
tu sais... l'air étonné et rempli de joie... (Haussant la
voix.) Ah! voilà le buste du maître, il est plus
sévère que nature... (Debout devant le buste et saluant genti-
ment.) Bonjour, m'sieu... (Taquinant le marbre du bout de son
rouleau.) Hou! le vilain grognon. Faisez une risette
tout de suite.

MADAME BACHELLERY.

Alice... Alice...

LA PETITE BACHE, haut et câline, parlant au buste.

Allons, vite, une risette à la petite fille...

SCÈNE XII

LES MÊMES, NUMA, très coquet, pincé à la taille, puis
DOMINIQUE

NUMA, entrant vivement,

Mesdames...

LA PETITE BACHE, surprise devant le buste.

Ah! que j'ai eu peur.

NUMA.

Peur? Est-ce de moi, mademoiselle?

LA PETITE BACHE, le regardant gaminement dans les yeux.

Au fait, non. Vous n'avez pas l'air méchant,
comme votre buste.

NUMA, regardant le buste et souriant.

Oh! ça, c'est ma tête de la tribune...

LA PETITE BACHE, comme grelottant de terreur.

Effrayant!

MADAME BACHELLERY.

Excusez-la, monsieur, c'est une enfant...

LA PETITE BACHE.

Seize ans... aux premières prunes...

NUMA.

Seize ans!... A quel âge a-t-elle donc débuté?..

MADAME BACHELLERY.

Elle est quasiment née sur les planches... Moi, je chantais... Le père était directeur...

LA PETITE BACHE.

Une enfant de la balle, quoi!

MADAME BACHELLERY.

Alice... (A Numa.) Mais bien raisonnable tout de même, et travailleuse comme il n'y en a pas.

NUMA, prend la main de la jeune fille.

Vraiment?... (A la mère.) Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

LA PETITE BACHE.

Oh! je pioche... Je pioche... six heures de leçon par semaine, chez mame Vauters...

NUMA, lui tapotant la main, bien plus préoccupé d'elle que de ce qu'elle dit.

La Vauters? parfait... excellente méthode...

LA PETITE BACHE, elle retire sa main et prend le morceau de musique resté sur la cheminée.

Tenez, nous en venons... V'là ma musique...

NUMA.

Ah! Voyons? (Serré contre elle et penché sur son épaule.) — Qu'est-ce qu'elle vous fait chanter?

LA PETITE BACHE.

Maintenant, j'apprends le duo de *Mireille*. Vous connaissez?

NUMA.

Mireille! C'est tout mon pays...

LA PETITE BACHE, câlinement.

C'est aussi le *miein*.

NUMA.

Poulido tsato, vaï!... (Fredonnant.)

Adieu donc, fuis à perdre haleine,
 Pauvre oiselet,
 L'oiseleur te prendra sans peine
 En son filet.

LA PETITE BACHE.

Le cloître enfin m'ouvre ses portes...

NUMA.

Je suis le missel que tu portes...
 C'est moi qui te consolerais.

DOMINIQUE, entrant.

Monsieur... (Il s'arrête stupéfait devant le groupe amoureux et mélodique qu'il voit de dos.)

MADAME BACHELLERY, assise, lui faisant signe de se taire.

Chut! (Dominique montre les lettres qu'il a à la main. — Madame Bachellery, déjà chez elle, lui fait signe : « Donnez-les-moi. » — Il lui passe le courrier et se retire à reculons, stupéfié.)

LA PETITE BACHE, continuant le duo.

Si tu me suis au monastère,
 Là, je mourrai.

NUMA, à pleine voix, exalté.

Alors je me ferai la terre,
 Et, je t'aurai.

LA PETITE BACHE, se retournant vers sa mère.

Crois-tu qu'il chante!

MADAME BACHELLERY.

Magnifique... (Elle pose le courrier sur le bureau.) **Mon-**
sieur de Lappara n'est rien à côté...

NUMA, vivement.

Lappara?

LA PETITE BACHE, à part.

Aïe! maman, quelle gaffe...

MADAME BACHELLERY.

Oui, nous le voyons quelquefois... à la maison...

LA PETITE BACHE.

Oh! pas souvent.

MADAME BACHELLERY.

Depuis qu'il s'occupe de faire entrer fille au théâtre...

NUMA.

Il s'occupe... il s'occupe... Mais monsieur de Lappara n'a aucune influence que par moi... Un garçon d'une légèreté... Il ferait bien mieux de songer à sa situation, à son avenir...

LA PETITE BACHE, vivement.

Moi, j'y songe, à l'avenir, je ne songe qu'à ça.

NUMA, très grave.

Oh! je le sais, mademoiselle. Je connais vos aspirations vers le grand art, et je suis prêt à vous aider, selon la promesse que j'ai faite à monsieur votre père... Je vous parlais d'une surprise, la voici...

LA PETITE BACHE.

Quoi donc? (Mouvement de curiosité de la mère.)

NUMA.

Vous chanterez chez moi, la semaine prochaine, devant tout Paris...

MADAME BACHELLERY.

Oh! mes enfants, laissez-moi m'asseoir...

NUMA.

Le Directeur sera là pour vous entendre, et votre engagement...

LA PETITE BACHE.

Vrai? c'est vrai?... Oh! maman, maman, que je suis contente... (Elle embrasse Numa sur les deux joues.)

MADAME BACHELLERY.

Alice...

NUMA, attendri et allumé.

Excusez-la, c'est une enfant...

MADAME BACHELLERY.

Un bébé (Émue.), mais bien raisonnable tout de même.

LA PETITE BACHE.

Seulement, voilà... pour passer au grand art, tout de suite, devant le monde... ce que j'aurai le trac!... Dites donc, m'sieur? Et si je chantais le « Petit Mitron », pour la dernière fois... en costume, comme aux Folies...

NUMA.

Oui, ce serait drôle... J'aurai pas mal de musique sérieuse... Va pour le « Petit Mitron ».

LA PETITE BACHE.

Ce seront mes adieux à la chansonnette.

DOMINIQUE, s'avançant résolument.

Monsieur, je suis débordé, je ne sais plus où mettre le monde... que Monsieur me permette au moins de dire qu'il est souffrant, et de renvoyer les audiences...

MADAME BACHELLERY.

Partons vite, fille.

NUMA, à la petite.

Voilà ma vie, mon enfant... (A mi-voix.) Quand vous reverrai-je?

LA PETITE BACHE, roulant sa musique.

Quand vous voudrez...

NUMA.

Oui, il faudrait causer un peu de ce programme...

LA PETITE BACHE.

L'après-midi, je ne sors jamais...

MADAME BACHELLERY, au fond, tapant dans ses mains.

Allons... Allons...

LA PETITE BACHE.

J'arrive... (Elle remonte, puis redescend vers Numa.) J'en ai encore une très gentille que je pourrai vous dire avec le « Petit Mitron » : la « Petite Marguerite... » Vous ne l'avez pas entendue... (Lui fredonnant dans les yeux. — Zézaiement.)

Petite maldelite

Les olangers vont fleuri dans huit jours...

Si tu me donnes têt' chose

Je te donnelai têt' chose...

Si tu me donnes lien

Je te donnelai lien.

Elle est drôle, pas? Adieu. (Elle se sauve en sautant comme une fillette.)

SCÈNE XIII

NUMA, DOMINIQUE, dans le fond, en statue
du commandeur.

NUMA, sur le devant de la scène.

C'est joli, la jeunesse... Attention, Numa, attention... (Se secouant.) Avai! c'est une enfant, voyons... Parions que Lappara les raccompagne... (Il prend son élan vers le fond, ouvre la porte par où les dames Bachelery viennent de sortir, dit vivement dans l'antichambre aux personnes qui attendent :) Bonjour, ami... Je suis à vous, messieurs... (Puis, d'une voix nerveuse.) Lappara... Lappara... qu'est-ce que vous faites?... Arrivez donc...

SCÈNE XIV

NUMA, LAPPARA, DOMINIQUE, toujours immobile.

NUMA, faisant passer Lappara et fermant la porte, nerveux.

Je ne vous comprends pas, mon cher... Vous manquez de tenue...

LAPPARA.

Mais, monsieur, je faisais un bout de conduite à ces dames...

NUMA.

Laissez donc ces dames tranquilles... Mauvais milieu pour vous, jeune homme... il faut être plus sérieux, que diable! Il est temps de prendre position... vous avez l'âge... (Amical.) Vous n'avez jamais songé à vous marier, vous?

LAPPARA,

Ma foi, non, monsieur... je suis bien comme je suis... à moins d'une aubaine étonnante...

NUMA.

On vous la trouvera, l'aubaine... avec votre nom, vos relations, des amis comme moi, car je vous aime, mon petit, et votre avenir me préoccupe... Que diriez-vous de mademoiselle Le Quesnoy?

LAPPARA.

Mademoiselle Hortense?... Oh! je n'aurais jamais osé...

NUMA.

Pourquoi pas?... Mais si, mais si... je serais heureux de vous voir de ma famille... Voulez-vous que je tâte, que je dise un mot?... (Geste confus de Lappara.) Je m'entends très bien avec ma petite belle-sœur...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DAVIN, entrant par la gauche, papiers à la main.

DAVIN.

Voilà le rapport fini...

NUMA, se retournant, à part.

Tiens, mais est-ce que je ne lui ai pas promis, à lui aussi... Ma foi, tant pis, elle choisira.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Premier tableau.

Fête à l'hôtel Roumestan. — Salon d'entrée, très riche, au fond duquel aboutit et finit, face au public, une large montée d'escalier, fermé d'une petite barrière battante, en bois doré et ouvragé. Par là descendent et s'en vont les invités de Numa. — Quand on ne les voit plus qu'à mi-corps, c'est-à-dire quand ils ont descendu trois ou quatre marches, ils s'arrêtent sur un palier, où luit, entre deux appliques allumées, une haute glace devant laquelle les femmes assurent leurs boucles d'oreilles, passent leurs fourrures apportées par la livrée, dont on aperçoit les chapeaux galonnés. — A gauche de l'escalier, au fond, en pan coupé, large baie garnie d'une riche tenture relevée et donnant sur d'autres salons. — Même côté, second plan, une cheminée en marbre blanc; premier plan, toujours à gauche, une porte ouverte aussi sur les salons. — A droite, premier plan, porte qui mène au cabinet de Numa; second plan, large buffet chargé de cristaux, boissons, friandises, et servi par des maîtres d'hôtel en grande tenue. — Porte à droite au fond pour le service. — Divers fauteuils, sièges élégants de toutes formes. — Grandes plantes vertes. — Il est tard, le concert va finir.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, DOCTEUR BOUCHEREAU, LE GÉNÉRAL, LE BARON VAN BERG et quelques autres VIEUX MESSIEURS décorés, chamarrés et généralement chauves, se pressant à la porte de gauche et applaudissant. — A droite, devant le buffet, LAPPARA et deux ou trois gommeux, mangeant et buvant, indifférents à la musique. — Assis sur un pouf, face au public, VALMAJOUR en habit, frisé au petit fer, le teint cruellement bronzé, sur sa cravate blanche; des gants de marié de banlieue, l'air exotique et embêté, accoudé sur un genou, son tambourin entre ses jambes. — Dans le fond, des invités, hommes et

femmes, sortent des salons, le morceau fini, et se dirigent vers l'escalier.

VIEUX MESSIEURS, à gauche.

Brava... Brava... (Applaudissements discrets et mondains, bien en contraste avec les trépignements de la fête aux Arènes.)

NUMA, ravi, les mains plus hautes que tout le monde pour applaudir.

Délicieux!... Divin!... (Se tournant vers Bouchereau, sans cesser d'applaudir.) N'est-ce pas, docteur?... La voix est encore un peu grêle, mais ça s'étoffera... elle n'a que seize ans.

DOCTEUR BOUCHEREAU, applaudissant.

Que seize ans, vous croyez?

LE GÉNÉRAL, à demi-voix, pour le docteur.

Seize ans de fût et quelques années de bouteille... Brava... brava... (Il applaudit.)

NUMA, applaudissant, à Van Berg.

Elle est gentille, hein, baron? (Le baron, muet, fait le geste d'applaudir, mais pour Numa seul, comme pour dire : « Mon compliment! »)

VALMAJOUR, qui guette Numa depuis un moment, s'élançe, la courroie du tambourin en bricole sur l'épaule.

Dites, monsieur Numa... (Numa remonte sans l'entendre.
— Valmajour vient se rasseoir, navré.)

LES JEUNES GENS, à droite, près du buffet, voyant Numa qui passe.

Brava... Brava...

LAPPARA, allumé de champagne.

Bis!... bis!...

NUMA, vivement.

Non, non. Ça la fatiguerait... (Il remonte vers le fond, pour saluer les personnes qui descendent.)

LAPPARA, pouffant de rire.

Ça la fatiguerait... Sacré patron... Il a de ces mots... (Aux autres jeunes gens.) Ah! il est fort, le matin. (On l'interroge; il cause à voix basse.)

NUMA, au fond, à des dames qui s'en vont.

Seize ans... Elle n'a que seize ans...

LE GÉNÉRAL, à Bouchereau.

Il a l'air rayonnant, ce soir, maître Numa...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Il y a de quoi... après son succès à la Chambre, aujourd'hui...

UN DOMESTIQUE, au fond.

La voiture du marquis d'Athis...

AUTRE VOIX, au lointain.

La voiture... (Le baron s'approche des jeunes gens, l'air froid, et les écoute, un sorbet à la main.)

LAPPARA, à droite, aux jeunes gens, près du buffet.

Il lui a loué un petit hôtel, rue de Londres, et cette nuit on pend la crémaillère. (Ils parlent à voix basse.)

LE GÉNÉRAL, à gauche, parlant à Bouchereau.

Ministre, vous croyez?...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Avant huit jours...

LE GÉNÉRAL, d'un air diplomatique.

J'ai toujours pensé que son concert de ce soir devait masquer quelque manœuvre...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Ah! c'est un adroit... (Le baron, toujours froid, va vers le buffet, pose son sorbet, se fait verser un verre de bordeaux qu'il déguste en écoutant les jeunes gens.)

LAPPARA, aux jeunes gens, un doigt sur les lèvres.

Seulement, vous savez, pas un mot...

UN DES JEUNES GENS.

Farceur... L'histoire est tout au long dans le *Nouvelliste*. (Il tire un journal de sa poche; Lappara et les autres jeunes gens se pressent autour de lui.)

LAPPARA.

Donnez-moi ce journal... je vais lui montrer. (Il arrête au passage Numa, qui redescendait la scène, et lui donne le journal, très ému.) Regardez ça... c'est de ce soir... En tête, là... « Un nouveau cabinet. »

NUMA, lisant.

« Un nouveau cabinet... Décidément, le Midi monte... » (Souriant.) bon... je vois ce que c'est... (A Lappara.) Que voulez-vous, mon cher? Il faut les laisser dire... (Il met le journal dans son habit.)

LAPPARA, stupéfait.

Comment! pas plus troublé que ça... (Il revient vers les jeunes gens.) Cristi! qu'il est fort.

NUMA, au général, qui remonte.

Vous partez, général?... Attendez donc, la Vauters va chanter encore...

LE GÉNÉRAL.

Oh! moi, vous savez, la grande musique...

NUMA, le retenant par la main.

Restez tout de même... (Appelant.) Lappara! Lappara! (Il lui dit un mot à voix basse, puis se tournant vers le général.)
Je vais vous présenter notre petite merveille.

LE GÉNÉRAL.

Quel plaisir voulez-vous qu'elle ait à connaître une vieille giberne comme moi?... (Montrant les jeunes gens.) Un de ces jeunes mirliflores ferait bien mieux son affaire...

NUMA, vexé.

Vous vous trompez, mon cher... Il y a bien d'autres choses que les femmes préfèrent, à la jeunesse d'un homme...

LE GÉNÉRAL.

Elles vous disent ça.

NUMA, se tournant vers le docteur Bouchereau et d'autres vieux chamarrés qui se sont approchés.

J'en appelle à ces messieurs... L'homme connu, l'homme au pouvoir, voilà ce qu'elles aiment! Se dire que celui qui est là, devant elles, roulant sa tête sur leurs genoux, est un illustre, un puissant, un des leviers du monde, c'est cela qui les remue!

LES VIEUX MESSIEURS, convaincus.

Oh! certainement... (Le baron approuve d'un mouvement de tête.)

DOCTEUR BOUCHEREAU, souriant.

Les hommes de notre âge seront tous de cet avis.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, je vous dis, moi, que lorsque j'étais à l'état-major, simple petit lieutenant et que je m'en allais les dimanches de sortie, en grande tenue, mes vingt-cinq ans, mes aiguillettes neuves, je ramassais au passage de ces regards de femme qui vous enveloppent en coup de fouet, de la nuque au talon, de ces regards qu'on n'a pas pour une grosse épaulette de mon âge... Aussi, maintenant, quand je veux retrouver la chaleur d'un de ces regards-là, une déclaration muette en pleine rue, savez-vous ce que je fais? Je prends un de mes aides de camp, jeune, de la dent, du plastron, et je me paye de sortir à son bras, mille noms de noms!

NUMA.

Au fait, peut-être avez-vous raison... (Regardant autour de lui.) Ah çà! je ne vois pas venir Lappara, que devient-il donc? (Il va pour remonter; Valmajour, qui le guette comme un chat, se précipite, son tambourin toujours en bricole et son flûtet à la main.)

VALMAJOUR, bas.

Monsieur Numa... monsieur Numa...

NUMA.

Hein?... Ah! c'est vous...

VALMAJOUR.

Est-ce qu'on va pas me faire jouer encore quelque chose?

NUMA, agacé.

Vous n'en avez pas assez, donc?... Bien... nous verrons ça... tout à l'heure... (Il remonte.)

VALMAJOUR

Va bien (De plus en plus navré, il revient vers sa place. — Le baron, très froid, l'arrête au passage et, d'un geste sobre, demande à voir le flûtet. — Le général ayant sifflé un verre de champagne au buffet, descend l'escalier du fond.)

VOIX DE DOMESTIQUE, au lointain.

La voiture du général d'Espaillon... La voiture... (Les voix s'éloignent.)

SCÈNE II

LES MÊMES. — LE PRÉSIDENT LE QUESNOY,
qui est entré par la seconde grande porte de gauche.

LE PRÉSIDENT, faisant redescendre avec lui Roumestan
qui s'en allait à la recherche de Lappara et de la petite Bachellery.

On me dit que le docteur Bouchereau est ici,
présentez-moi donc à lui, mon cher Numa.

VALMAJOUR, expliquant au baron et montrant son flûtet.

Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter
le rossignol... (Numa en passant se cogne au tambourin. — Val-
majour s'écarte vite.)

NUMA, à demi-voix.

Est-il encombrant, celui-là, avec sa caisse...
(Appelant.) Docteur... Docteur... (Bouchereau s'avance,
Numa fait les présentations.) Monsieur le Président Le
Quenoy, mon beau-père... Le professeur Bou-
chereau, sénateur... (On se salue.) — (Numa souriant.)
Grand médecin, grand magistrat... Quel est
celui de vous deux qui en a le plus condamné?...
Je vous laisse. (Il se sauve par le fond à gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins NUMA

LE PRÉSIDENT, descendant la scène avec Bouchereau.

Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur Bouchereau... (Geste évasif du docteur.) Oh! il y a longtemps...

VALMAJOUR les heurtant avec sa caisse, pour retourner s'asseoir.

Excusez-moi, messieurs... (Il s'assied tout près d'eux, sans que les deux hommes prennent garde à lui.)

LE PRÉSIDENT, continuant.

Quelque trente-cinq ans... un soir d'hiver... pour moi, inoubliable... C'était au chevet de mon fils, un beau petit garçon, frappé brusquement, traîtreusement, en pleine vie, dans sa fleur...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Place Royale, ah! oui, je me rappelle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'étiez pas encore le grand Bouchereau, mais déjà vous aviez votre regard de voyant, ce terrible don du diagnostic qui vous fit dire tout de suite, devant ce lit d'enfant : « Il est perdu. »

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Don terrible, en effet, monsieur le Président, qui désole et gâte ma vie, sinistre seconde vue qui, dans un passant à peine regardé, dans l'être intact d'apparence, marchant, agissant en pleine force, en pleine joie, me montre le condamné de

demain, et la marche de son affaire aussi nettement que sur une planche d'anatomie.

VALMAJOUR, qui l'écoute gêné d'abord, puis terrifié, se lève et s'écarte.

Outre!.. Il me fait peur. C'est un sorcier, cet homme...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NUMA, ramenant à son bras LA PETITE BACHELLERY, en mitron de fantaisie, barrette, tablier de dentelle, toute blanche et poudrerizée. LAPPARA et ses amis suivent et frétilent derrière elle.

NUMA, conduisant la petite Bache au buffet. Au maître d'hôtel.

Vite, un consommé bien chaud...

LA PETITE BACHE.

Non, merci, du champagne...

NUMA, la fait servir, et voyant la jeunesse autour d'elle.

Messieurs, je vous en prie... La Vauters va chanter... (A Lappara, sévèrement.) Lappara! Voyons...

(Lappara et les jeunes gens s'éloignent. — Le Quesnoy et Bouchereau se sont écartés et causent devant la cheminée, second plan à gauche. Valmajour erre çà et là avec son tambourin, mais toujours dans la direction de Roumestan.)

NUMA, toujours devant le buffet, à la petite Bache.

Un succès fou.

LA PETITE BACHE.

Vous croyez?... J'ai pourtant manqué ma seconde reprise... « Chaud! chaud! »

NUMA.

Adorable.

LA PETITE BACHE.

Je l'avais dans la voix... Je ne l'avais pas dans les jambes...

NUMA.

Si... parfait... dans les jambes aussi...

LA PETITE BACHE, mirant son verre de champagne.

Que dit notre bon directeur?

NUMA.

Ravi...

LA PETITE BACHE.

L'engagement?...

NUMA.

Signé... pour trois ans,

LA PETITE BACHE, buvant.

Où est-il?

NUMA.

Là, dans mon cabinet, sur la table... Vous n'aurez qu'à le prendre en mettant votre manteau... Est-ce bien?... On est contente?

LA PETITE BACHE, en provençal.

Tout aré vous lou diraï, moun bel ami!...

(Elle lui tend son verre pour le poser sur le buffet.)

NUMA, passionné.

Ah! petite... petite... (Tendant le verre au maître d'hôtel.)

Remplissez ça.

LA PETITE BACHE.

Merci, j'en ai assez.

NUMA, bas.

C'est pour moi. (Il se retourne vers elle, son verre à la main, et commence amoureusement :) Je veux savoir... (Il s'arrête en

apercevant sa femme et pose son verre. — Très froid.) Pardon, mademoiselle, je reviens.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSALIE, puis HORTENSE et LAPARA. Rosalie est entrée un peu vite, cherchant son mari, et l'apercevant, lui fait un petit signe du bout de son éventail replié. — La petite Bache reste près du buffet, le baron, toujours froid, rôde autour d'elle en sondeur, Valmajour est près d'eux, mais guettant toujours Numa. Mouvement d'invités autour du buffet et de la petite chanteuse.

ROSALIE, jolie, souriante, à Numa.
Numa...

NUMA, s'approchant très empressé.

Quoi donc, ma belle?...

ROSALIE.

Et ce malheureux Valmajour, il ne joue plus rien?...

NUMA, les poings crispés.

Oh! écoute, j'en ai, de ton tambourinaire...

ROSALIE, souriant.

Le mien, tu crois?...

NUMA.

Mais il ennuie tout le monde, tu as bien vu... Ils n'y comprennent rien... c'est trop exotique pour eux...

ROSALIE.

Tu trouves?... Il a pourtant un petit côté Fragonard...

NUMA.

Ah! vaï, Fragonard... un musicien hongrois de la foire aux pains d'épices. Regarde-le...

VALMAJOUR, à droite, montrant et expliquant son flûtet à Bachellery son tambourin à terre devant lui, du monde autour d'eux.

Ce m'est venu dé nuit, en entendant çanter le rossignol...

NUMA

Cet affreux boniment que j'entends depuis trois heures... « Ce m'est venu... »

ROSALIE.

Il t'a cru sur parole... Tu le trouvais si joli.

NUMA.

Il le récitait bien mieux là-bas... On dirait qu'il a pris de l'assent, depuis qu'il est à Paris, cet animal-là...

ROSALIE.

Eh ! non. Seulement l'acoutisque n'est plus la même. (Avec un petit coup d'éventail sur les doigts de son mari.) Ah ! Numa... Numa... pauvre faiseur de dupes involontaire... tu te grises de ta parole, mais tu t'en dégrises aussi vite, toi... tandis que les autres... (Gaiement.) Contemple ta victime, et que ce soit la dernière au moins.

NUMA, gaiement.

Bah ! Nous le rapatrierons... dès demain matin, par exemple!... Il me rendrait fou...

ROSALIE.

Mais, en attendant, ce soir...

NUMA.

Tu y tiens ? Eh bien ! tout à l'heure, pour finir, on lui demandera un air de gavotte ou de farandole.

ROSALIE.

Parfait... Nous avons de la jeunesse, ça la fera sauter.

NUMA, gêné.

C'est que... si on danse, ce sera long... Je les connais... et moi il faut que je m'en aille...

ROSALIE.

Où donc ?

NUMA.

Et l'*Officiel*? Corriger mes épreuves...

ROSALIE.

Ton discours... c'est vrai... Mais à quelle heure vas-tu rentrer?... Pauvre ami...

NUMA.

Ah ! Qui sait?... (Gentil.) D'affreux maris, n'est-ce pas, les maris de la politique?... (Eclats de rire à droite, vers le groupe du petit mitron et de Valmajour.)

LA PETITE BACHE, au tambourinaire.

Non ! Vrai, je vous assure... à votre place, v'là ce que je ferais... (Montrant le tambourin.) Je mettrai un tourniquet sur ma caisse, et j'en ferais une boîte à plaisirs...

VALMAJOUR.

Qu'est-ce qu'*il* me chante, ce petit homme ?

LA PETITE BACHE.

V'là le plaisir, mesdames, v'là le plaisir!...

(Elle se sauve en riant comme une folle, par la porte de droite, dans le cabinet de Numa.)

ROSALIE, à Numa.

Elle m'agace, cette petite... Chose, avec son rire... Drôle d'idée de faire venir ça chez nous...

NUMA, gêné.

Pour pimenter le programme... Que veux-tu?
On ne sait plus comment les amuser.

ROSALIE, continuant.

Une espèce de fausse étourdie, de faux oiseau...
Et cette voix... une serinette... Qu'est-ce qu'on
dit, que ça va à l'Opéra-Comique?

NUMA.

Il paraît.

ROSALIE.

Qui a-t-elle donc pour protecteur?...

NUMA.

Un protecteur... tu crois?...

ROSALIE.

Il vient de lui offrir un petit hôtel... Ah! elle
débutte jeune... Du reste, le monsieur doit être
ici... ces jeunes gens se le montraient tout à
l'heure... je les entendais dire... « Regardez cet
air fat!... »

NUMA, vexé.

Par exemple! (Regardant autour de lui, comme s'il cherchait.)
L'air fat... je ne vois guère... (Apercevant le baron, devant
le buffet.) Peut-être le baron Van Berg... c'est un
coureur de petits théâtres...

ROSALIE.

Ah! C'est là qu'a passé l'argent des...

NUMA.

Attends... nous allons bien voir... (Appelant.) Ba-
ron... Baron... (Le baron, devant le buffet, se retourne, un verre
de bordeaux d'une main, une sandwich de l'autre.)

ROSALIE, vivement.

Oh! l'horreur... ne me fais pas parler à cet homme... C'est bien assez de l'avoir eu en face de moi tout le temps du dîner. (Elle quitte Numa et vient vers la gauche parler à sa sœur, assise sur un divan, mangeant une glace que Lappara, debout devant elle, vient de lui apporter.)

NUMA, à part.

Ouf! (Le baron qui s'avance froidement, son verre à la main, fait signe à Numà : « Vous me parliez ? » — Numa, souriant.) Il est bon, mon château des Papes, eh! baron? (Le baron fait signe qu'il est exquis.) Savourez-le, c'est la fin... (A part.) Toi, mon bonhomme, sans t'en douter, tu viens de me rendre un fameux service. (Il jette un regard furtif à gauche, vers sa femme qui cause avec Hortense et Lappara, puis s'élançe vers la porte de droite par où est sorti le mitron.)

VALMAJOUR, s'élançant après lui, avec sa caisse, et d'une voix terrible.

Monsieur Roumestan!

NUMA, tressaute et s'arrête.

Ne criez donc pas tant, qué diable! (Le repoussant.) Allez-vous me laisser tranquille, à la fin des fins...

ROSALIE, sans se retourner.

Chut! (Musique en sourdine dans les salons.)

VALMAJOUR, regardant la porte du cabinet de Numa.

Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir après ce petit pâtissier?...

ROSALIE, à demi-voix, petits coups d'éventail dans ses mains.

Messieurs, la Vauters chante...

LAPPARA.

Chut! chut! (Il a pris la soucoupe des mains d'Hortense et la remporte au buffet avec des précautions de silence exagérées. — Mimique d'invités s'approchant, sur la pointe des pieds, des portes du salon où l'on chante. — D'autres que la musique assomme, tombent anéantis sur des sièges, le claque ballant entre les jambes, hébétés, la figure vide Valmajour, de plus en plus navré, erre çà et là doucement, de peur du bruit, les bras en balancier, comme s'il marchait sur la glace. — De temps en temps, sa caisse, qu'il a toujours en bricole, heurte un siège ou une jambe d'invité, et gronde comme un tonnerre.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins NUMA et LA PETITE BACHEL-
LERY. Rosalie et Hortense causent sur le divan, à gauche, premier plan. — Belle voix de femme chantant au loin une romance de Beethoven.

ROSALIE, à demi-voix, derrière l'éventail.

Voyons, montre ici tes yeux... Ils n'ont pas leur joli sourire d'ordinaire... Qu'as-tu?...

HORTENSE.

Moi? rien...

ROSALIE.

Tu sais que je vous fais danser tout à l'heure.

HORTENSE.

Oh! je n'ai pas le cœur à la danse...

ROSALIE.

Toi!... oh! alors, il y a quelque chose.

HORTENSE.

Non... je t'assure.

LAPPARA, s'approchant, fausse extase.

Oh! ce Beethoven, mesdames... Quelle musique!

ROSALIE.

Très gentil. (A sa sœur.) Dis-moi, chérie, est-ce qu'il est allé vous voir, depuis qu'il est à Paris?

HORTENSE.

Qui?

ROSALIE.

Mais... Valmajour.

HORTENSE.

Non... Sa sœur est venue à la maison deux ou trois fois. Jamais lui. Je ne l'ai revu que ce soir, ici...

ROSALIE.

Tu lui as parlé?...

HORTENSE.

Il avait l'air si triste, tout seul devant le piano, après sa déconvenue.

ROSALIE.

Que lui as-tu dit?

HORTENSE.

Qu'il avait très bien joué.

ROSALIE.

Et lui?

HORTENSE.

Lui, il m'a... il m'a demandé de le présenter à des journalistes...

ROSALIE, riant.

Il n'est pas romanesque...

HORTENSE.

Oh! cette musique me tord les nerfs... J'ai une envie de pleurer...

ROSALIE.

Ce n'est pas la musique... Veux-tu que je te dise ce que c'est... le malaise que tu éprouves? veux-tu que je t'apprenne son nom?...

HORTENSE, la regardant.

Tu le sais?

ROSALIE, laissant tomber le mot, syllabe par syllabe.

Désenchantement... La minute d'angoisse où le jour tombe, où le mirage s'évanouit, où se décolore en mourant la belle fleur pourpre des grenades...

HORTENSE, troublée.

Ma sœur, je t'assure...

ROSALIE.

Pauvre petite imaginaire!... Tu ne vois donc pas que je le connais, ton roman, que depuis trois mois, jour par jour, je le suis dans ta tête; mais va, si folle qu'elle soit, cette petite tête folle, si attrayant que ton roman pût te paraître, là-bas, dans le soleil et la poussière d'or des arènes, avec sa grâce d'art rustique et ce vieux blason de prince des cours d'amour dont la fantaisie de Numa écussonnait son tambourin, moi, je n'ai pas eu peur une minute. Je comptais sur Paris, son jour du Nord, implacable... Tiens, voilà ce qu'il en a fait, Paris, de ton roman.

(Elle lui montre Valmajour qui, debout devant le buffet, explique à demi voix son flûtet au maître d'hôtel.)

VALMAJOUR, bas.

Ce m'est venu de nuit...

HORTENSE, frissonnante et serrée contre sa sœur.

Dieu!...

ROSALIE, souriante et tendre.

Il n'y a qu'à en rire, voyons... On va le rapatrier, l'Abencérage en exil, on le remettra dans son cadre... Et peut-être maintenant mon ami Davin, qui t'aime, lui, qui attend toujours, parlera-t-il un peu plus haut à ton imagination... Allons, regarde-moi... C'est fini? Oui?... Alors, que je te voie sourire.

HORTENSE, avec le mouvement réprimé de se jeter à son cou.

Sœur chérie, comme tu es bonne.

ROSALIE.

Et heureuse, surtout!

HORTENSE.

Le succès de Numa, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Oh! non, pas ça... C'est si en l'air, toute cette politique. Non, un grand bonheur qui nous arrive. Plus tard, je te dirai... Ah! voilà Davin.

(La romance est finie, on applaudit. Mouvement dans les salons vers l'escalier, vers le buffet.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAVIN

ROSALIE, debout, applaudissant.

Bravo... bravo... Bonjour, Davin.

DAVIN, qui arrive du dehors par l'escalier, achevant de boutonner ses gants, un peu essoufflé.

Bravo, bravo... (Saluant Rosalie et Hortense.) Mesdames... Qu'est-ce que j'applaudis ?

ROSALIE.

Mais c'est la Vauters.... Comme vous venez tard....

HORTENSE.

On ne vous a pas vu de la soirée.

DAVIN, à Hortense.

Vous vous êtes aperçue que je n'étais pas là ? (A Rosalie.) Je viens de l'*Officiel*, revoir les épreuves...

ROSALIE, étonnée.

Du discours de Numa ?...

DAVIN.

Et il y en avait !...

ROSALIE.

Mais... mon mari sait-il que vous étiez allé corriger ses épreuves ?

DAVIN.

C'est lui qui m'avait envoyé...

ROSALIE, à elle-même, troublée.

Alors, pourquoi m'a-t-il dit ?...

HORTENSE, à sa sœur, montrant des groupes d'invités qui descendent l'escalier.

Madame Vauters s'en va, dis-lui un mot.

(Rosalie et Hortense remontent en scène.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA PETITE BACHELLERY, NUMA.

La petite Bache, en long manteau, dentelle sur la tête, sort du cabinet de Roumestan, à droite, en roulant son traité avec sa musique. — Numa paraît derrière elle.

DAVIN, à gauche, regardant la petite Bache.

Tiens! d'où sort-elle, celle-là...

NUMA, haut, à la petite.

Encore une fois, mademoiselle, tous nos remerciements...

VALMAJOUR, stupéfait.

Té... c'était donc une femme, le petit pâtis-
sier...

LA PETITE BACHE, grande révérence.

Monsieur... (Bas et vivement.) A tout à l'heure...

NUMA, passionné.

A tout à l'heure... et à toujours... (Il a un geste aussitôt réprimé, comme pour l'étreindre.)

DAVIN, bas, à Numa, en passant devant lui.

Prenez garde, votre femme est là. (La petite Bache a disparu par le fond.)

NUMA, passant la main sur son front, bas, à Davin.

Ah! mon ami... Je suis affolé...

DAVIN, même ton.

Ça se voit...

NUMA, vivement.

A quoi donc?...

DAVIN.

Secouez votre collet... (Montrant le cabinet.) Le petit mitron vous a rempli de farine...

NUMA, secouant les parements de son habit.

Mon bon Davin, ne me jugez pas trop mal... Ce que j'éprouve est inexplicable... Ma femme, je l'adore... et cette enfant me remplit le cœur... Non, tenez, savez-vous ce que je crois... (En confidence et très sérieux.) Je crois que le Midi est polygame.

ROSALIE, qui les guette depuis un moment, s'approche.

Que complotez-vous donc tous les deux?...

DAVIN, vivement.

Nous parlions de son discours...

NUMA, très vite.

Il fait un bruit du diable, à ce qu'il paraît... les journaux ne sont pleins que de ça... Il y a un article ce soir, dans le *Nouveliste*... Tu ne l'as pas vu?... (Il tire vivement le journal de la poche de son habit.) Ils annoncent la chute du ministère, et donnent déjà la composition du nouveau Cabinet... le Cabinet Roumestan... (Lui passant le journal qu'il a déplié.) Tiens, là, en tête... « Décidément, le Midi monte... » Je n'ai lu que le commencement, mais c'est assez drôle...

LAPPARA, qui s'est approché.

(A part.) Qu'est-ce qu'il fait?... Il montre le journal à sa femme!... Il est décidément très fort...

NUMA, à Davin, pendant que sa femme lit le journal.

Ils sont renseignés... Évidemment, si je prends le pouvoir, ma liste est prête, et c'est celle-là... tous du Midi!.. Escoubillac, Marestaing, Terminarias, Laboulbène...

ROSALIE.

Et Bachellery...

NUMA, tressaute.

Comment, Bachellery?

ROSALIE, très sérieuse, lui montrant le journal sans le lâcher.

Oui, tu vois, Laboulbène et Bachellery.

DAVIN, vivement.

Il y a sans doute un député de ce nom-là...

NUMA.

Mais pas du tout... (Signe de Davin.) A moins que...
C'est vrai qu'on ne les connaît pas tous... Il y a
tant de nullités dans cette Chambre. (Il essaie de lui
reprendre doucement le journal.)

ROSALIE, retenant et regardant la feuille.

Mais qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi le
nouveau conseil siègera-t-il 12, rue de Londres,
dans un hôtel particulier?... (Avant qu'elle ait fini, Numa
lui a pris le journal des mains.)

DAVIN, à part.

Quelle infamie!

NUMA.

Donne, je vais t'expliquer... (Il regarde le journal. — Se
tournant vers Davin.) Vous comprenez, vous?...

DAVIN, regardant le journal et gravement.

Non.

NUMA, pliant le journal et le mettant dans sa poche de derrière.

Moi non plus... C'est un rébus... Quelque
fumisterie de reporter parisien, vexé de voir le
Midi qui monte... (A pleine voix avec de grands gestes pour faire
diversion.) -Eh! oui, le Midi monte... et il n'est que

temps, pour chasser la tristesse et les brumes du Nord qui nous gagnent... Nos défauts, té, pardi! c'est nous qui les racontons; au lieu de les cacher, nous les portons comme des cocardes. Oui, vantards, oui, braillards, légers, jamais en place... mais nous avons la vie, le mouvement, la lumière... et si notre race s'éteignait, la France périrait d'ennui. (Rires et applaudissements d'invités sur le départ qui se sont approchés et font cercle autour de lui. — Numa, se tournant vers Valmajour qui ne cesse de le suivre et de le guetter de son œil de faucon malade.) Allons, Valmajour, c'est le moment... Attaque-nous un air de farandole, en l'honneur du Midi triomphant et sonore...

VALMAJOUR.

Va bien.

NUMA.

Avant! Avant! Jeunesse... en place pour la farandole... (Il passe dans le salon à côté, suivi de Valmajour qui commence à battre sa caisse.)

LAPPARA, gaiement.

Ça me connaît, la farandole... (A Hortense.) Nous la conduirons tous les deux, voulez-vous, mademoiselle?

HORTENSE, regardant Davin distrait, les yeux fixés sur Rosalie.

Et monsieur Davin?

LAPPARA, prenant la main d'Hortense.

Ah! il ne sait pas, lui, c'est un homme du Nord...

HORTENSE.

Allons!... Zou! (Elle sort en courant avec Lappara dans le salon où l'on entend le tambourin.)

SCÈNE IX

ROSALIE, à gauche, premier plan, debout et songeuse. —
 DAVIN, plus à droite, la regardant et n'osant s'approcher.
 DOCTEUR BOUCHEREAU, devant le buffet où LE PRÉSIDENT vient le rejoindre. — Le salon toujours allumé prend un air de solitude. — Maitres d'hôtel baillant derrière le buffet. — Au fond, silhouette de femme mettant sa fourrure sur le petit perron de l'escalier.

DAVIN, regardant Rosalie.

Elle a compris... Pauvre femme...

LE PRÉSIDENT, s'approchant de Bouchereau devant le buffet.

Eh bien! docteur, nous voilà de planton, tous les deux...

DOCTEUR BOUCHEREAU, un verre de champagne à la main.

Attendant le bon plaisir de nos filles...

LE PRÉSIDENT, à Davin.

Et vous, monsieur Davin, vous ne dansez pas?

DAVIN, se retourne.

Non, monsieur le Président...

DOCTEUR BOUCHEREAU, savourant son champagne à petits coups.

A son âge, j'étais comme lui... (Il regarde Davin.) Je ne dansais pas, mais je restais toujours jusqu'à la fin des bals... Les femmes sont plus jolies, à ce moment-là... Puis, dans l'air, un peu de musique... De la poussière qui sent bon... Une demi-ivresse aiguisant les sensations, très délicate à savourer avec un chaud-froid de volaille arrosé de vin frappé. (Il boit.)

LE PRÉSIDENT.

Tiens! mais on n'entend plus la farandole...

DAVIN.

Ils font le tour de l'hôtel, ils ont pris le petit escalier et vont remonter par le grand...

LE PRÉSIDENT, allant vers le fond.

En effet, les voilà qui arrivent... (On entend le fifre et le tambourin qui approchent.)

ROSALIE, sur le devant de la scène, à part.

Est-ce vrai?... Est-ce possible?...

LE PRÉSIDENT, au fond, penché sur la petite rampe.

C'est joli, toute cette jeunesse... voyez donc, docteur... (Le docteur Bouchereau remonte. — Davin est toujours près du buffet, les yeux sur Rosalie.)

ROSALIE, à part.

Cet article de journal... Ce mensonge qu'il m'a fait... Et puis, toute la soirée... ces sourires, ces silences autour de moi... (Appelant à demi-voix.) Davin.

DAVIN, fait un pas.

Madame?...

ROSALIE.

Non, non, rien... (A part.) Je ne veux pas forcer cet honnête homme à mentir, lui aussi... Je vais bien savoir du reste... S'il sort, comme il l'a dit, c'est qu'il y va, c'est que c'était vrai... (La musique et les rires s'approchent.)

DOCTEUR BOUCHEREAU, son verre toujours à la main, revenant vers Davin, près du buffet.

Je parlais de diagnostic, tout à l'heure, en veux-tu un? Regarde entrer cette belle fille...

dix-huit ans, de grands cils, la bouche comme une rose... C'est un personnage d'Holbein... La Mort qui danse...

DAVIN, effrayé.

Mais de qui parlez-vous, mon oncle?... (Au rythme du tambourin, la farandole émerge en sautillant de l'escalier, du fond, Hortense Le Quesnoy en tête.)

DOCTEUR BOUCHEREAU, la désignant à Davin. avec son verre.

La première... qui mène le branle... Qu'as-tu?

DAVIN, très ému.

Rien... Rien... Et vous dites que...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Oh! Avant six mois...

DAVIN, lui prenant la main.

Prenez garde, le père est derrière vous...

SCÈNE X

LES MÊMES, HORTENSE, LAPPARA, jeunes gens et jeunes filles; VALMAJOUR marchant et jouant à la queue de la farandole.

HORTENSE, dansant et criant.

Avant! Avant!

LAPPARA, criant.

Tous du Midi!... *Li pan ou la! Li pan ou la!...*

HORTENSE, qui, en passant devant son père, lui a jeté un baiser, cueille Davin au passage.

Vous, je vous enlève... Lappara est fatigué, prenez sa place... (Elle a lâché la main de Lappara et pris celle de Davin que la farandole entraîne.)

LAPPARA, qui suit en protestant.

Eh bien!... Et moi... Et moi...

HORTENSE, sautant toujours et passant devant Rosalie.

Allons, Rosalie... la farandole... (Rosalie ne répond pas. Hortense et les danseurs entrent dans les salons par la première porte à gauche, suivis de Valmajour et de Lappara. Le Docteur et le Président les suivent aussi, mais par la seconde porte de gauche.)

DOCTEUR BOUCHEREAU, tapant dans ses mains.

En voilà assez... on ferme!... on ferme!...

VOIX DE JEUNESSE, au dehors.

Non... non, pas encore! (Le tambourin continue et s'éloigne.)

SCÈNE XI

ROSALIE, NUMA, qui entre par l'escalier du fond; pardessus, canne, chapeau, mettant ses gants pour sortir. Ils sont seuls. Depuis un moment les gens de service ont à demi débarrassé le buffet et disparu l'un après l'autre, par la seconde porte à droite. Tout allumé et désert, musique et danse lointaines.

ROSALIE, tressaille en le voyant entrer.

Oh!

NUMA, gaiement, s'approchant de sa femme.

Ils sont lancés... Nous en avons maintenant... jusqu'à quelle heure?... Allons! Adieu, ma belle...

ROSALIE.

Tu t'en vas?...

NUMA, boutonnant son gant sans la regarder.

Tu sais bien... mes épreuves...

ROSALIE, lentement, le regardant bien en face.

Ah! oui... tes épreuves... Et si je te demandais de ne pas y aller ce soir...

Pourquoi?...

NUMA.

ROSALIE, émue et souriante.

Un caprice... un enfantillage... tout ce que tu voudras... ça m'ennuie de te voir sortir...

NUMA.

C'est pourtant bien nécessaire...

ROSALIE.

Ne sors pas, je t'en supplie...

NUMA.

Jamais tu ne m'as...

ROSALIE, debout devant lui, une main sur chaque épaule, gracieusement.

Écoute... J'ai depuis quelques jours une grande nouvelle à t'apprendre... un bonheur inespéré dans ta vie...

NUMA.

Quoi donc?...

ROSALIE, très émue.

Je ne voulais pas t'en parler encore, parce que c'est un gros secret... (Souriant avec l'envie de pleurer.) et que tu ne sais rien garder, toi... Reste... Je te le dirai...

NUMA.

Dis-le donc plutôt tout de suite... Non? (Gaïement.) Eh bien, alors, en rentrant. (Mouvement de sortie.)

ROSALIE, avec un grand cri, un geste de prière.

Mon mari!... Mon mari!... Je t'en conjure...
Regarde-moi, comprends-moi...

NUMA, qui s'est arrêté.

Comprendre les femmes, par exemple... (Faisant un pas vers elle et d'une voix bien raisonnable.) Voyons, Rosalie...

ROSALIE, changeant de ton.

Tu ne veux pas?...

NUMA.

Je ne veux pas... surtout te faire de la peine...

ROSALIE.

De la peine. (Rire amer.) Bon cœur! (Éclatant.) Eh bien! va... (Elle se laisse tomber sur un fauteuil, face au public, en murmurant.) puisque c'est notre destinée.

NUMA, hésite, puis il a son coup d'épaule et descend l'escalier en bougonnant. — Au bout de deux marches, il s'arrête, se retourne et appelle doucement.

Rosalie, Rosalie, tu es fâchée... encore? (Il lui envoie un baiser du bout du gant et disparaît.)

SCÈNE XII

ROSALIE

ROSALIE, qui jetée de côté sur son fauteuil guette Numa partir, a devant son baiser un cri de colère sourde.

Menteur! (Puis debout, brusquement.) Et si je me trompe, si je rêve... si rien de tout cela n'est vrai... Au fait, j'ai l'adresse... allons voir... (Elle sort à droite, vivement.)

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Deuxième tableau.

Même décor que le précédent, seulement tout est éteint, lustres, appliques. — Une pâle lueur d'aube d'hiver, venue des salons à côté, éclaire les premiers plans de la scène, le buffet desservi où traînent quelques assiettes, des verres, une carafe. — Le fond, l'escalier, absolument dans l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, seul. Au lever du rideau, la scène reste vide un instant, puis on entend au fond un bruit de pas dans l'escalier, la voix de Numa qui fredonne tout bas et le frottement d'une allumette dont la flamme vive découpe la silhouette du grand homme visible à mi-corps sur le pallier et allumant, pour rentrer chez lui, un flambeau posé sur une petite table d'encoignure. Il a son pardessus boutonné, le col relevé, la canne sous le bras, le chapeau casseur et vainqueur. — Entrant, son flambeau à la main.

C'est bon, de retrouver son chez-soi. (Il s'arrête devant le buffet.) Ah! j'ai soif... une fièvre!... (Il prend la carafe, un verre qui a servi et qu'il repose, puis un autre qui ne le contente pas non plus.) Ma foi, tant pis, à la régälade! (Il boit deux ou trois gorgées à même la carafe, reprend le flambeau et se dirige vers son cabinet. Il va entrer, la porte s'ouvre. Rosalie paraît, en chapeau, manteau sur sa robe de bal, prête à sortir.)

SCÈNE II

NUMA, ROSALIE

NUMA, reculant stupéfait.

Rosalie!... Tu n'es pas couchée?...

ROSALIE.

Pas plus que toi.

NUMA.

Mais, je... Tu vois, je rentre...

ROSALIE, froidement.

Comme ça se trouve! moi, je sors...

NUMA.

Tu sors?... (Posant son flambeau sur le buffet.) A cette heure-ci?

ROSALIE.

Oui.

NUMA.

Où vas-tu?

ROSALIE.

D'où viens-tu?

NUMA.

Mais tu sais bien... Je viens de...

ROSALIE.

En effet, je le sais d'où tu viens : 12, rue de Londres...

NUMA.

Comment!... mais non... L'*Officiel*... Ce qui m'a retardé, ce sont quelques retouches que j'ai dû faire sur l'épreuve... On ne se figure pas le relief que l'imprimé...

ROSALIE.

Oh! assez... ne phrase pas, ne mens pas... La chanteuse, l'hôtel, la crémaillère... je sais tout... je suis renseignée...

NUMA, brutalement.

Ah! ah! tu me fais suivre, maintenant... On fait marcher les agences... Eh bien! ils t'ont volé ton argent, et voici la vérité...

ROSALIE.

Inutile!... c'est moi qui t'ai suivi, j'ai vu... j'ai vu les lumières de ton souper, je vous ai entendus rire et chanter en patois de chez vous... Quand tu as ouvert la fenêtre pour regarder la voiture qui s'arrêtait... (Mouvement de Numa.) Tu vois que je précise, c'était moi... Mon cher, continue ton duo avec ta payse... moi je ne sais pas l'auvergnat et je m'en vais.

NUMA.

J'ai peut-être le droit de savoir où tu vas ?

ROSALIE.

Je rentre chez les miens, dans la maison de ma jeunesse, que je n'aurais jamais dû quitter... que je ne quitterai plus. (Elle fait un pas pour remonter.)

NUMA, la retenant.

Mais c'est impossible! tu ne peux pas... attends au moins que je t'explique... (Brutal.) D'abord, qui me dit que c'est réellement chez ton père?...

ROSALIE, ironique.

Oh! non, non, tu te trompes... tu crois parler à l'autre. (Changeant de ton.) Et puis ce n'est pas vrai, tu n'en penses pas un mot... Tu sais qui je suis... et où je vais... (Elle lui échappe.)

NUMA. Il remonte et se met devant elle.

En tout cas, madame, si une séparation doit avoir lieu, ce n'est pas aussi brusquement, à une pareille heure... Attendez un peu, nous trouverons un prétexte... Il y a des ménagements à garder...

ROSALIE.

Aucun.

NUMA.

Ne fût-ce que pour les serviteurs... Cette fuite au petit jour, votre disparition... ce serait un scandale...

ROSALIE.

Le scandale?... mais il est fait... Tout le monde est debout ici... on sait que je pars et que la maison est finie.

NUMA.

Finie?... (Les dents serrées.) Allons donc!

ROSALIE.

Je t'avais prévenu... « Pour toujours et devant tous », rappelle-toi... Voilà pourquoi, tout à l'heure encore, je te suppliais, j'essayais de t'arrêter au bord de ton infamie... tu ne m'as pas comprise... Maintenant, tout ce que tu pourrais faire ou dire, rien ne me retiendra...

NUMA, furieux.

C'est ce que nous allons voir. (Lui montrant la porte de droite.) Rentre là.

ROSALIE.

Non.

NUMA, marchant sur elle.

Madame!...

ROSALIE.

Tu ne me fais pas peur...

NUMA.

Rentre tout de suite (Levant la main avec un geste de menace.) ou bien!...

ROSALIE, le regardant.

Ah! brutal aussi... Tu ne m'avais pas encore

montré ce Midi-là. Tu es complet... C'est bien.

(Elle va vers la porte du cabinet, mais au lieu d'entrer, elle sonne.)

NUMA.

Que fais-tu?

ROSALIE.

Mon père va venir me chercher.

NUMA.

Ton père?... Eh bien, qu'il vienne, il sera reçu.

ROSALIE, à Dominique, qui paraît à la porte de droite.

Il y a une voiture en bas; vite, quelqu'un, place Royale...

NUMA, à Dominique.

Je te défends... Veux-tu t'en aller, et leste!

(Dominique effrayé disparaît, laissant la porte ouverte. — A sa femme.)

C'est moi qui commande, ici... Je suis chez moi, je suis le maître... Et tu ne partiras pas, m'entends-tu? (Lui prenant les poignets et la secouant.) Tu... ne... par...ti...ras... pas.

ROSALIE.

Numa!

NUMA, l'entraînant par les mains vers la gauche.

Quand je devrais t'enfermer, t'attacher au pied de ton lit comme une folle... (Il la lance violemment vers la gauche.)

ROSALIE, se raccrochant à un meuble, avec un cri.

Numa... Numa... Prends garde...

NUMA, avec un rire sauvage.

Tu vois bien que tu as eu peur...

ROSALIE.

Misérable!... Ce n'est pas pour moi que j'ai eu peur...

NUMA.

Comment?... ce n'est pas pour toi... Ah! mon Dieu!... Ce grand bonheur inespéré... dont tu me parlais tout à l'heure... (A genoux, avec un grand cri.) Pitié! pitié! pardon!... C'est moi qui suis fou, et méprisable, et lâche... Ah! si j'avais su... Si tu m'avais dit... Un enfant! Ce rêve de ma vie... Est-il possible qu'une joie pareille m'arrive...

ROSALIE.

Elle t'arrive trop tard... Tout est fini entre nous... Enferme-moi, attache-moi... rien ne m'empêchera de partir.

NUMA, toujours à genoux.

Non, non! tu ne partiras pas... Comment veux-tu, maintenant?... Ecoute, je n'ose plus te dire que je t'aime, et pourtant, c'est si vrai!... Il n'y a que toi, il n'y a que toi dans mon cœur... Le reste, mais le reste, c'est de la boue sous mes bottes... Tu verras... Je te promets... je... Ah! les mots me manquent... Tiens? je pleure, je pleure...

ROSALIE.

Des larmes du Midi... des larmes de théâtre... Elles ne m'émeuvent pas plus que ta colère...

NUMA.

Oui, oui, punis-moi... venge-toi... j'ai tout mérité... mais ne pars pas, ne me laisse pas... Ma femme! ma femme!

ROSALIE.

Je ne suis plus ta femme... La mère, l'enfant,
tu as tout perdu (Elle remonte.)

NUMA, bondissant.

Tonnerre de... Rosalie!...

ROSALIE, devant l'escalier.

Un pas de plus, je me jette par-dessus la
rampe... J'aime mieux la mort que toi... Et, tu
sais, je ne mourrai pas seule.

NUMA, terrifié, cloué sur place.

Non... non... Va... tu es libre... (Très doux, pendant
qu'elle descend l'escalier.) Va... Va...

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Chez le Président Le Quesnoy, place Royale. — Très grand, très ancien salon, à boiseries blanches du temps de Louis XIII, avec un mouvement de corniche qui coupe la pièce en deux, dans sa largeur, et fait comme deux salons successifs. — Le second, très éclairé par les grands flambeaux à abat-jour verts d'une table de whist et de hautes lampes Carcel, sur une cheminée tout au fond; le devant de la scène plus sombre, s'éclairant seulement par le jour voilé d'une petite lampe anglaise posée sur une table à ouvrage, à côté d'un livre ouvert. — Fauteuils, petit divan.

A droite, premier plan, une haute fenêtre; second plan, une porte; porte au fond à droite près de la cheminée. — A gauche, premier plan, porte d'entrée; au-dessus de la corniche qui coupe le salon, grand panneau de peinture ancienne, représentant une Diane chasserresse, le croissant au front, avec ses lévriers.

Dix heures du soir. — Du feu dans la cheminée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVIN et LE PRÉSIDENT, causent dans le premier salon.

MADAME LE QUESNOY, assise au fond, à la table de whist, face au public. DEUX JOUEURS d'un certain âge, à gauche et à droite de la table; en face de madame Le Quesnoy, la chaise vide que le Président vient de quitter.

DAVIN.

Je m'excuse, monsieur le Président, d'arriver à une heure semblable... mais nos jours sont si occupés en ce moment.

LE PRÉSIDENT, montrant un siège.

Asseyez-vous, mon cher monsieur Davin... Rosalie va venir, elle est auprès de sa sœur...

DAVIN, restant debout.

Comment se trouve mademoiselle Hortense?

LE PRÉSIDENT.

Pas bien, pas bien... (Le regardant.) Votre oncle a dû vous le dire...

DAVIN, gêné.

Non...

LE PRÉSIDENT, baissant la voix.

Seulement, nous n'en parlons pas à Rosalie... Elle a eu déjà tant d'émotions... et dans son état...

DAVIN.

Serait-elle malade, elle aussi ?...

LE PRÉSIDENT, nuance d'embarras.

Non, peu de chose... (Passant vite à un autre sujet.) Et chez vous, que devient-on?... Décidément, Numa accepte-t-il le portefeuille?...

DAVIN.

Il hésite encore; après cette malheureuse aventure...

LE PRÉSIDENT, geste navré.

Ah! monsieur Davin...

DAVIN.

Jusqu'à présent, le scandale a été évité... L'état de souffrance de sa sœur explique à la rigueur, aux yeux du monde, la présence de madame Roumestan chez vous...

LE PRÉSIDENT.

Les journaux n'ont rien dit ?

DAVIN.

Non... quelques allusions très vagues... Mais s'il y a procédure... séparation...

LE PRÉSIDENT.

Il y aura procédure, n'en doutez pas... Depuis dix jours que notre fille est ici, la mère et moi nous avons tout essayé pour la fléchir, nous n'avons pas réussi... C'est la femme outragée, frappée dans son amour, dans son orgueil... Elle veut un éclat, la rupture complète... (Montrant Rosalie qui apparaît dans la lumière, par la porte du fond.) La voilà, causez avec elle... Peut-être serez-vous plus heureux que nous, mais je ne le crois pas...

DAVIN, tristement.

Je ne l'espère pas non plus, monsieur le Président...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSALIE

LE PRÉSIDENT, allant reprendre sa place à la table de whist, et passant à côté de sa fille, qui s'est arrêtée, très émue, avant d'entrer) dans le demi-jour du premier salon.

Monsieur Davin est là, ma fille...

ROSALIE.

Je sais... (Elle s'avance résolument et la main tendue vers Davin.)
Bonjour, mon ami... (Émotion contenue.) Je suis contente de vous voir.

DAVIN, ému.

Et moi, madame... ces dix jours m'ont paru dix années...

ROSALIE, avançant un siège.

Mettez-vous là... (Il va s'asseoir, elle le retient.) Mais avant, laissez-moi vous prévenir... Si c'est mon mari qui vous envoie, si vous venez me parler de lui, j'aime mieux...

DAVIN.

Ce n'est pas ce qui m'amenait, madame...

ROSALIE.

Alors asseyons-nous, et causons... (Elle s'assied en face et tout près de lui. — S'animant.) Vous comprenez, tout ce que vous pourriez me dire pour l'excuser serait inutile... C'est fini, brisé entre nous... qu'il n'essaie pas de me revoir... qu'il renonce aussi à m'écrire... D'abord, il n'écrit pas, il dicte... (Rire amer.) Oui, même ses lettres de remords, d'aveux, ses confidences conjugales, il les dicte.

DAVIN.

A moi, madame, à votre ami... Il espère être plus éloquent ainsi, trouver les mots qui vous touchent... il est si malheureux...

ROSALIE.

Allons donc !

DAVIN.

Je l'ai vu pleurer...

ROSALIE.

Vous vous y laissez prendre encore... Ah ! si vous la connaissiez comme moi, cette race féline et grossière, qui a pour signe distinctif, encore mieux que son accent, son mépris de la femme.

(Accent du Midi.) « Les femmes ne sont pas des gens... » C'est un de leurs proverbes, ça...

DAVIN, doucement.

Épargnez-moi, madame, je connais le Midi...
(Souriant.) J'en suis, hélas!

ROSALIE.

Vous?

DAVIN.

Je m'appelle Davin, mais je m'appelle aussi Tancrède, et ce joli petit nom que je ne révèle qu'à vous, vous dit assez que je suis né au pays des troubadours... J'ai caché soigneusement mes origines, et mis vingt ans à m'en corriger... Au bout de vingt ans, à force de mater, de refouler ma nature, gestes, accent, besoin de parler et tout le reste, savez-vous à quoi j'en suis arrivé, madame... à me rendre timide et bègue et, de peur de mentir, à ne plus pouvoir rien exprimer de ce que je ressens... Demandez à mademoiselle Hortense... car c'est pour votre sœur et non pour Numa que je suis venu ce soir. (Tirant une enveloppe de sa poche et la lui donnant.) Je vous rapportais ceci...

ROSALIE, ouvrant l'enveloppe.

Ah! oui... son portrait... laissé aux mains de l'Abencérage... C'est la sœur, vous savez, cette Audiberte Valmajour qui le lui avait arraché, ainsi que la dédicace... Oh! ma chérie, comme elle va être contente...

DAVIN.

J'aurais dû vous le rendre plus tôt, voilà plu-

sieurs jours que j'ai terminé cette misérable affaire... Mais je ne pouvais pas me séparer de ça... (Regardant le portrait que Rosalie a posé sur la table. — Sourire triste.) Par moment je me figurais que c'était à moi... pour moi...

ROSALIE.

Pauvre garçon!

DAVIN.

Vous voyez bien que le Midi a du bon... Si j'en étais resté... si j'avais gardé sa flamme, j'aurais peut-être gagné ce portrait et ce cœur.

ROSALIE.

Je vous aime mieux comme vous êtes...

DAVIN.

Pas elle.

ROSALIE.

Venez toujours la voir avant qu'elle parte.

DAVIN.

Elle part?

ROSALIE.

Avec maman, dans quelques jours... On l'envoie finir l'hiver, au soleil... chez tante Portal... Ce ne sera rien, vous savez... elle est si jeune, si vivante...

DAVIN, détournant le regard.

Oh! certainement...

ROSALIE.

Moi je suis obligée d'être à Paris, pour ce procès... Je resterai ici, avec mon père... (Souriante.) Au fond, quoi qu'il en dise, il n'est pas fâché d'avoir retrouvé sa fille, nous sommes si bien ensemble,

tous les deux... il y a entre nous une telle affinité de goûts, d'idées, de sentiments... nos poètes sont les mêmes, nous aimons les mêmes tableaux, ce n'est pas un de ces robins desséchés par le code, il a une âme et des yeux d'artiste; et quelle noble et fière existence que la sienne... quelle rectitude dans ses actes, dans ses paroles... Ah! il ne joue pas avec les mots, celui-là... Je me sens calme et sûre près de lui, tandis que là-bas, entourée de pièges, de mensonges...

DAVIN.

Oh! madame... on vous aime là-bas comme ici...

ROSALIE, s'animant.

Il ne m'aime pas, il ment; il n'a jamais fait que me mentir, depuis le premier jour où je l'ai vu, depuis ses premiers aveux là où nous sommes... Comme il m'a bien dupée, comme je le croyais, mon Dieu!... Que d'heures j'ai passées à le guetter, le front contre la vitre. (Montrant la fenêtre à droite.) « Elle regarde arriver son avenir », disait mon père... (Colère sourde.) Joli, mon avenir!... Ah! maintenant, je voudrais la murer, cette fenêtre...

DAVIN, suppliant.

Madame...

ROSALIE, très calme.

C'est vrai, je vous ai défendu de m'en parler et je ne vous parle que de lui tout le temps... Allez-vous-en, tenez...

DAVIN, s'est levé, la salue avec un mouvement vers la porte à gauche, puis s'arrêtant.

Pardon, je voudrais encore une fois... (Il s'approche de la petite table sur laquelle est resté le portrait d'Hortense, le prend, le regarde, puis le repose sur la table avec un soupir. — A Rosalie).

Adieu, madame...

ROSALIE, a pris la lampe et le raccompagne vers la porte.

Mon pauvre ami... n'est-ce pas, que la vie n'est pas juste?...

DAVIN.

On se résigne.

ROSALIE.

Vous, pas moi... moi, j'en ai assez, je me révolte... (Elle reste un moment vers la gauche, la lampe haute.)

Adieu... (Elle ferme la porte et rentre.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins DAVIN. Pendant toute la scène précédente, la partie de whist a continué dans le fond, silencieuse, coupée de rares exclamations et de quelques changements de place des joueurs autour de la table.

LE PRÉSIDENT, au fond, se retournant, les cartes à la main.

Monsieur Davin est parti?...

ROSALIE, assise sur le devant, près de la table à ouvrage.

Oui, mon père...

MADAME LE QUESNOY.

Ne reste donc pas là-bas toute seule, dans le noir... Viens nous regarder jouer.

ROSALIE.

Merci, maman... je suis bien là... je t'en prie...

UN DES JOUEURS.

C'est du cœur, madame, vous donnez du carreau...

MADAME LE QUESNOY.

Ah! pardon... je ne suis pas à la partie, ce soir...

LE PRÉSIDENT, à sa fille.

C'était très joli, ces vers que tu lisais tout à l'heure à ta sœur... Un poète, ce Pierre Dupont...

(Il déclame, les cartes toujours à la main.)

« Rouge au dehors, blanche au dedans,
« Comme les lèvres sur les dents... »

ROSALIE, continuant, de sa place.

« La fraise épand sa douce haleine
« Qui tient de l'ambre et du rosier;
« Quand elle monte du fraisier,
« On sait que la fraise est prochaine. »

LE PRÉSIDENT.

Et la dernière strophe, comment donc?

MADAME LE QUESNOY, au fond.

C'est à toi de jouer, mon ami.

ROSALIE, de sa place, accoudée sur la petite table,
le livre sous les yeux.

« La belle aurait pu sans souci
« Manger ses fraises loin d'ici,
« Au bord d'une verte fontaine,
« Avec un joyeux moissonneur.
« Qui l'aurait prise sur son cœur;
« Elle aurait eu bien moins de peine. »

Très émue, elle reste absorbée et songeuse, toujours accoudée à la petite table, tournant le dos à la porte de sortie, à gauche. Au fond, la partie de whist est terminée. Les deux vieux invités se sont levés et s'en vont, accompagnés par monsieur Le Quesnoy, la mère restant assise et remuant machinalement les cartes.

UN DES INVITÉS, passant auprès de Rosalie, à demi-voix.

Bonsoir, madame. (Il sort par la gauche, laissant la porte ouverte.)

L'AUTRE INVITÉ, même jeu.

Adieu, Rosalie. (Le Président lui fait signe : « Laissez-la. » et referme la porte sur lui.)

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT et ROSALIE, dans le premier salon.

MADAME LE QUESNOY, au fond, à la table de jeu.

LE PRÉSIDENT, debout derrière sa fille, qui a la main sur ses yeux.

Tu pleures ?

ROSALIE, se redressant.

Pleurer?... pourquoi?... (Emue et nerveuse.) Ah bien ! non, par exemple.

LE PRÉSIDENT, un peu d'hésitation.

Alors... tu n'as rien décidé avec monsieur Davin ?

ROSALIE.

Rien, mon père... ou, du moins, toujours la même chose.

LE PRÉSIDENT, marchant de long en large.

J'espérais qu'il serait plus éloquent que nous, qu'il te ferait comprendre l'impossibilité d'un procès pareil, pour le nom de ton mari... pour le nôtre... A de certaines hauteurs d'existence, quand on est en vue comme sur une estrade, il faut se tenir... Il y a des sacrifices commandés.

ROSALIE.

Celui-là est au-dessus de mes forces, mon père.

LE PRÉSIDENT.

Tu tiens absolument à te venger?...

ROSALIE.

Je tiens à ne plus vivre près de cet homme...
à n'avoir plus rien de commun avec lui...

LE PRÉSIDENT.

Puisqu'il y consent; puisqu'il veut tout ce que tu veux... Tu vivras ici près de moi, tout le temps que ta mère et ta sœur resteront absentes; après même, si ton ressentiment dure encore.

(Mouvement de tête de Rosalie.) Mais, au nom du ciel, laissons les avocats tranquilles...

ROSALIE.

Vous ne le connaissez pas, mon père... Il emploiera son astuce à m'envelopper, à me reprendre, à refaire de moi sa dupe, une dupe volontaire, cette fois, acceptant une existence avilie, sans dignité... Votre fille n'est pas de ces femmes-là... Je veux la rupture définitive, irréparable, et je l'aurai...

MADAME LE QUESNOY, au fond, à la table, à demi tournée vers sa fille.

Pardonne, mon enfant... pardonne.

ROSALIE, qui s'est levée, a fait un pas vers sa mère.

Oui, c'est facile à dire; pardonne, quand on a un mari loyal et droit comme le tien; quand on ne connaît pas cet étouffement du mensonge et

de la trahison, en trame autour de soi... C'est un hypocrite, je vous dis; un hypocrite et un menteur... les mots et les actes toujours en désaccord... deux paroles, deux visages.

LE PRÉSIDENT.

Ah! tu es implacable..

ROSALIE.

Tu m'as appris la fierté, la dignité de la vie... Je suis ta fille...

MADAME LE QUESNOY, qui s'est approchée souriante et douce.

Tu es la mienne aussi... et je voudrais t'apprendre le pardon.

ROSALIE.

J'ai pardonné, déjà...

LE PRÉSIDENT.

Comment?

ROSALIE.

Oui, puisqu'on me force à le dire... Je ne vous en avais jamais parlé... je n'en ai parlé à personne... Il y a trois ans, un jour, en été... nous étions tous à la campagne, lui, à Paris (emphase ironique) pour ses affaires... L'idée me vint d'aller le surprendre, de déjeuner avec mon mari, en garçon... une escapade... J'arrive, je demande au domestique : « Monsieur est sorti?... » La pâleur subite de cette large face impudente, sa lenteur à me répondre que son maître était là, avec une cliente, la marquise de... Brusquement, d'instinct, sans bien comprendre, je vais à la

porte de son cabinet... je l'ouvre... et je tombe raide... Les misérables!... Ils ne s'étaient pas même enfermés...

MADAME LE QUESNOY.

Ma pauvre enfant.

ROSALIE.

J'ai manqué mourir de cette horrible découverte... Vous vous rappelez comme j'ai été malade?... C'était ça... (A son père.) Tu vois bien que je ne suis pas implacable... Maintenant, c'est fini... J'avais pardonné au prix d'un serment qu'il n'a pas su tenir... Il m'a trompée encore, il me tromperait toujours : il ne vit que de parjure ; je n'en veux plus, je le quitte... et, comme la destinée, qu'on dit aveugle, a de ces combinaisons féroces, je n'ai plus de mari (bas) et je vais être mère.

LE PRÉSIDENT.

Eh! c'est ce qui vous réconciliera...

ROSALIE, vivement.

Assez, mon père, je t'en prie... plus un mot là-dessus... Je me suis réfugiée ici, près de vous, pour y trouver du calme et de la tendresse qui ne mente pas ; mais si vous me torturez ainsi tous deux, si vous voulez m'empêcher d'être moi-même, de suivre le cri de ma conscience, j'aime mieux partir, m'en aller tout de suite, n'importe où, excepté avec cet homme.

LE PRÉSIDENT, qui, depuis un instant, parle bas à sa femme, achève tout haut.

Dites-lui... si... si... je veux, il faut que vous

lui disiez... (A Rosalie.) Écoute-la une minute... et si tu résistes à ce que tu vas entendre, nous ne parlerons plus de ceci, jamais. (Il sort lentement par la porte de droite.)

SCÈNE V

ROSALIE, MADAME LE QUESNOY

MADAME LE QUESNOY, assise sur le divan à gauche, à sa fille qui la regarde étonnée.

Viens là... plus près... encore plus près, bien contre mon cœur. Ce que j'ai à te dire est si triste, si pénible...

ROSALIE, bas.

Quoi donc?

MADAME LE QUESNOY.

Toi, surtout, qui nous aimes tant, qui nous as toujours montré tant de respect, de tendresse... quelle peine je vais te faire, mon enfant chérie...

ROSALIE, se reculant un peu sur le divan.

Ma mère...

MADAME LE QUESNOY.

Mais c'est lui qui le veut; il espère t'apaiser, te fléchir avec ça... A ton âge, quand on souffre, quand le malheur vous frappe, on croit toujours qu'il n'y a que soi d'atteint, que personne n'a eu votre mal avant vous... c'est ce qui fait les sévérités de la jeunesse... Voilà pourquoi, au risque de blesser ton cœur, ton respect filial, il a voulu que je te dise que ta destinée est celle de toutes

les femmes, et que ta mère elle-même n'a pas été épargnée...

ROSALIE.

Comment... est-ce possible?... Il t'a fait cela... lui!... Et tu n'en as rien dit?...

MADAME LE QUESNOY.

Jamais... qu'aujourd'hui... Et c'est sur sa prière, sur son ordre...

ROSALIE, lui prenant les mains.

Oh! ma mère... ma mère... (Bas, frémissante.) Ainsi ton mari t'a trompée, toi aussi. Cet homme si intègre, si rigide, ce juge suprême qui condamne au nom de la loi, de la justice, il t'a trahie, il t'a menti comme le mien...

MADAME LE QUESNOY, doucement.

Oh! c'est du vieux passé, tout ça.. Il était jeune...

ROSALIE.

Et toi aussi, tu étais jeune, tu étais belle, il avait juré de t'aimer toujours...

MADAME LE QUESNOY.

Laisse... laisse... je t'ai dit ce qu'il voulait, ne me fais pas parler davantage... d'abord je ne me souviens plus, il y a si longtemps! Tant d'autres chagrins ont passé là-dessus, et où il n'était pour rien, lui... Tu verras plus tard. Ces misères de jeunes femmes sont comme les blessures qu'on se fait tout petit; la cicatrice vous reste, on souffre même quelquefois, mais on ne sait plus comment c'est arrivé... (Se rapprochant d'elle.) Et puis,

songe, mon enfant, songe comme il est puni, le pauvre homme, comme il s'est puni lui-même en s'humiliant devant sa fille...

ROSALIE, gravement, les yeux devant elle.

Oui, je l'aimais bien...

MADAME LE QUESNOY, tendre.

Mais tu l'aimes encore...

ROSALIE.

Je l'admirais, très haut, au-dessus de tous les autres... Je croyais en lui si fermement, si aveuglément, que tout m'eût semblé possible, tout, plutôt qu'une faiblesse de mon père... (Se levant d'un coup de colère.) Alors, voilà le vrai de la vie, voilà ce que sont les hommes... Au Nord, au Midi, tous pareils, tous menteurs, traîtres ou parjures... La loi du mariage, c'est ça : ... « Trompe-moi, ou je te trompe ! » Et comme l'homme est d'un rang supérieur, c'est lui qui trompe le premier. (Avec fureur.) Eh bien ! honte et mépris sur le mariage ; qu'on ne me parle plus de pitié, d'indulgence, qu'on n'essaie plus de me retenir par la peur du scandale et le respect des hypocrisies mondaines... Tu as pardonné, toi ; moi, je nous venge...

MADAME LE QUESNOY, lui prenant les mains, et l'attirant près d'elle.

Non, non, tu ne nous vengeras pas, ma bien-aimée... tu pardonneras... tu feras comme a fait ta mère, c'est notre devoir, vois-tu... Ah ! dans le premier moment, moi aussi, j'ai eu un grand chagrin, une belle envie de révolte... mais

j'ai pensé à mes enfants, à toi qui naissais à la vie, qui depuis as grandi en aimant, en respectant tous les tiens...

ROSALIE, d'une voix faible, dans les larmes.

Maman...

MADAME LE QUESNOY.

Toi de même, tu pardonneras, pour que l'enfant qui va naître, ton enfant, ait l'heureuse tranquillité que vous a faite mon courage, pour qu'il ne soit pas un de ces demi-orphelins que les parents se partagent, qu'ils élèvent dans la haine et le mépris l'un de l'autre... (Lui tendant les bras.) Allons, embrasse-moi...

ROSALIE, dans ses bras.

O mère, mère divine... Je ne te connaissais pas... Je ne t'ai pas assez aimée...

MADAME LE QUESNOY, caressant doucement ses cheveux.

Mais si, mais si... tu m'aimais bien... (Souriant.) Seulement j'étais du Midi, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Pardon, pardon... Comme je vais te chérir maintenant. (Elle sanglote, dans les bras de sa mère.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT. Il entre [par la porte de droite, regarde sa femme qui lui fait signe : « C'est fait. »

LE PRÉSIDENT, s'approchant de Rosalie, toujours à genoux.

Eh bien? ma fille... (Rosalie se lève en sursaut et essuie ses larmes. A quoi t'es-tu résolue?...

ROSALIE.

Voilà : pour maman, pour ma chère mère, je renonce à toute ma vengeance... Ni procès, ni rupture... seulement n'exigez pas que je retourne avec lui tout de suite, j'aurais trop honte... J'accompagnerai ma sœur dans le Midi ; après, plus tard, nous verrons...

LE PRÉSIDENT, très ému.

Alors... je resterai seul, moi?...

ROSALIE.

Non, tu auras ma mère.

LE PRÉSIDENT, après un temps, bas.

Bien jugé... Je te remercie, ma fille... (A sa femme.) Allons...

MADAME LE QUESNOY, à Rosalie.

Bonsoir, mon enfant... (Rosalie se jette à son cou, et l'embrasse éperdument. La mère va vers la table de jeu, prend un des flambeaux et se dirige vers la porte du fond.)

LE PRÉSIDENT, après avoir hésité, s'approche de sa fille.

Bonsoir... (Il va pour l'embrasser sur le front.)

ROSALIE, se dérobant doucement.

Bonne nuit, mon père...

LE PRÉSIDENT, très ému, à part.

C'est juste. (Il remonte, courbant la tête, avec un frisson convulsif de ses hautes épaules.)

Rideau.

ACTE CINQUIÈME

Chez la tante Portal, à Aps en Provence. — Tout petit salon, à tenture claire. — Mobilier Louis XVI. — Large porte-fenêtre au fond, à grands rideaux ramagés, ouvrant sur un balcon arrondi, à rampe de fer. — Échappée de ciel bleu; vieille tour romaine toute rousse de soleil, clocher, maisons de la ville. — Les branches d'un gros alizier praticable viennent presque sur le balcon. — La fenêtre est fermée au commencement de l'acte. — Sur un fauteuil, un de ces tout petits berceaux roses, qu'on appelle un Moïse. — Porte d'entrée à gauche, en pan coupé; porte à droite allant dans l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

TANTE PORTAL, HORTENSE. Tante Portal, en grande toilette, craquant dans une robe de soie à tons criards, luisante et bombée comme une armure, achève de coiffer Hortense Le Quesnoy, étendue sur une chaise longue, dans un peignoir de dentelle coquet, qui la fait paraître encore plus pâle. La chaise longue est devant la fenêtre, de façon à laisser la malade regarder dehors; elle a près d'elle, sur une petite table, un miroir, une boîte à poudre, des livres.

TANTE PORTAL.

Diou! ma petite, ne bougez pas tant votre sofa... Y a pas moyen que je vous coiffe...

HORTENSE, penchée vers la fenêtre.

Je regarde dehors si je les vois.

TANTE PORTAL.

Avai! Ils ne peuvent pas arriver si tôt, le baptême n'était que pour onze heures...

HORTENSE.

Dire qu'on baptise un petit Roumestan ce

matin et que je n'y suis pas, moi, la marraine, c'est un peu fort...

TANTE PORTAL.

Il faisait trop grand vent pour votre rhume.

HORTENSE, sourire triste.

Ah ! oui, mon rhume...

TANTE PORTAL.

Prenez donc un livre, plutôt, vous vous calcinez en rien faisant. (Lui passant un livre.) Ça vous tiendra tranquille et vous gardera de languir.

HORTENSE.

Tous ces romans m'ennuient. Pas assez d'imagination pour moi. (Rejetant le livre.) Quelle heure est-il donc, madame Portal ? Le train de Paris n'est pas encore arrivé ?

TANTE PORTAL.

P'encore... Est-ce que vous attendez quelqu'un ?...

HORTENSE.

Non, seulement les journaux.

TANTE PORTAL, souriant.

Ah ! vous voyez bien... Vous avez beau vous dire méridionale, vous voyez bien qu'il vous fait faute, votre Nord... C'est moi que je vous comprends... (Penchée vers elle.) Eh ! ma petite fille, si de ce moment nous étions passage du Saumon...

HORTENSE, riant.

Mais, madame, pourquoi parlez-vous toujours de ce passage ? Il y en a d'autres.

TANTE PORTAL.

Il y en a d'autres?... Je connaissais que celui-là.

HORTENSE.

Vous n'êtes donc pas allée à Paris?... Là (Sourire.) vraiment?

TANTE PORTAL.

Moi! pas allée à... (Indignée, brandissant son peigne.) Mais plus de cent fois... (Souriant.) C'est drôle!... Vous croyez jamais les gens d'ici, quand ils vous parlent... C'est sans doute à cause de l'assent... (Hortense lui échappe et se penche vivement vers la fenêtre.) Heïn Qu'est-ce qu'il y a?

HORTENSE.

Ecoutez, on dirait les cloches...

TANTE PORTAL.

Pas plus!... Les cloches ne sonneront que pour la sortie... C'est vos oreilles qui vous font tin tin...

HORTENSE, riant.

Ah! si elles me font tin tin...

TANTE PORTAL.

Petite mâtine! Vous riez de tante Portal et de ses façons de parler... Elle vous aime bien, pas moins.

HORTENSE, se retournaant à demi vers elle.

Et elle se prive de tout plaisir pour moi, tante Portal... Elle me tient compagnie, même le jour du baptême... (Lui tendant la main.) Vous êtes la meilleure des femmes...

TANTE PORTAL.

On a bien ses petits manquements... le sang qui bout... le verbe un peu haut... Vous m'entendez quelquefois *charper* mes domestiques?

HORTENSE, riant.

Oui, quand vous leur criez : « Bandit, assassin, je te coupe un bras, je t'arraché la peau du crâne ! »

TANTE PORTAL.

Dans tout ça, je coupe rien, j'arrache rien et je garde toujours les mêmes depuis vingt ans... C'est fini, vous voilà coiffée... (Lui tendant le petit miroir.) Regardez-vous comme vous êtes bravette... un peu blanchette pourtant...

HORTENSE, bas, en se regardant.

Un peu blanchette, en effet...

TANTE PORTAL.

Vous semblez une petite sainte.

HORTENSE.

Une vraie relique. (Elle jette le miroir sur sa chaise. — Vivement.) Pour le coup j'en suis sûre... Ecoutez ce carillon. (Cloches au lointain.)

TANTE PORTAL.

Cette fois, oui, on sort de l'église. Mais ils ne sont pas encore là... La calèche prendra par le tour de ville pour montrer un peu le petit...

HORTENSE.

Et ce train de Paris qui n'arrive pas.

TANTE PORTAL.

Oh ! il doit être en gare depuis longtemps, le

train de Paris. (Appelant.) Tardive! Est-ce que les journaux de Paris ils sont en bas?... Tardive!... Gustin!... Eusèbe!... (De toute sa voix.) Ah çà! il y a donc personne... (Fureur.) Ah! Bohémiens... Bandits... Voleurs d'effets de prêtres... (A Hortense, très doucement.) Ils sont sûrement allés voir le baptême, eux aussi, les pauvres.

HORTENSE, souriant.

Il doit y avoir un monde sur les portes...

TANTE PORTAL.

Vous auriez bien vu autre chose, si Numa était venu...

HORTENSE.

Oh! il ne pouvait guère... En pleine session... maintenant surtout qu'il est ministre...

TANTE PORTAL, d'un air malin.

Ta... ta... ta... racontez cette histoire à d'autres, ma petite, mais pas à moi... Comme si d'être ministre, ça empêchait de venir voir sa femme et son garçonnet... Mettons qu'il n'ait pas pu être là pour la naissance, mais cinq semaines après, le jour du baptême... quand le *papét* et la *mamét* sont venus... oui enfin le grand-père et la grand-mère... que la maman est sur pied... vous trouvez naturel que le papa ne soit pas là.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je vous dise?... je ne sais pas, moi.

TANTE PORTAL, clignant de l'œil.

Si, vous savez... seulement on se garde de

tante Portal, parce qu'elle parle de trop, — ça c'est vrai que je ne suis pas discrète... Mais j'ai le bout du nez fin... J'ai bien compris qu'ils avaient eu quelque bise-bise entre eux... je connais mon Numa, il a dû lui faire quelque tour; pas moins, je trouve que Rosalie lui tient rigueur trop longtemps... c'est rien du tout que ça, (Entre ses dents.) des foutaises...

HORTENSE, riant.

Vous dites?

TANTE PORTAL.

Enfin, j'entends par ma raison que chez nous, dans nos ménages, ces choses-là ne comptent pas... on les prend par-dessous jambe...

(Elle fait le geste.)

HORTENSE.

Je ne sais pas au juste ce qu'ils ont eu ensemble, mais Rosalie est trop bonne, trop raisonnable...

TANTE PORTAL.

Oh! *peuchère*...

HORTENSE, écoutant.

Il faut qu'elle ait un motif sérieux pour...

(Vivement.) Madame Portal.

TANTE PORTAL,

Ma petite...

HORTENSE.

Il me semble qu'on marche dans le corridor...

TANTE PORTAL.

Mais non, il n'y a personne, ils sont tous partis au baptême.

HORTENSE.

Regardez donc.

TANTE PORTAL, effrayée.

Outré! un voleur peut-être... (Elle va vers la poste de gauche en pan coupé, l'ouvre brusquement, et se rejette en arrière en criant d'une voix terrible.) *Qui vive?*

SCÈNE II

LES MÊMES, NUMA, une valise d'une main, et un carton à chapeau de l'autre.

NUMA, à demi-voix.

Ami.

TANTE PORTAL, stupéfaite.

Numa? pas possible! Et d'où sors-tu? Comment es-tu entré?

NUMA, posant son bagage à terre.

Chut! La porte du jardin était ouverte... fermez celle-là... Bonjour, ma tante... (Courant vers Hortense qui lui tend les bras.) Bonjour, sœurlette... Oh! que vous êtes gentille... (Il l'embrasse.)

HORTENSE.

Enfin! vous voilà.

NUMA, bas, regardant autour de lui.

J'ai pris le train sitôt votre dépêche...

HORTENSE.

Oh! vous pouvez parler, nous sommes seuls.

TANTE PORTAL, s'avançant.

Tu peux m'embrasser aussi.

Ma tante.

NUMA, l'embrasse.

HORTENSE.

Tout le monde est au baptême, même Rosalie...

NUMA, venant vers elle.

Alors, c'est un garçon.

TANTE PORTAL.

Énorme, un géant...

NUMA, effrayé.

Un géant!

HORTENSE, montrant le petit berceau.

Il tient là-dedans tout de même (Elle prend Numa par la main, et le fait asseoir sur le bout de sa chaise longue.) Oui, mon bon Numa, c'est un garçon, et si je ne vous ai pas écrit plus tôt : Venez le voir, c'est que je craignais pour ma sœur l'émotion de votre arrivée. Mais à présent la voilà debout, bien rétablie, nous allons tenter le grand coup.

NUMA.

Que faut-il que je fasse?

HORTENSE.

Je me charge de tout, mais nous avons le temps. Donnez-nous d'abord des nouvelles... Et ce ministère? Il tient toujours?

NUMA.

Oui, il tient... avec des épingles.

TANTE PORTAL.

Té! c'est vrai qu'il est ministre...

NUMA.

C'est bien agréable, du reste...

H O R T E N S E .

Et à Paris, quoi de neuf? Ce beau Paris que tante Portal adore, où elle voudrait tant retourner...

N U M A .

Tante Portal, mais elle n'y est jamais allée.

T A N T E P O R T A L .

Tu crois?

H O R T E N S E , riant.

Je m'en doutais.

T A N T E P O R T A L .

Eh bien! mon enfant, voilà de ces choses comme il n'en arrive qu'ici... A force de le dire, je n'étais plus bien sûre si c'était oui ou non; maintenant, au moins, je suis fixée.

H O R T E N S E , à Numa.

Mes nombreux amoureux, qu'est-ce qu'ils deviennent? Davin, Lappara...

N U M A .

Ne me parlez plus de Lappara, c'est un mauvais drôle... Je l'avais comblé, ma première décoration en prenant le cabinet avait été pour lui...

H O R T E N S E .

Pas pour Davin?

N U M A , embarrassé.

Oh! certainement Davin est un autre homme, sûr, loyal... il m'adore... et de toutes façons il méritait la croix bien plus que l'autre, mais enfin c'est Lappara qui l'a eue... services exceptionnels...

HORTENSE.

Pauvre Davin, il n'a vraiment pas de chance ;
et alors, Lappara...

NUMA.

C'est indigne... Je l'ai surpris en flagrant
délit... d'ingratitude... noire... et du même coup
de balai je me suis débarrassé de lui et de sa...
de sa... vilaine figure.

TANTE PORTAL.

Oh ! de ce Numa, pas moins, comme il traite
la noblesse.

NUMA, à tante Portal, en riant.

D'ailleurs, rien ne me réussit depuis que ma
femme m'a quitté : je suis comme un joueur qui
a perdu son fétiche. Je n'ai plus ni force, ni cha-
leur, et, par moments, moi que tant de gens en-
vient, je me sens inférieur à ma fortune, écrasé
sous son poids, maintenant que je suis seul à la
porter... Si vous me voyiez le soir dans ce grand
ministère, quand ils sont tous partis... c'est
plein de calorifères, de bouches de chaleur, de
moitiés d'arbres en combustion qui grondent
dans les cheminées, mais tout ça ne fait pas un
foyer, et on gèle.

HORTENSE

Je vais vous ravoir votre femme, allez, mon
bon Numa... La femme, l'enfant, ça réchauffera
le ministère.

NUMA

Mais comment pourrez-vous... elle m'en veut
tant, j'ai été si coupable...

HORTENSE.

Mon plan est fait... seulement, n'est-ce pas, tante Portal, pas un mot... que personne ne sache qu'il est arrivé.

TANTE PORTAL.

Dieu! ma petite... vous me demandez là une chose...

HORTENSE.

On ne vous a pas vu, grand homme?

NUMA.

L'incognito le plus absolu... J'ai laissé mon auréole dans mon carton à chapeau.

TANTE PORTAL.

Mais comment faire, moi, pour tenir ma langue?... J'en serai malade, bien sûr.

HORTENSE.

Il le faut...

TANTE PORTAL, à Numa, en riant.

Bandit, va, ce que tu me coûtes!... (Riant.) Dire que c'est un ministre et que je l'appelle bandit... (A demi-voix.) Tu en as fait des tiennes, hé, gueusard! Tu est bien le sang de ta race.

NUMA.

Oh! oui, bien de ma race, c'est vrai. Jamais je ne l'ai mieux compris que ce matin, lorsque après une nuit de wagon, parti de Paris dans la brume et la neige, las, dégoûté, transi jusqu'aux os, j'ai entendu appeler : « Valince! Valince! » mes yeux se sont rouverts dans un sourire, comme ceux d'un petit enfant réveillé par sa

mère. Déjà le Midi commençait, un rayon chauffait la vitre et me gagnait doucement le cœur. « Montélimar, Oringe, Avignon »; les voix vibraient, soulignées de gestes vifs, de regards noirs, en brusques jets de flamme... Mais où l'air natal m'a surtout ragaillardé, c'est en quittant la grande ligne pour le petit chemin de fer patriarcal, à voie unique, qui pénètre en pleine Provence entre les branches de mûriers, d'oliviers, les panaches de roseaux frôlant la portière. On chantait dans tous les wagons. Et des cris, des rires, des baisers aux petites coiffes d'Arles qui les renvoyaient au vol.

HORTENSE, lui envoyant un baiser.

Té! bel astre. (Elle tousse.)

NUMA.

Cette fois, je retrouvais mon peuple, ma Provence mobile et nerveuse, race de grillons bruns toujours sur la porte, et moi-même, gagné par cette belle humeur, oubliant mes soucis, mes tristesses, dans le coin du coupé où je m'étais blotti pour échapper aux ovations, j'avais des envies de chanter, de crier, un besoin d'effusions, de cordialités, d'étreintes...

HORTENSE.

Bravo, Numa. Vive le Midi! (Elle tousse violemment.)

TANTE PORTAL.

Prenez garde, mon enfant. (A Numa.) Tu la fais trop crier, cette petite... pour une malade...

NUMA.

C'est vrai qu'elle est un peu... (Approchant d'Hortense vivement.) Et moi qui ne demande pas de vos nouvelles, petite sœur.

HORTENSE, d'une voix éteinte.

Vous en aurez tout à l'heure, cher ami, c'est dans le programme.

TANTE PORTAL, avec un cri.

Les voilà... J'entends la calèche.

HORTENSE.

Attention... du sang-froid.

NUMA, très ému.

Oui, du sang-froid.

HORTENSE.

Voyons, tante Portal, où allons-nous fourrer Son Excellence?

TANTE PORTAL.

Le fourrer...

HORTENSE.

Mais pas trop loin... que je l'aie sous la main.

TANTE PORTAL, stupéfaite.

Sous la main?...

NUMA.

Eh! oui, sous la main.

HORTENSE.

Ici, tenez, Numa... (Elle lui montre la croisée du fond.) dans l'embrasement... Rabattez les rideaux... et ne bougez plus que je ne vous fasse signe... (A tante Portal.) On ne voit rien?

TANTE PORTAL.

Non, le rideau vient jusqu'à terre... (Grand cri.)
Miséricorde!

HORTENSE.

Quoi donc?

NUMA, passant la tête.

Qu'est-ce qu'il y a?

TANTE PORTAL, montrant les bagages.

Et son chapeau... sa valise?...

NUMA, s'élançant.

Vite... vite...

HORTENSE.

Rentrez chez vous, les voilà.

TANTE PORTAL, courant éperdue, le carton d'une main,
la valise de l'autre.

Du sang-froid!... du sang-froid!... (Elle sort avec
ses paquets par la porte de droite, pour rentrer presque aussitôt.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LE QUESNOY, LE PRÉSIDENT, ROSALIE, poussant devant elle une nourrice enrubannée qui porte le petit, perdu dans ses guipures et son grand manteau [de baptême.

HORTENSE.

Eh bien?

MADAME LE QUESNOY, venant l'embrasser.

Superbe... Un baptême d'Enfant de France...

LE PRÉSIDENT, à Hortense.

On lui en a fait, des ovations, à ton filleul!...

ROSALIE, se débarrassant de son manteau et de son chapeau.

Ah! les sauvages, j'ai cru qu'ils allaient me le
dévorer... Ne le défaites pas, nourrice...

LE PRÉSIDENT.

En traversant le marché surtout...

MADAME DE QUESNOY.

Les chevaux obligés d'aller au pas...

ROSALIE.

Toutes ces femmes avançant leurs têtes
bronzées jusque dans la voiture...

LE PRÉSIDENT.

Avec des larmes... des cris de joie...

MADAME LE QUESNOY.

Tous les noms d'amour imaginables...

ROSALIE, indignée.

Des noms d'amour?... Des noms de bêtes!...

TANTE PORTAL, entrant par la droite.

Où est-il?... mon petit perdreau, mon agneau
blanc, mon pintadon, ma caille fine...

ROSALIE, à sa sœur.

Ecoute la litanie, nous l'avons eue tout le long
du chemin.

HORTENSE, riant.

Oh! que c'est drôle...

TANTE PORTAL, qui a pris le petit dans ses bras.

Fais-la voir, ma mie, fais-la voir, ta belle face
d'homme...

HORTENSE.

Passez-le-moi, tante Portal... Passez-le-moi, le
paquet blanc, que je le contemple à mon tour.

TANTE PORTAL, allant vers elle avec le petit.

Le matin! Il a déjà la bouche gourmande,
avec le nez Bourbon comme son père...

HORTENSE.

Ah! c'est un petit Midi, et je suis cause qu'il est né en Provence; Rosalie ne me le pardonnera jamais.

ROSALIE, riant.

Tu peux en être sûre.

HORTENSE, prenant le petit.

Arrive ici mon pintadon, montre ta belle face d'homme.

MADAME LE QUESNOY.

Mais tu ne vois pas bien, il faut relever les rideaux.

HORTENSE, à sa mère.

Non, non, laisse.

TANTE PORTAL, avec animation.

C'est exprès. Il vient de par là un vent terrible.
(Bas à madame Le Quesnoy.) Elle a toussé deux forts coups...

UNE VOIX DE FEMME, au dehors.

Madame Portal...

TANTE PORTAL.

Qué vos, Tardivo?... ié VOOU. (Elle sort par la porte de gauche.)

HORTENSE, tournant le petit du côté de la fenêtre.
où Numa est caché.

Là, comme ceci, en ouvrant un peu le rideau. Elle se penche et l'entr'ouvre.) On le voit très bien, n'est-ce pas? (Le rideau tremble et s'agite.) Allons, monsieur, tenons-nous tranquille... Est-il fort, est-il beau, avec ses deux gouttes de lait en perle au coin des lèvres... (Levant le petit paquet blanc en l'air.) Salut, petit

Numa, salut, graine de grand homme, ta popularité commence aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Et il la porte sans sourciller.

ROSALIE.

Dans ce tumulte, dans cette foule, il restait aussi calme...

LE PRÉSIDENT.

Si celui-là n'est pas né pour le forum!

TANTE PORTAL, rentrant par la gauche, effarée.

Rosalie, mon enfant, c'est plein de monde en bas. Tous nos amis, les d'Espinassous, les Roumavage... Ils viennent voir l'enfant, féliciter la mère...

ROSALIE.

Oh! merci, il en a assez, l'enfant...

HORTENSE.

Voilà ses petits yeux qui se ferment.

ROSALIE.

Recevez pour moi, ma tante, je vous en prie.

HORTENSE, au Président.

Si tu l'accompagnais, père...

TANTE PORTAL.

Oui, Numa n'étant pas là. (Coup d'œil aux rideaux.)
Ce serait plus poli.

LE PRÉSIDENT.

A vos ordres, madame. (Il sort par la gauche avec tante Portal.)

SCÈNE IV

HORTENSE, ROSALIE, MADAME LE QUESNOY,
LA NOURRICE.

HORTENSE, à demi-voix.

Nourrice, le petit commence à s'endormir...
Mettez-le dans son berceau... et laissez-nous.

(La nourrice prend l'enfant, et le pose avec précaution dans le berceau aidée de Rosalie. — A sa mère.) Et toi, maman, tu ne descends pas avec eux?...

MADAME LE QUESNOY.

Oh! non, ma fille. Je t'ai laissée seule, tout ce matin.

ROSALIE, bas, à la nourrice, près du berceau.

Il dort... C'est bien... je vous appellerai...

(La nourrice sort doucement par la gauche.)

HORTENSE, à sa mère.

Au moins va quitter ton chapeau...

MADAME LE QUESNOY, étonnée.

Mais je peux bien le quitter ici... Pourquoi?...

HORTENSE, souriant.

C'est que... (Elle regarde Rosalie qui s'est approchée.) J'ai quelque chose à dire à ma sœur... Quelque chose que tu sais, toi, que vous savez tous ici, excepté elle. (Grave et dressée sur sa chaise longue.) Maintenant l'heure approche, il est temps de l'avertir.

ROSALIE.

Mais...

MADAME LE QUESNOY.

Qu'est-ce donc ?

— HORTENSE, à sa mère.

Non, non, va-t'en, je t'en prie... jamais je n'oserai devant toi, c'est trop triste.

MADAME LE QUESNOY, essayant de sourire, l'air ingénu.

Mais je... je ne comprends pas... je t'assure...

(Un sanglot l'étouffe, elle sort brusquement par la droite en pleurant.)

SCÈNE V

HORTENSE, ROSALIE, NUMA, derrière le rideau.

ROSALIE.

Elle pleure ? Qu'y a-t-il ?

HORTENSE, simplement. — Après un temps.

Il y a que je vais mourir, ma sœur chérie, voilà pourquoi notre mère pleure.

ROSALIE, avec éclat.

Comment ? Quelle folie !...

HORTENSE, doucement.

Prends garde, ne réveille pas l'enfant. (Grave.)
Oui, je vais mourir... Bouchereau m'avait donné jusqu'au printemps, et nous y sommes.

ROSALIE.

Mais qui t'a dit ?...

HORTENSE.

Les malades ont l'oreille fine, on croit leur cacher les choses, ils font semblant... D'abord,

ce qu'on veut me taire est écrit dans tous les yeux autour de moi, dans la douceur, la pitié, les gâteries dont on m'enveloppe... Et puis... (Levant en l'air le petit miroir à main.) C'est écrit là, aussi... (Rejetant le miroir, après un furtif coup d'œil désespéré.) Mais regarde-moi, voyons, au lieu de toujours regarder ton petit.

ROSALIE.

Oh! tais-toi, tais-toi...

HORTENSE, doucement, l'attirant vers elle.

Non, il faut que je parle et que tu m'entendes, que tu m'exauces, car j'ai une grâce à te demander; tu sais, cette grâce dernière qu'on accorde aux condamnés.

ROSALIE.

Hortense... mon Hortense...

HORTENSE.

Écoute, il a été bien méchant avec toi, il t'a fait une grande peine; mais sois indulgente, retourne près de lui; fais cela pour moi, ma grande sœur, pour nos parents que ta séparation désole et qui vont avoir besoin qu'on se serre contre eux, qu'on les entoure de tendresse. Numa est si vivant... il n'y a que lui pour les remonter un peu... C'est fini, n'est-ce pas, tu veux bien?

ROSALIE, une main sur les yeux, étouffée de larmes.

Oui, oui, je veux... mais ne parle plus ainsi.

(Elle est assise au bord du divan, le dos tourné à la croisée.)

HORTENSE, lui prenant doucement la main.

Alors, la paix est faite; donne ta main...

(Écartant le rideau.) et signons le traité... (Numa est debout et pleure derrière le rideau; elle l'attire doucement et lui met dans la main la main de sa femme, qui a comme lui, l'autre main sur ses yeux mouillés.)

Numa!

ROSALIE, se retournant,

HORTENSE.

Allons, embrassez-vous...

NUMA, portant la main de Rosalie à ses lèvres.

Ma femme... (Bas.) Pardon.

HORTENSE.

Non, non, pas ça; à pleins bras, comme quand on s'aime. (Elle pousse doucement Rosalie, qui tombe à demi agenouillée sur le divan, la tête dans la poitrine de Numa qui l'étreint. Hortense, épuisée, renversée sur sa chaise, les bras tombants, regarde son œuvre et sourit. — Brusqué fanfare de cuivres au dehors, sous la fenêtre.)

TOUS.

Oh! mon Dieu.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TANTE PORTAL.

TANTE PORTAL, éperdue.

Rosalie, mon enfant... (Prenant l'air étonné à la vue de Numa.) Té! te voilà, et adieu; comment es-tu entré?

HORTENSE, riant.

Par la fenêtre, madame Portal.

TANTE PORTAL, à Numa.

Mais, mon ami, c'est qu'on t'a vu. On sait que tu es là...

HORTENSE, la menaçant du doigt.

Vous avez parlé...

TANTE PORTAL, à demi-voix.

Ma petite, je n'ai pas pu me tenir... Je m'en doutais.

LA FOULE, au dehors.

Vive Roumestan! Vive le ministre!

TANTE PORTAL.

Tu entends?

NUMA.

Je crois bien...

LA FOULE, au dehors.

Zou!... Le discours... Au balcon..

TANTE PORTAL.

Montre-toi... dis-leur quelque chose...

NUMA, s'essuyant les yeux.

C'est que je ne suis guère en état... (Il ouvre les rideaux.)

TANTE PORTAL.

Pas en état de parler, toi? A qui le feras-tu croire?...

ROSALIE, vivement.

N'ouvrez pas là... Elle aura froid.

HORTENSE.

Mais non, mais non... le mistral est tombé, le balcon plein de soleil...

TANTE PORTAL, à Numa qui va ouvrir.

Espère... Aide-moi à pousser la chaise...

(On amène la chaise longue jusque sur le devant de la scène à gauche.)

HORTENSE, à Numa.

Merci. Et maintenant à la tribune.

NUMA.

Que j'embrasse d'abord mon petit roi... (En extase devant le berceau.) Oh!... (Souriant.) Bonjour, aimé!...

LA FOULE, au dehors.

Au balcon... Zou!... Avant! avant! (Poignée de sable et de petits cailloux dans les vitres.)

TANTE PORTAL, effrayée, tirant en arrière Numa qui se penchait sur le berceau.

Vite donc... Ils vont saccager la maison d'assaut...

NUMA, furieux, remontant.

C'est un peu fort, que je ne puisse pas même...

TANTE PORTAL, fièrement.

Tu es si populaire... (Numa paraît au balcon, les hurlements redoublent; on voit flotter, reluire des hauts de bannières au soleil.)

LA FOULE.

Vive Roumestan.

UN GAMIN, qui s'est hissé jusqu'au balcon.

Vivo Numa.

HORTENSE, à Rosalie qui étend un châle sur elle, pendant que la tante est allée pousser la fenêtre derrière Numa.

Je viens d'être bien cruelle, ma chérie.

ROSALIE.

Ah! oui...

HORTENSE.

Il le fallait, vois-tu... Sans cela, tu n'aurais pas pardonné... (Lui prenant la main, et se la frôlant contre sa joue.) Seulement, tu sais, j'ai poussé un peu au noir.

Dame ! le Midi... Tu mettras au point, comme dit Numa.

VOIX DE NUMA, sur le balcon.

Mes amis, mes bons amis... Peuple de Provence... mon âme... mon sang... traditions saintes.

HORTENSE, écoutant.

Mais j'en perds la moitié... Ouvrez, tante Portal, ouvrez tout grand ; je veux entendre...

ROSALIE, passant à droite près du berceau.

Oh ! pas moi, cette voix me fait mal, je m'y suis trop laissé prendre (Penchée vers le berceau, bas.) Est-ce que tu seras un menteur, toi aussi ? Est-ce que tu passeras ta vie à tromper les autres et toi-même, à briser les cœurs naïfs qui n'auront fait d'autre mal que de te croire et de t'aimer ?

NUMA, penché sur le balcon, vu de dos, dans l'encadrement de la porte-fenêtre large ouverte.

Pour la seconde fois les Latins ont conquis la Gaule...

LA FOULE.

Vive Roumestan.

HORTENSE.

Bravo...

ROSALIE, bas, au berceau

Est-ce que tu seras un Roumestan, dis?... Oh ! non, non, je t'en prie...

NUMA, au dehors.

Et si Schopenhauer veut essayer de nous la reprendre, notre Gaule des mûriers et des grands chênes... (Brouhaha au dehors ; applaudissements.)

TANTE PORTAL.

Qui c'est ça, Schopener?

HORTENSE.

Schopenhauer?... C'est tout le Nord.

NUMA, au balcon, avec un grand geste.

Digo-li qué vengué, moun bon!

HORTENSE, à tante Portal.

Hein?

TANTE PORTAL, avec un geste immense.

Dis-y qu'ils s'y frottent, mon bon... Ça! c'est tout le Midi... (Fanfare.)

Rideau.

TABLE DES MATIÈRES

LA LUTTE POUR LA VIE	1
L'OBSTACLE	155
NUMA ROUMESTAN	287

